PLUS TARD TU SERAS RIEN



Daryl Nicolas

Ce texte est présenté comme une œuvre de fiction car je n'ai jamais su faire autrement. Désolé pour ceux qui se reconnaîtront et bonne lecture.

PREMIÈRE PARTIE

1

J’ai eu mon bac à 20 ans parce que j’étais pas foutu de l’avoir avant. Je l’ai eu comme un passeport. Ça permettait d'entrer à la fac qui au minimum était à trois heures de chez moi. Alors ç’a été le bon prétexte. Je me suis barré. Comme je n'avais pas une tune j'ai dû monter un dossier avec une trentaine de papiers à envoyer au CROUS pour un appart. Deux mois plus tard, le CROUS m’a dit que si j’avais le bac, c’était bon. Le 5 juillet j’ai envoyé le diplôme, on m’a demandé 600 balles comprenant caution, plus loyer, j'ai trouvé un taf de livreur de pizzas pour l’été et en septembre je me suis cassé à Toulouse.

J’ai payé tout ce que je devais, par chèque, puis je suis allé en ville m'acheter une nouvelle paire de Jordan.

Neuf, le type.

Le soir je suis sorti avec Eddy et Clem. Puis le deuxième. Puis le troisième. Y avait beaucoup de gens. Une fille sur les quais. Feeling exceptionnel, mais je n'ai pas osé lui demander son Facebook. Le lendemain j'ai cherché par contre, dans le lit pendant deux heures, en faisant défiler toutes les Gladyce de la ville.

Trouvé.

- Comment t'as fait ? elle a demandé.

- Oh, les recommandations.

Je l'ai invitée chez moi pour regarder un film. Elle a accepté et elle est venue. On a pas regardé de film, mais on s'est protégés. Et puis alors, j'ai eu une énorme envie de fraises d'un seul coup. Sortir découvrir le monde. Je me suis levé du lit, dirigé vers le frigo, j'ai chopé un bout de fromage et appelé Clem. J'ai dit, je suis avec Gladyce on peut passer mec ?

- Gladyce, la meuf des quais ?

- Ouais.

2

Y avait Eddy sur le canap. On est arrivés et il était posé là, chez Clem. Bien ? J'étais censé

l’héberger parce qu’il était de mon ancienne ville, mais je lui avais demandé de rester ici un jour ou deux, vu que j'étais sur le coup avec Gladyce. Alors il avait pris le seum. Il avait demandé à Clem de pas m'ouvrir la porte. Je devais rester avec ma meuf, vu que je préférais les meufs aux potes, hein ? Et ça je l'ai eu en travers de la gorge tu vois, on a failli se taper pendant la semaine j’lui ai dit t’as parlé sur moi fils de pute ? Il a pas bronché.

Je me rappelle plus trop de ce qui s'est passé après. Je sais juste que le lendemain, la meuf est partie, qu’elle m'a envoyé un message pour dire qu'elle voulait pas me revoir. Tiens donc. Elle m'a expliqué qu'elle avait des vues sur un de mes potes, qu'elle trouvait ça malsain, alors valait mieux qu’on garde pas contact. J’en ai parlé aux gars et j’ai vu leur visage plein de fierté, direct. Ils ont cherché toute la journée qui ça pouvait bien être. Ça m’a foutu le mort. J’ai insulté la meuf elle m'a bloqué.

3

La fac ça commençait dans 15 jours, Eddy est parti au bout d'une semaine et alors je suis resté

avec Clem à flâner dans les rues et dépenser ma tune. Son truc à lui, c'était les Footkorner, la nourriture thaïe et les kebabs. Et il aimait bien se balader dans les quartiers chauds de la ville. Il se posait en dessous des tours en comptant les étages, ensuite il me disait le chiffre, choqué. J'en avais un peu rien à foutre mais je voyais que tout ça le faisait bander. Il avait des origines algériennes. Au lycée il avait décidé de s'en rapprocher alors quand on est arrivés à Toulouse, les kebabs, Footkorner et les bâtiments de 20 étages ont été son refuge. Son meilleur pote Damien le critiquait là-dessus. J'étais un poil d'accord avec lui parce que, aux yeux de Clem, on aurait dit que c'était pas vraiment stylé de porter autre chose que des joggings. Et quand on sortait avec une meuf c'était mieux si c'était rebeu.

D'accord.

Moi ça m'aurait pas dérangé mais à ce moment j'ai pas eu cette opportunité. Je sais plus qui a fait le premier pas. J'ai reparlé à une meuf de ma ville, avec qui j'avais eu une histoire au lycée. Le truc datait vraiment mais allez savoir pourquoi, cette meuf était de retour. On a démarré ce qu'on appelle une relation à distance qui a duré genre

six mois et je n’ai jamais rebattu ce score.

4

Quand la fac a commencé j’ai eu les horaires les plus rincés de la ville, parce que la fibre optique de ma résidence n'était pas encore au point. On choisissait notre planning sur internet. Il fallait avoir une bonne connexion. Et être à l’heure. Les étudiants les mieux lotis avaient cours seulement le matin ou l'aprèm. Les gens comme moi, un petit peu des deux. Comme j'habitais à 45 minutes de la fac et que je mangeais chez moi parce que flemme de la gamelle, et bah vous l’aurez deviné c’était vraiment génial. Clem et Damien, eux, ils mangeaient souvent dehors. Leur taf du Macdo permettait cet ajustement bourgeois. Moi Macdo n'avait pas encore regardé mes CV.

À midi je faisais Ligne A Mirail, direction Jean Jaurès, puis ligne B Jean Jaurès, direction Paul Sabatier. Je marchais dix minutes, j’arrivais chez moi, me faisais un steak, des pâtes, mangeais ça en vitesse et demi-tour. Un soir j'en ai eu marre, j’ai essayé la foutue gamelle. Voulant la jouer healthy, je me suis préparé des carottes râpées

sans vinaigre et du riz blanc. J'ai mis le tout au frigo. Lendemain j'ai mangé ça sur les escaliers du département de philosophie. Chaque bouchée ressemblait à une épreuve et à la dixième j'ai rendu le flambeau, mal de bide atroce. J'ai couru aux chiottes chiasse de l'espace les autres jours c'était kebab ou rien.

5

Dans les premiers temps je me chauffais avec une Indienne au fond de la classe. En analyse de l'image. Elle me disait c'est pas bien t'es en couple, et je répondais ouais, mais c'est compliqué. Elle me comprend pas ma meuf, tu sais, avec ma passion, la musique et tout ? Complexe. De ce fait, on a continué le jeu et je lui ai proposé trois ou quatre cents fois un film chez moi. Qu'elle a refusé. Trois ou quatre cents fois. Mais un moment j'ai presque cru qu'elle allait dire oui.

- Tu vas me faire quoi exactement si on se retrouve dans le même lit ?

- Oh… bah pas grand-chose.

- C'est quoi qui te plaît le plus chez moi ?

J'ai pris une grande inspiration, incliné ma tête

vers elle et chuchoté :

- Tes yeux et tes fesses.

Elle a gloussé et dit :

- J’savais que t'adorais mon cul.

6

On avait deux types de cours. L'un dans des salles de classe qui rappelaient celles du lycée, l'autre dans des amphis de trois cents places que des fois y en avait même pas assez alors fallait s'asseoir sur les marches et nique ta mère. Heureusement, moi j'arrivais toujours en avance. Un matin, je me suis retourné et j'ai vu des retardataires s'installer sur les marches. Dedans, il y avait Gladyce. On a échangé un regard puis je me suis retourné. Le soir, elle m'a débloqué de Facebook. On a parlé un peu, de tout, de rien, puis je lui ai dit que j'étais en couple.

Semaine suivante on s'embrassait dans les couloirs. Assise sur mes genoux, elle voulait savoir ce qui allait se passer si elle revenait chez moi, mais elle, elle était au courant alors je la fixais et mes yeux disaient des trucs pas bien. Les autres jours je lui ai demandé du coup, quand est-ce qu’elle comptait venir ? Elle répondait

toujours vaguement ou se trouvait une excuse. Et je continuais de lui demander. Et ça a fini par l'énerver. Moi aussi.

- Insulte-moi encore une fois et j'envoie un message à ta meuf, elle m'a dit.

Je l'ai pas insultée elle m'a rebloqué.

7

Je sais je vais passer pour un salaud parce que j'ai trompé ma copine, mais à ma décharge, quand j'ai fait ça on s'était pas encore revus. Quand on s'est revus, à la Toussaint, là j'ai plus fait d'écarts. Sauf par message avec Fanny, une meuf du lycée. Quelques sextos. Elle aussi était en couple. Et Marie, meuf de la fac. En couple elle aussi. Mais là c'était pour du sérieux. En gros, j'aurais pu tout quitter pour elle. Mais elle a préféré rester avec son gars, alors il s'est rien passé. Reste du temps j'étais clean.

Pourtant on s'embrouillait h24. Avec ma meuf. Elle disait qu'elle voyait clair dans mon jeu. Je crois que je lui en voulais parce que, c'était un peu vrai. Mais je l'aimais quand même. Je crois que je l'aimais, ouais. C'était juste les habitudes qui fallait tenir. Les messages au réveil, en milieu

de journée, avant d'aller dormir. Comment ça va ? Et t'as fait quoi aujourd'hui ? Demain t'as prévu un truc ? Pétaient les couilles. Je faisais semblant d'aller me coucher tôt pour être tranquille parfois. Et, comment dire ? Elle était jalouse. Elle avait des raisons, quand on voyait la gueule de ma boîte de réception. Mais elle avait des façons ! Me reprocher d'pas l'embrouiller quand elle allait en boîte, c'est quoi ça ? On peut dire ce qu'on veut c'est vrai, mais pour le coup moi je suis pas jaloux et j'ai pour principe de laisser ma meuf sortir où elle veut, quand elle veut. Quand j'ai appris que ça pouvait poser problème, ça m'a rendu marteau. On s'est pris la gueule pendant une heure jusqu'à ce que je dise écoute, je te quitte, ça sert à rien, ça marche pas tu le vois bien. Je faisais ça souvent. Allez ciao, fini. Oust. Mais c'était jamais sincère. Fin j'croyais que ça l'était mais les mecs nous on a tendance à parler comme on jetterait un gobelet à travers la pièce. Ça a l'air violent mais à la fin il se passe que dalle. Et on le jette quand il est vide. Les meufs c'est pas pareil non, elles lancent un truc en porcelaine ça se casse en mille morceaux et nous on est là par terre à ramasser, attends bébéé atteeends, mais c'est trop tard la porte a

claqué. Et t'entends le moteur qui gronde là ? Bah c'est son nouveau mec allez salut.

8

En rentrant de la fac un soir, je suis tombé sur une pub. C'était sur Facebook. Application de trading. Je savais même pas ce que c'était exactement mais le truc promettait d'être riche et honnêtement, pourquoi pas.

J'ai téléchargé. Fait des tests en mode fictif. J'ai envoyé des centaines de faux dollars un peu au hasard et le truc m'a semblé crédible, tu gagnais pas à tous les coups.

J'ai tracé chez Clem et je lui en ai parlé, mais il s'est foutu de ma gueule. Alors j'ai crédité mon compte, devant lui. 20 euros. Ensuite, j'ai investi dix sur la hausse d'une devise. Au pif. Elle avait une minute pour monter plus haut que le point fixé. Si c'était le cas, je remportais le double.

Bingo.

Clem m'a serré la main. Après, on a appelé Damien pour lui dire qu'on avait trouvé une faille dans le système et qu'on allait devenir millionnaires. 1 h plus tard, il a sonné à la porte.

Au départ Clem a placé 20. Avec ça, il est

monté à 50. Ensuite il a tout perdu alors il a remis 50. Il est monté à 100, puis 200. Et il a tout reperdu. Damien, ça s'est passé à peu près pareil. Moi aussi. Dès qu'on pensait avoir une technique, au bout de trente minutes ça tombait à l'eau on reperdait tout. À cinq heures du mat, j'ai senti comme une mauvaise ambiance dans la piaule. J'étais à 50 balles de perte. Eux, 300. Je leur ai dit vaudrait mieux arrêter, mais ils m'ont limite embrouillé. Ils étaient totalement absorbés par leurs téléphones.

« T'es pas obligé de jouer hein », Clem m'a dit, sur un mauvais ton.

Du coup j'ai rangé mon tel et je suis rentré chez moi. En arrivant, je suis allé chier, je me suis lavé les mains, j'ai sorti un steak du congel et le téléphone a sonné.

Clem.

- C'est bon mec, j'suis de nouveau à 200.

- Ah ouais nickel ça. Fais gaffe quand même ?

Il a raccroché. Cinq minutes plus tard, téléphone.

- Ouais ?

- Bah j'ai tout reperdu.

9

Après je crois qu'ils ont appelé chacun leur mère et qu'elles ont pété un câble mais ça a vite été réglé parce que voilà mon fils tiens un virement. Damien ne voulait vraiment pas de ce virement, mais il a quand même été obligé d'accepter. Le pauvre. Et puis moi de mon côté j'ai pas désinstallé l'application, préférant réfléchir à un plan d'action. J'ai trouvé une vidéo YouTube. Un mec qui misait que des petites sommes. Il disait, en gros si tu mises un euro et que tu perds, tu remets deux, et si tu perds deux, tu remets quatre, comme ça au moment où tu gagnes t'es forcément en bénéfice mon frérot. Mais ce que le mec n'expliquait pas, c'est qu'il fallait démarrer avec un capital important, car tu peux très bien perdre vingt fois d'affilée en misant sur le même cheval. Moi j'ai vendu ma tablette j'avais cent balles je me suis dit large.

Première journée remarquez, ça a fonctionné. Je suis monté à deux cents. De l'or plein la tête. J'ai pas retiré mon solde, voulant à tout prix montrer ça aux autres. Lendemain soir, on était chez Damien. Je suis monté à quatre cents,

devant les gars, même technique. Ils me disaient fais gaffe.

- Mais naan. Z'avez pas compris comment ça fonctionne la vie vous.

Après on a regardé le match et on est allé dormir. Au petit matin, j'ai chopé mon tel. J'ai commencé à miser dans le lit. J'ai gagné un peu, encore un peu, j'avais quasiment atteint les 500, et puis ça a été la dégringolade, ça n'a pas pris cinq minutes j'ai tout perdu.

Ma mère m'a pas fait de virement.

10

Les résultats du premier semestre sont tombés et je l'ai pas eu. Damien non plus. Clem lui par contre, si. Je l'ai félicité, plusieurs fois. C'était vraiment chouette pour lui. Bien joué mec. J'avais une boule à la gorge en y pensant, mais je me disais, si je le félicite, elle va diminuer, sauf que chaque fois que je le faisais c'était pire alors un moment j'ai arrêté.

En attendant j'ai refait du son. J'ai commencé à expérimenter l'autotune. J'avais déjà essayé, par le passé, mais les réglages semblaient trop complexes. J'ai repris et ça m'a semblé plus

facile. Je trifouillais le plug-in, en essayant à peu près toutes les notes. Parfois je me rendais compte que le problème venait de ma voix. J'ajustais ma voix. Et parfois c'était le plug-in. J'ajustais le plug-in. Sorte d'équilibre à trouver entre les deux ? Même si des fois rien ne fonctionnait, j'éteignais l'ordi, j'allais faire un tour, je revenais et ça marchait. La musique, comme tout type d'art, n'est pas à prendre trop au sérieux. Il faut jamais *faire* dans le but *de*, sinon la musique le sent et elle commence à se foutre de ta gueule et après elle te demande des trucs style pour qui te prends-tu ? Un révolutionnaire ? Tout a été *fait*, mon *chéri*. Cela dit tout n'a pas été *bien, fait*. Contente-toi de ça ?

Au bout d'un mois, je maîtrisais un peu le truc. J'avais fait plusieurs sons et dans le lot j'en avais sélectionné un, pour un clip. Je connaissais un gars, au lycée il m'avait proposé ses services, gratos. J'avais toujours refusé, par fierté. Puis j'ai commencé à comprendre que la fierté n'amenait pas beaucoup d'opportunités alors je l'ai rappelé.

On a pas mal échangé sur Facebook avant qu'il vienne. Emile il s'appelait. Il habitait à Périgueux, chez son père. Médecin aisé, le père. Le fils lui non il s'était déscolarisé d'un genre de

bac pro ciné machin chouette. Me souviens plus exactement. Mais vraiment drôle, comme type. J'adorais bavarder musique avec lui. Question meufs, c'était sympa aussi. Peut-être un poil trop porté sur la chose ? Samy, un autre pote de Périgueux, un gars à qui je mixais des sons de temps en temps et pour qui Emile tournait des clips, m'avait raconté qu'au moment du montage ça prenait toujours des plombes. Et quand il se plaignait, Emile répondait : « Envoie-moi des FB de meufs et j'avance sur ton clip, TKT. » Alors Samy envoyait des profils de meufs. Ça allait un peu plus vite. Perso il m'a jamais fait ce coup. Mais on parlait beaucoup de meufs. Et un jour, c'était bien plus tard, chez moi, je lui ai raconté une scène dans les détails, j'ai dit la meuf je lui ai fait ça ça ça et ça, il en était comme deux ronds de flan, assis sur mon lit. D'un coup il m'a dit putain, puis il a baissé son froc, attrapé son machin et crié : « REGARDE CE QUE T'AS FAIT. » J'ai pété une barre j'ai dit range moi ça fils de pute. Il voulait que je continue l'histoire ou que je parle d'une autre, mais je trouvais ça chelou. Je préférais parler de son.

D'ailleurs en parallèle des clips il essayait d'en faire. Son père lui avait filé mille cinq cents

balles et il m'avait demandé des conseils niveau matos. Je lui avais dit d'acheter tout ce que je rêvais d'avoir chez moi et il ne s'était pas fait prier. Après, t'as beau avoir le meilleur matos du monde, si tu sais pas t'en servir, c'est mort. Lui il en était encore à chercher le bouton record. Quand il m'envoyait ses maquettes, on aurait dit qu'il enregistrait avec son téléphone. Ça grésillait, l'instru tapait plus fort que la voix. Des fois t'entendais des backs complètement décalés c'était des barres. Sans ça il avait pas mal de talent. Ça me surprenait. Pas forcément des textes géniaux mais ses placements et intonations sonnaient juste. Plus juste que les miens. Je me disais, si ce type s'y met il me verra plus dans le rétro au bout de six mois.

Par chance, c'était le plus gros branleur que j'avais jamais connu.

11

- Daryl ?
- Ouais ?
- Le daron m'a payé un drone.
- Sérieux ?
- On va pouvoir l'utiliser pour ton clip.

- Tu sais conduire ce machin ?
- Encore heureux.

12

Un matin j'ai descendu mes deux étages et il était là, Emile, avec son père, que j'avais encore jamais vu. Je me suis présenté comme le pasteur du village et il m'a regardé de haut en bas. Quand j'ai dit « Enchanté, Daryl », pas eu de réponse. Quand il parlait, il avait un accent du bled et ça donnait au tout une ambiance très particulière et pas si confortable.

- Pas faire de bêtises hein ?
- Non, pas de bêtises monsieur, évidemment.

Il m'a regardé d'un sale œil et a dit :

- Qui va porter ça ?

Il tenait une énorme valise.

- Oh… ne vous embêtez pas, j'ai dit, en lui prenant des mains. Le truc pesait une tonne mais j'ai fait comme si de rien n'était. Ils se sont dit au revoir.
- Sages hein, les enfants ?
- Mais oui, t'inquiète le sang, Emile a répondu.

13

J’ai ouvert la grosse valise et c’était dedans. Il y avait une manette, des hélices, des branches, une batterie, un moteur, la notice. On a tout sorti sauf la notice et on s’y est mis. Au bout de deux heures, ça a ressemblé à quelque chose. On s’est félicités puis on a voulu essayer ça.

On s’est mis sur les passerelles de liaisons, au deuxième, et on a posé le machin par terre. Emile avait la manette. Il a appuyé sur un bouton, le truc a fait de la lumière puis a décollé, doucement. On était surexcités. Je voyais qu’il tambourinait la manette mais rien ne se passait. Le drone était en vol stationnaire, à environ 50 cm du sol. Il s'est mis à tourner, dévier, puis il s'est retourné et deux hélices ont explosé au sol.

On a ramassé les débris, avant de rentrer chez moi vite fait. L’aprèm on est allés acheter des hélices puis le soir on a regardé des tutos sur YouTube.

Deuxième essai le lendemain, c’était plus bas, à l'extérieur de la résidence, sur un grand parking. Emile a posé le drone à ses pieds, il a fait deux pas en arrière et allumé les moteurs.

Les hélices ont commencé à tourner, le drone s'est élevé plus haut qu'au premier essai. Emile dirigeait le stick vers la gauche, le machin allait sur gauche. Emile dirigeait le stick vers la droite, le machin allait sur droite. Cool. Tu peux le faire descendre, j'ai fait, c'est bon pour cette fois.

Le drone n'a pas bougé.

- T'attends quoi ?

- Bah j'arrive pas.

Le truc continuait de voler à une vingtaine de mètres au-dessus de nos têtes. Il a commencé à s'éloigner. On l'a suivi en courant jusqu'à l'extérieur du parking. Puis sur un autre, au niveau des bâtiments d'une cafétéria étudiante. Me suis dit, si le truc se pète contre une bagnole ou un gosse ou un avion on est dans la merde. Mais le drone s'est stoppé. Il est entré en vol stationnaire. Pendant ce temps, Emile continuait de bourriner la manette, sans savoir ce qu'il faisait. Soudain, ç'a eu l'air de fonctionner. Il est presque descendu à notre niveau. Quand je me suis placé en dessous j'aurais pu l'attraper mais j'ai eu peur que les hélices me sectionnent un membre. Je suis resté planté là comme un jambon et il s'est échappé vers un autre bâtiment. Il a volé jusque sur le toit. Et on l'a perdu de vue.

Y a eu comme un grand fracas.

Emile m'a regardé.

Après avoir escaladé une poubelle et une gouttière, j'ai découvert le machin, dans les graviers, tout cabossé. On aurait dit une araignée après un coup de pantoufle. On aurait dit 1 600 balles aussi. 1 600 balles partis en fumée, en 24 heures.

On est rentrés. Tout compte fait on s'est contentés de sa caméra. De son ronin aussi. On a tourné le clip en une semaine. Monté en deux. J'ai posté ça sur ma chaîne. Ça a fait 300 vues.

14

Un jour qu'on était en train de tourner un autre clip, sa mère l'a appelé pour nous inviter au restaurant. Sa sœur devait aussi venir. Je l'avais déjà croisée une fois, sur Périgueux. Je la trouvais exceptionnellement jolie.

On est arrivés devant le resto avec Emile. Les deux femmes étaient là. Bonjour. Daryl. Bonjour. Daryl. On s'est posés à table, tous les quatre, on a commandé et puis le truc a vite pris l'ambiance d'une réunion de famille bizarre. La mère trouvait Emile immature, bieen trop immature, et

ta situation ? Tu ferais mieux de retourner à l'école hein, et ton père qui dit rien ? C'est n'importe quoi. Mais c'est bien ton père ça de toute façon. Vous l'avez rencontré, vous ?

- Mouais, j'ai dit.

Je mangeais mon steak. La mère, la sœur tiraient de tous les côtés. L'autre, ça l'a tellement énervé il a dit j'vais pisser. Je me suis retrouvé seul, face aux deux femmes furieuses, qui n'ont rien trouvé d'autre à faire que de me demander mon avis.

Alors j'ai coupé une part de mon steak, dans le sens du fil. J'ai amené ça vers ma bouche. M'suis fait couler un peu d'eau, mâché ça calmement. J'ai bu un coup. Posé le verre. Regardé ces deux femmes. J'ai ouvert la bouche et j'ai dit chu d'accord. J'ai dit chu d'accord ouais parce que dans un sens elles avaient raison, c'est vrai, Emile était vraiment quelqu'un d'immature, ce petit enculé, n'y avait qu'à voir la gueule de mon appartement après son passage. Et puis aussi, je pouvais pas décevoir sa sœur.

Emile est revenu. Le repas s'est terminé. On est allés tourner mon clip et une semaine plus tard il a fait le mort. Plus de signal, plus de réponse, plus de clip rien. J'ai envoyé une dizaine

de messages pendant un mois. J'ai forcé pour savoir. Un matin j'ai reçu un message sur Facebook. Enfin ! Il m'a dit qu'il s'était embrouillé avec sa mère. Sur le sujet du : « T'es un petit branleur. » Pareil que l'autre jour. Tout pareil. Sauf que là elle avait ajouté :

« *Même ton copain Daryl il est d'accord il nous l'a dit avec ta sœur à Toulouse à l'entrecôte boulevard Lascrosse quand t'es parti pisser.* »

15

Juste après j'ai quitté ma meuf. Fin, pas vraiment. La situation devenait insupportable entre sa jalousie, mon manque d'intérêt, la distance. J'ai dit allez c'est bon, fini. J'étais déterminé plus que jamais. Elle m'a dit :

- T'as pas le droit de couper les ponts comme ça. Je veux au moins qu'on garde contact, le temps que ça aille mieux.

J'ai réfléchi puis, on a continué de s'envoyer des messages, de façon moins récurrente. Comme on était plus en couple, je n'avais plus trop de comptes à rendre de ce côté et donc moins de pression. Les messages me dérangeaient plus. Chaque matin elle m'envoyait

des snaps. Soit en petite tenue, soit habillée pour sortir. Elle était vraiment sublime et je continuais de lui répéter. C'était vraiment pas une chose qu'on pouvait lui reprocher. Fur et à mesure des semaines, j'ai commencé à me rattacher à tout ça. Et au moment où je lui ai demandé qu'on se remette ensemble, elle m'a dit qu'elle avait rencontré quelqu'un.

Je l'ai appelée sur-le-champ :

- TU L'AS EMBRASSÉ ?

- Ça ne te regarde pas.

- JE VOIS TON CORPS CHAQUE MATIN. BIEN SÛR QUE ÇA ME REGARDE.

- On s'est vus hier et il m'a embrassée en partant.

J'ai chialé comme un gosse. Je me tordais dans les draps, dans mon appartement à Toulouse. Elle était chez son père, à Périgueux. Je n'arrêtais pas de pleurer c'était pitoyable.

- QUITTE-LE ! j'ai crié.

- J'peux pas, elle a dit.

- T'as quelque chose pour lui ?

- Je crois.

Je me suis roulé dans les draps et question larmes je ne m'arrêtais plus. Ensuite, j'ai voulu savoir qui c'était. Ça a pris pas mal de temps

mais elle a avoué. J'ai vite fait le rapprochement quand elle a dit le nom. Putain de merde.

Le fils de ma coiffeuse.

La femme qui me coupait les cheveux depuis dix piges. Des fois je faisais exprès le trajet jusqu'à PX pour qu'elle me rafraîchisse la gueule. Il fallait que ce soit son gosse. Elle m'a dit qu'elle n'avait pas fait exprès. Qu'elle ne savait même pas que c'était son fils. J'ai raccroché. Et puis je suis allé prendre une douche. Et puis, je lui ai renvoyé un message. Je lui ai dit qu'elle non plus n'avait pas le droit de m'abandonner comme ça. Non mais oh. On croit rêver. Elle était d'accord, ouais, pas de soucis elle a dit. Mais qu'à partir de maintenant il n'y aurait plus de messages récurrents, plus de snaps, plus de sous-vêtements, plus de je t'aime, de petites attentions, rien, plus rien.

Ça m'a donné envie de vomir.

On a coupé les ponts.

16

- Il me faut un coiffeur, j'ai dit à Clem.

On est allés place du Capitole et il m'a fait entrer chez un coiffeur rebeu. En général, c'est

dix balles la coupe mais là, le salon était un peu premium alors c'était douze.

- Tu demandes qu'y te rase une partie des côtés à blanc. Après tu dis, « Tu remontes en dégradé et pi au-dessus tu coupes à moitié. » Fin le dessus ça, tu verras.

J'ai attendu sur les sièges comme un enfant de chœur. Je sais pas pourquoi, j'avais toujours cette attitude dans ce genre d'endroit. Dès que j'essayais de faire le mec un peu street j'avais l'impression de ressembler à mon daron qui disait « Yo mon frère ». Alors j'avais ces manières un peu cucul. *Oui bonjour monsieur. Mh oui très bien merci. Mh vous prenez la carte ? Mh d'accord je vais aller retirer.* J'me détestais et je voyais que Clem avait honte de mon attitude de blanc. Il cherchait un peu à transformer ça. Alors il m'a fait acheter des survêtements. Et puis des TN. Ça m'allait pas trop mal. Mais je me sentais pas du tout à l'aise là-dedans. Il y avait qu'à comparer le prix du survêt et des jeans que je portais de base. Puis moi j'avais rien à voir avec tout ça. Ça peut parfois prendre très longtemps avant d'être soi-même. On est toujours un petit peu quelqu'un d'autre. C'est plein de mélanges de gens qu'on a rencontrés tout au long de notre vie,

une personnalité. Et si on reproche à certains de pas être eux-mêmes, c'est simplement parce que le mélange manque d'équilibre.

Le soir avec Clem on regardait des clips. Il me montrait PNL, il me disait tu vois, c'est ça qu'y faut faire. Faut des gens derrière toi, faut du monde. C'est ça qui marche. Grandes tours. Dix mille personnes en dessous. Gueules de tueurs. J'étais plutôt d'accord. Mais il y avait aussi Vald, Orelsan, Lorenzo, Django. La white trash style Eminem. Et quand on les regardait il me disait ouais, c'est vrai, c'est stylé aussi. Et moi je savais juste pas ce que je devais prendre dans tout ça. J'étais complètement perdu. Et puis, j'avais d'autres amis de Périgueux, Gaston, Manel, qui ne partageaient pas du tout ce goût pour cette culture. Moi je l'aimais bien. Et j'aimais bien aussi celle qu'ils préféraient. Les habits chics, les beaux chapeaux, les jolies montres. La classe ! Et alors parfois, je prenais mon survêt en pensant à eux, je le jetais dans le placard et me jurais de ne plus porter ce genre de cochonneries. Je voulais maintenant un beau costard, des chaussures de ville, une montre. Mais dès que je repassais du temps avec Clem je faisais demi-tour. Je jonglais entre les deux. Ça semblait interminable et c'était

pas près de changer.

17

En 4 mois, Macdo n'avait toujours pas regardé mes CV mais j'ai fini par trouver un boulot. Coursier à vélo. Comme on était encore qu'au début, ce genre de trucs payait bien et la tâche n'était pas compliquée. Suffisait d'aller chercher la bouffe à un point A, l'amener jusqu'au point B. De là, t'étais payé cinq euros. Pas de patron. Pas de caisse. Juste un vélo, un sac et des jambes. Pour le vélo, Damien m'a vendu le sien, un truc pourri de chez Carrefour qui m'a quand même bien dépanné les six premiers mois.

C'était le bon plan en vrai. Je pouvais agencer mes horaires un peu comme je voulais. Chaque semaine, un planning tombait. Le but était de prendre les créneaux les plus avantageux. La plateforme de livraisons recrutait beaucoup. C'était compliqué, car certains coursiers utilisaient des bots pour choper les meilleurs shifts en premier. Fils de putes. Tous les créneaux du midi et de l'aprèm c'était pour eux. Si t'en voulais, il fallait rester planté devant le planning et actualiser avant chaque début de

shift. T’en avais qui laissaient leur place au dernier moment.

Le truc attirait pas mal la curiosité, vu qu’à cette époque les livreurs roulaient seulement à vélo, avec des gros sacs en forme de cube, sur le dos. Quand on m'arrêtait pour me poser des questions, je répondais avec plaisir. Je me sentais original. J'étais coursier à vélo et à côté de ça je voulais percer dans le rap. Vraie vie de bohème, que je me disais.

La fac ? C’était terminé. J'ai mis les pieds aux TD juste pour pas me faire sucrer les bourses. J’ai fait ça jusqu’à fin avril et j'ai pas renvoyé le dossier pour l'année prochaine. J'étais coursier à vélo rappeur moi. Rien d'autre.

18

Mais quand l'été est arrivé ç'a été moins drôle. Toulouse est une ville principalement étudiante. Aux vacances scolaires la ville est complètement désertée. Ce qui veut dire, beaucoup moins de commandes. Ce qui veut dire, beaucoup moins d'argent. Pour compenser je restais à l'affût devant le planning. Je prenais tous les shifts que je pouvais. Et puis, Uber est arrivé. Avec une

spécificité. Leur plateforme n'imposait pas de créneau. La promesse, c'était qu'on pouvait se connecter n'importe quel jour, n'importe quelle heure, et livrer.

On a tous couru chez Uber.

Y avait juste besoin de remplir un formulaire sur internet et envoyer un extrait de casier judiciaire. Uber ne faisait pas de réel entretien, si ce n'était des « réunions d'embarquement » où une jolie nana expliquait des règles de bonne conduite. Le recrutement était massif. Il fallait faire en sorte que, même le dimanche, il y ait assez de coursiers connectés pour assurer la demande. Ils ont recruté toute la ville et certains se sont mis à livrer en scooter, sans licence, d'autres ont prêté leur compte à des migrants contre un certain pourcentage. Il y a eu aussi ceux qui mangeaient les commandes au lieu de les livrer.

Tout ce beau monde a foutu un bordel monstre et on s'est retrouvé dans la même merde qu'avant, voire pire, parce qu'on pouvait se connecter quand on voulait, ouais et évidemment tout le monde l'a fait, mais comme c'était toujours les vacances, c'était toujours le même nombre de commandes à redistribuer. La plupart du temps

on restait dix heures par jour, en plein soleil, pour faire 30 balles. Il y avait un moment déjà que certains coursiers manifestaient, que ce soit à Paris ou dans les métropoles, afin de revendiquer nos droits. Parler du flou juridique qui se trouvait dans nos soi-disant « collaborations ». On voyait passer des messages sur Telegram : « VENEZ MANIFESTER. » J'crois qu'on trouvait ces gens trop réacs. On se contentait de prendre notre oseille et de rentrer à la maison nous. Mais maintenant qu'on était là, à s'aplatir le cul sous 35 degrés, on a commencé à jouer les révolutionnaires. Sauf que *maintenant*, Uber avait les taxis, la livraison, et bientôt ce serait les hélicoptères. Trop tard les mecs. On avait avalé les somnifères et on en avait redemandé. Encule-nous Uber. C'est ça qu'on avait dit.

Et merci.

19

Au milieu de l'été, Gaston et Manel sont venus me voir sur Toulouse.

Gaston faisait 1 m 97 pour environ 120 kg. Deux raisons qui le faisaient détester mon appartement. Il y avait qu'un lit une place, alors

on dormait à deux dessus et Manel prenait la couette par terre. J'avais ma tête aux pieds de Gaston, la moitié de mon corps dans le vide et j'essayais de dormir comme ça. Lui n'avait pas trop de mal. Il ronflait tellement. Il aspirait la pièce et la recrachait en suivant. Parfois je le poussais. Oh. Eh. Oh Gaston ! Tu ronfles là.

- Ouais pardon.

Une minute plus tard il recommençait.

Le matin quand il prenait sa douche c'était un truc. La cabine était juste à sa taille et le rideau collait à la peau.

« PAS DE PLACE ! » j'entendais, en buvant le café.

Du coup on évitait de rester ici. On trouvait un bar, en centre et on s'y posait toute l'aprèm. On discutait. Mon taf me déprimait. La musique me déprimait. Même le fait qu'on soit assis là comme trois cons me déprimait. Cette ville. Putain de ville. Putain de bruit. Alors on a parlé du travail de Gaston. Tiens. La ferronnerie. Il avait eu son CAP et maintenant il faisait comme des études là-dedans. Ouais ? Il se spécialisait chaque année en passant divers brevets. Oh ? Il était chez les compagnons. On ressentait une grande fierté en lui et ce week-end-là ça m'a un

peu plus intéressé que d'habitude. J'ai posé plusieurs questions et de fil en aiguille, on s'est dirigés vers l'idée.

Fin du week-end je voulais devenir ferronnier.

20

Manel et Gaston faisaient partie de ma petite bande de Périgueux. Dedans, il y avait aussi le frère de Gaston : William. Et puis Tony, un mec qui parlait jamais mais qui était toujours là. À vrai dire, j'avais pas partagé grand-chose avec Tony, si ce n'était quelques blagues, mais Gaston et Wil tenaient à ce qu'il soit toujours là. Copain du collège. Alors chaque fois il était là et il avait fini par faire partie des meubles. Étant la dernière personne à être arrivée dans le groupe, je suis un peu un connard de dire ça. Mais c'est pas ma faute si ce type parlait jamais. Gaston disait que quand il était seul avec lui, il parlait beaucoup. Qu'est-ce que j'en avais à foutre ? Quand j'étais là, il parlait pas. Mais je l'aimais bien. Moi aussi je demandais qu'il soit là à la fin.

Y a qu'avec Manel que je partageais tout dans le groupe, et qu'il n'y avait presque rien qui nous séparait (à part les habits), à contrario de Gaston

et des autres. Manel lui, il aimait mon rap. Les autres, pas trop. Il avait suivi la progression depuis des années et me soutenait toujours au bon moment. Les autres, ils s'en foutaient. Alors ici ça l'a comme révolté cette décision, revenir sur Périgueux pour devenir ferronnier. Il comprenait pas le délire. Je sentais quelque chose bouillonner en lui, assis sur le canapé de Clem. On était là, Gaston, Clem, moi, on l'écoutait. De base ce n'était pas le genre à contredire. Il arrivait toujours à trouver un moyen d'être d'accord avec les autres. C'était un mec *sympa*, Manel. Là il ne l'était pas. Et là, ça m'énervait. Ça m'énervait tellement que même si j'avais pour projet de continuer le rap à côté de la ferronnerie, bah je lui ai dit l'inverse.

- J'vais arrêter le rap t'façon, j'ai dit.

- Merde, de quoi tu parles ? il a répondu, rouge comme l'enfer.

J'avais envie de lui tordre le cou. On s'est acharnés sur lui avec Gaston, prétextant qu'il n'y connaissait rien. Qu'il n'avait pas assez d'expérience pour comprendre. Il n'avait pas de situation. Il essayait de passer le bac depuis trois ans mais ne tenait pas plus de six mois dans une filière. Tss, tu ne sais pas toi, la vie c'est pas tout

blanc tout rose, hein, c'est bien beau les rêves, mais la réalité ? Qu'est-ce qu'on en fait ? Tu la connais toi ? Faut travailler. Bah oui. Toi tu connais pas. Et alors là, du coup, il n'a plus su exactement quoi dire. À part :

« C'est dommage. »

On a pas pu lui enlever.

21

Ils sont partis le dimanche soir et l'affaire était conclue. Gaston devait prévenir son père. Son père devait me trouver un patron. Et moi, j'avais deux mois pour faire deux mille euros et me trouver un appart sur Périgueux. L'idée me paraissait excitante. Splendide. Réconfortante. J'avais l'impression de prendre ma retraite, de quitter le boucan infernal de la grande ville pour revenir aux sources et faire un métier noble. Artisan, que j'allais être. Ça me semblait noble. Respectable. J'imaginais mon petit appartement en plein centre de ma petite ville. Centre historique, évidemment. Je me voyais acheter mon pain, faire mes courses à l'épicerie en dessous de mon duplex. Le jour à taper l'acier, fabriquer des garde-corps et différents portails, le

soir en train de couper mes oignons, éplucher mon ail avec une bière à côté et Netflix en face. Des néons sous mon lit. Ambiance tamisée. Et puis dodo. Le lendemain ça recommencerait, le week-end finirait par arriver et alors ce serait le repos. Petit tour à l'espace culturel ? Allez. Petit café en ville ? Pourquoi pas. Balade sur les quais avec une petite meuf de Pinder ? Quand tu veux ! Et puis le lundi referait surface, le travailleur reprendrait vie et le réconfort serait toujours là, infatigable. Des années comme ça, dix, vingt, trente ans peut-être ? À la fin un service aurait été rendu. À la nation. Celle qui n'a pas besoin de rap ou de réseaux sociaux. Rien de toutes ces cochonneries non. La vraie nation. Les vrais métiers. La vie.

22

J'étais tellement motivé que le lendemain je suis resté dehors de 8 heures à 23 heures avec mon vélo. Application connectée. J'ai dû me faire cinquante, soixante balles à tout casser ? C'était pas beaucoup mais je me disais, si tu fais ça chaque jour, fin septembre tu seras bien. Et comme je n'avais rien d'autre de prévu, je me

suis levé chaque matin à 7 heures et suis resté au taf jusqu'à la fermeture des restos. Même le dimanche je travaillais. Je n'avais pas de jour de repos. À quoi bon, je me disais ? Tu vas branler quoi dans ton appart ?

Et c'est comme ça que j'ai fait plein de rencontres. Des coursiers, avec qui j'attendais les commandes, assis sur les bancs. Youssef le marocain taillé comme une armoire, qui parlait toujours avec une voix enrouée, que je lui ai jamais demandé qu'est-ce que c'était que cette histoire. Un jour le sujet est venu lui-même sur la table. Bah il savait pas non plus. Toute sa vie sa voix avait été normale et puis le matin de ses 22 ans il s'était réveillé et elle était enrouée.

- T'as été voir un médecin ?

- Non.

C'était le type le plus gentil que j'avais jamais rencontré. Il parlait pas beaucoup. Et quand il parlait c'était pas méchant. Je lui ai fait écouter mes sons. Il avait jamais l'air surpris par quoi que ce soit mais le peu qu'il m'a dit, c'était encourageant.

Et Frank, Frank le vendeur de gaufres liégeoises qu'avait jamais mis un pied en Belgique ! Hahaha. Il vendait ses gaufres surtout

l'hiver et alors l'été fallait qu'il fasse autre chose, et alors c'est comme ça qu'on s'était rencontrés. Au Capitole, assis, à attendre des commandes. Y a des jours on en avait tellement peu qu'on applaudissait ceux qu'en recevaient. Collabo ! on disait. Et on se pétait une barre et Frank allait rouler dans les fontaines avec son vélo. C'était marrant.

Je me faisais de nouveaux copains comme ça, qui n'avaient rien à voir avec Gaston, Wil, Manel, Tony, ou même Damien et Clem. C'était des amis que je m'étais fait seul. Quelque chose de nouveau, un vent frais qui faisait du bien et me montrait que j'étais capable de me débrouiller. Parce que j'étais une personne formidable. Voilà ce que je me disais.

23

J'ai oublié d'en parler mais juste avant que Gaston et Manel viennent chez moi, Clem et Damien m'ont offert un vélo. Pour mon anniversaire. Je sais pas vraiment si ce sera important pour le reste de l'histoire, mais bon. Ça m'a bien rendu service. L'autre, je pouvais même plus passer les vitesses. La chaîne sautait du

pignon et c'était une heure pour la remettre en place, à cause du dérailleur foireux que j'avais niqué en échappant le vélo. Assis au Capitole, je tenais le guidon d'une main, je parlais à Youssef. Et paf. Par terre, niqué. Les jours d'après je m'arrêtais tous les cent mètres. Je m'en foutais plein les mains avec la chaîne. Je faisais des vocaux à Damien. « PLEIN LE CUL DE CE TAF ! » Et il me disait n'en rachète pas, ce serait dommage, ça se répare. Je savais que ça cachait quelque chose, au vu de l'écart entre la date du jour et celle de l'anniversaire. Je faisais style de rien.

Le premier août il s'est amené chez moi. J'ai entendu toquer.

- Vas-y entre.

Ça a fait tsktsktsktsktsk. J'ai fait « Mais naaaaaaaaaaaan ». Et j'avais un nouveau vélo.

Youssef était content pour moi. Frank et Islem et Benji et Ludo, contents aussi. Choqués par le cadeau.

- T'as de bons amis quand même, ils m'ont dit.

- C'est vrai.

Celui-là je faisais attention. Je le mettais correctement sur béquille quand je parlais aux collègues. Je vérifiais la pression des pneus. Je

resserrais les freins. Juste, le premier jour un mec m'a coupé la route, en faisant une marche arrière sur la piste cyclable. Je roulais à fond, et y a eu ce camion sorti de nulle-part, j'ai pilé et fait un soleil. Mes mains ont amorti le choc et par chance j'ai rien eu du tout. Le vélo non plus. J'ai regardé les types dans le camion. Deux Portugais sortis du chantier.

- Ça va ?
- Ouais.

Je suis parti.

24

Ah je sais pourquoi j'ai balancé cette info, pour le vélo. Parce que tout le monde m'a dit que c'était dommage que je parte, maintenant que j'en avais un nouveau. Que c'était du grand n'importe quoi. Ils m'énervaient à tous dire ça. Ouuui c'est vrai. C'était super gentil de la part de Clem et Damien. Vraiment, des cadeaux comme ça c'est rare, surtout venant d'amis. Mais, devais-je me plier à cette gentillesse et foirer mon avenir ? Est-ce que mes amis devaient choisir la gueule de mon lendemain ? C'est vrai oui, je commençais à me sentir chez moi ici. Les

relations avec les coursiers, les rues que je connaissais maintenant par cœur. Je les avais toutes arpentées. Livré un client dans chacune d'elles. J'avais mes habitudes. Je savais où boire un café, où manger, où me faire couper les cheveux. Pour le cinéma pareil, le Gaumont. Magnifique cinéma ! On dirait Charlie et la chocolaterie quand tu rentres à l'intérieur. Tout rouge. Une fois j'y suis allé, j'ai vu une grande tour de bonbons au milieu. Je me suis servi comme à Auchan. Arrivé à la caisse : 17 balles. Plus le ticket, 30 balles ! Putain d'merde. Mais ça valait le coup. C'était la ville rose. Tout n'était que folklore ici, mais un folklore honnête, humain, brave. Et j'ai eu beaucoup de peine fin août. Oui c'est vrai. Parce qu'on riait beaucoup, avec les collègues. Et chaque soirée avec Clem et Damien, on aurait dit la dernière. Il y avait quelque chose de doux et chaleureux dans la pièce. C'était comme des adieux. On se mettait des caisses de l'espace et on profitait. Alors un soir, je suis rentré chez moi après le travail. Un soir, j'ai pris ma douche et ça a fait tilt. Non, non non non non non Daryl, aucun Homme, qu'il soit ami ou non ne doit dicter ta conduite, ne doit choisir ton avenir à ta place. Personne. Tu es seul

maître de ton existence. Je me souviens avoir mis un coup de poing contre le mur dans la douche. J'ai tiré le rideau, suis sorti pour aller chercher mon téléphone sur mon lit. J'ai failli glisser à cause de l'eau qui me tombait de partout. J'ai attrapé mon tel et j'ai appelé Gaston. Je lui ai dit, désolé mec, j'vais pas faire ferronnier. Lendemain j'ai appelé son père et j'ai dit, désolé m'sieur, j'vais pas faire ferronnier. Puis de là j'ai pris mon sac. Mon vélo. Et j'ai tracé au Capitole.

Youssef était content.

25

Après ça j'ai pris tout l'argent que j'avais économisé dans le mois et j'ai acheté un vélo électrique. Je l'ai pris en trois fois, parce que j'avais même pas assez tellement c'était une fortune. Marque française. Tout petit machin, pliable, autonomie de 100 km. Compteur de vitesse, pneus anti-crevaison, selle et poignées en cuir. Damien et Clem n'ont pas vraiment compris. Selon eux je n'en avais pas besoin. Bien sûr que si ! Toulouse est remplie de côtes ! 60 km par jour. 300 par semaine ! Pas besoin ? Tous les collègues rêvaient de ce genre de truc. Et moi, je

pouvais me le payer. En trois fois, mais je pouvais.

Je l'ai commandé dans une boutique spécialisée, en ville. J'ai payé cinq cents balles d'acompte. Restait encore 1 000. On me prélèverait une première partie en octobre et une autre en novembre. Je suis rentré chez moi et pendant quinze jours j'ai regardé des vidéos de présentations, tutoriels, reviews de mon futur vélo. Sacré truc ! qui avait de la patate même lors de forts dénivelés. L'autonomie ne faisait pas rire les mouettes non plus. Les 100 km du papier étaient un peu abusés, mais on arrivait à 80 sans souci. Marketing ça. Normal.

Quinze jours plus tard le vendeur m'a appelé et j'ai couru vers le métro comme un gosse. Le vélo était devant la boutique quand je suis arrivé. Le vendeur m'a expliqué vite fait. J'ai pris le vélo et je suis parti. Le truc avait une accélération de malade. Failli me casser la gueule plusieurs fois. Et il était si petit que ça demandait une certaine habitude avant de le manier correctement.

En rentrant, je l'ai calé contre l'autre, sur le mur en face de la cuisine. Ça devenait tendu, question place ici. Parce que derrière le mur, c'était la salle d'eau. En face du mur, c'était le

coin cuisine. Et entre les deux il y avait le couloir. Ça s'étendait sur environ 4 m. Dans le coin au fond à gauche il y avait mon lit. Et au fond à droite, c'était mon bureau. Avec mon ordi, mon micro. Et puis voilà. Les vélos prenaient quasiment toute la place à l'entrée. Si bien qu'il fallait les décaler pour accéder à la salle d'eau. Parfois je me viandais dessus la nuit pour aller pisser. Mon 15 m2 était devenu un vrai chantier, entre les différents sacs de livraisons, mon matos de vélo et de musique, j'arrivais même plus à mettre un pied devant l'autre à la fin. Il était hors de question de laisser un seul vélo sur le parking. En une nuit, je me serais fait tout voler. Mon seul gagne-pain. Pouvais pas me permettre. Si on m'en avait offert un autre j'aurais dormi avec.

26

En un mois j'ai mis deux mille bornes à l'électrique et puis ça m'a saoulé. Je faisais plus aucun effort avec ce machin. À part mouliner. Et puis le froid qui arrivait aussi, ça n'aidait pas. Pédaler permet de se réchauffer autant que passer le temps. Un soir, j'ai repris l'ancien et laissé l'électrique contre le mur du couloir. Après, je me

souviens l'avoir prêté à Clem. À Damien aussi. Puis il a fini chez la mère de Damien. Dans un garage. Il a quand même fallu payer les 1 000 euros restants. Et ces salauds de la société de crédit prélevaient ma carte, une carte étudiante avec un plafond limité. Le prélèvement passait jamais du premier coup, alors la société facturait soixante euros de plus.

« Pour le virement. »

« Eh oui, les frais vous savez. »

« Coûte cher. »

C'était l'époque où… l'argent me glissait entre les doigts.

27

Clem s'est trouvé une meuf. Il s'est trouvé cette fille je crois, sur Pinder. Ou alors peut-être qu'il l'a rencontrée à la fac ? Oui. La fac. Ça me revient oui parce qu'ils avaient des cours d'arabe ensemble, et à la sortie ils allaient à la BU et une fois je les avais rejoints. Je sais plus ce que je foutais là. Mais j'y étais. Clem, c'était pas vraiment le genre Pinder. Il disait que c'était le truc parfait pour se mettre en chien. Pas faux. Ça me dérangeait pas moi, j'étais le genre. Pinder

oui. J'attendais les matchs, je payais les abonnements, faisais défiler des centaines de filles, ça me mettait dans des états ! Et dès que j'en pouvais plus je me touchais. Après je désinstallais l'application. Parfois, je faisais exprès de pas me toucher. Comme ça je restais dans mon lit et j'alimentais l'excitation. Parfois, j'allais voir des filles. Pas toujours. C'était souvent pour coucher. Je ne me rappelle pas avoir vu une fille pour autre chose. Pas à Toulouse. Pas sur Pinder.

Clem non, c'était pas du tout ça. Damien non plus. Garçons sérieux. Ils avaient leur copine et tous les deux entretenaient leur amour. Tous les deux cherchaient à se marier. Ils croyaient en Dieu, vous savez ? Ils me tapaient sur les nerfs avec ça d'ailleurs. Le sujet revenait, encore et encore. Tout n'était qu'une histoire de Dieu. On ne pouvait pas aller à son encontre. Si Dieu le voulait alors c'était ok. Tu deviendrais rappeur, tu deviendrais célèbre, riche, sans problème. Il y avait bien le talent mais ça aussi c'était Dieu qui donnait. Là-dessus, ils étaient au moins d'accord. Parce que, ils n'avaient pas le même. De Dieu. Eh non ! Clem se sentait musulman maintenant, c'était plus exactement pareil. La différence ? Je

ne saurais pas exactement l'expliquer. Moi, je la voyais surtout dans les fringues de Clem, ou ses relations. Il avait été élevé comme un petit blanc de campagne et n'avait d'ailleurs eu aucun problème avec cette transition. Sa gueule passait bien pour ça. Sa gueule de gitan bien stricte, marquée. Peau brune. Un dégradé qui faisait toujours l'unanimité. Très beau mec. Un jour une agence de mannequins l'a contacté pour un concours. Ça se passait dans un hôtel Mercure, vers Compans. Ils avaient tous la mâchoire carrée il m'a dit là-bas. Et des Smic sur chaque partie du corps. Il n'a pas fait long feu le Clem. Il n'a même pas été rappelé. C'était une gueule bien particulière. Le mannequinat pouvait pas comprendre.

À force de les entendre parler de Dieu à longueur de journée son pote et lui, je crois que j'ai fini par me prêter au jeu. Un soir Clem m'a présenté un mec qu'il avait invité chez lui un week-end, ancien copain de fac à Bordeaux. Le type est devenu prêtre maintenant. Il n'avait rien à voir avec son nouvel environnement mais, garçon très respectable. Une foi immense. Si bien que je suis devenu croyant en l'espace de 24 heures. Il m'a filé un chapelet, une petite

prière de saint François, que je garde encore aujourd'hui dans mon portefeuille. À l'époque je la mettais toujours à l'opposé de la carte bleue, ça faisait bien. Et alors je suis rentré chez moi, après ce week-end. Et je me suis mis à sentir un truc nouveau dans mes veines. J'entendais presque des voix, sur mon vélo. D'un coup, j'ai lâché le guidon, j'ai levé mes mains vers le ciel et l'ai imploré de me donner ses forces. Tu es bon pour moi, Dieu. Tu sais qui je suis au fond, toi. Tu sais tout ce que j'ai traversé. Tu sais à qui tu parles, n'est-ce pas ? Une personne noble. Oui, je n'ai pas été baptisé mais qu'est-ce qu'on en a à foutre après tout ? Je l'ai lu ton livre, à la fac. Pas mal. J'ai vu ce qu'avait dit Jésus au sujet de la foi. Qu'il n'y avait pas besoin d'aller à l'église pour la prouver. Pas besoin de prière récurrente. Tout se situait dans le cœur. Incroyable ce passage ! Toi, on peut pas te la faire, hein ? Tu sais ce qu'il y a dans le cœur ? N'est-ce pas seulement cela qui compte ? Ne vois-tu pas ce qu'il y a là-dedans ? Si, Dieu. Et je tapais sur mon cœur, comme ça, avec mon poing. Toktoktoktok. Tu le sais. Sinon on ne se serait pas rencontrés. Merci Dieu. Tu ne le regretteras pas non. Merci.

28

Par la suite j'ai fait beaucoup de cauchemars. La nuit, je voyais des gens bizarres. D'abord je marchais sur le bord d'une route, paysage ensoleillé, et puis d'un coup je me retrouvais plié en deux, téléporté dans une sorte de couloir d'hôpital. Je voyais cette femme au visage familier qui me disait, tu te rappelles de moi ? Je lui répondais oui, mais je ne savais pas qui c'était. Et elle me demandait, tu crois qu'on t'a oublié ? Je répondais non. Mais je ne savais pas de quoi elle parlait. Et alors la pièce commençait à brûler. La femme, à hurler. D'un coup, la mémoire me revenait. Ça me prenait jusqu'au fond des tripes. Un souvenir caché au loin. Un truc sans doute refoulé depuis de nombreuses années. Je me sentais comme condamné pour l'éternité. De nouveau je me pliais en deux et me réveillais en sursaut. J'allais me foutre un peu d'eau sur la gueule et ça commençait à devenir flou. Je n'arrivais plus à savoir quelle était cette chose dont cette femme m'avait parlé. Ça m'est jamais revenu.

Une fois j'ai fait un autre rêve où j'ai cru

comprendre le monde. J'étais derrière le volant d'une voiture, je faisais des tours sur le parking d'une zone industrielle. Et alors y a eu cette métaphore, je ne sais plus exactement quoi. Mais cette métaphore s'est connectée à tous les atomes de l'univers. Et j'ai eu cette sensation d'être moi-même l'univers. Je me sentais soulagé. Il n'y avait vraiment plus de quoi se prendre la tête. Je me suis réveillé et suis allé me servir un verre d'eau. J'ai tout oublié. Pas moyen de remettre ne serait-ce qu'un indice sur cette métaphore. Je savais que j'avais juste à m'en rappeler, et alors je serais libéré. J'avancerais dans la vie sans aucun frottement. Je serais un homme totalement comblé. Mais pas moyen.

29

Un an et demi que j'étais là. À livrer, livrer, acheter des merdes, les accumuler dans ma piaule. Je faisais toujours un peu de musique. Des feats, avec mon pote Jessy. Ça faisait longtemps qu'on faisait des feats nous deux. Une sacrée paye ! Mais une année sur l'autre, ce gars disparaissait. On se connaissait que d'internet, Jessy et moi. Je l'avais rencontré sur un forum de

rap, à l'époque où j'écrivais des clashs contre des gens que je connaissais même pas. C'était comme ça que j'avais commencé la musique. Sur internet. J'écrivais des textes contre des gens et je me prenais pour un rappeur. Un jour un gars du site avec qui j'échangeais sur Skype m'a présenté Jessy. Il était bien plus fort que moi et je ne sais pas pourquoi mais il a accepté qu'on fasse un feat ensemble. On s'est appelés tous les soirs, sur Skype, à parler de tout et n'importe quoi, et puis une amitié est née. C'était mon modèle dans le rap. Longtemps il m'a inspiré, mais il avait cette tendance à disparaître du jour au lendemain. J'avais pas eu de nouvelles de lui depuis mon arrivée à Toulouse. Il m'a renvoyé un snap un matin. Un an et demi plus tard. On s'en est renvoyé tous les jours. On a refait des featurings. J'étais bien plus fort qu'avant. Bien plus indépendant aussi. Et puis comme ça, il m'a proposé de venir habiter sur Strasbourg. Là-bas, on monterait un duo et percerait dans le rap.

Ça a duré plusieurs jours. J'ai commencé à chercher des annonces. Le matin avant d'aller bosser je matais Leboncoin. Tout était cher. Petit. Et puis il y en a eu une.

J'ai appelé le proprio, à côté de mon vélo dans

un parc, un jour de livraison. J'ai expliqué la situation pendant dix minutes, un peu stressé, je mélangeais toutes les informations entre elles, c'était du grand n'importe quoi. Après mon charabia il y a eu un grand silence, j'ai cru que le gars avait raccroché, et en fait il a dit :

« Tant qu'il y a un garant, m'en fous. »

J'ai envoyé un chèque à Jessy. Il l'a amené au propriétaire, signé les papiers. C'était lui le garant. Puis il est rentré et il m'a snapé le bail de l'appart.

30

Une semaine avant le départ, Samy m'a appelé.

- Émile tourne encore tes clips ?

- Nan. Je vais à Strasbourg bientôt.

- Jure ? Tu vas faire quoi ?

- Vivre. Faire du son.

- Sérieux ? C'pas là qu'habite le gars avec qui tu feat souvent ?

- Si, si.

On a raccroché. Vingt minutes plus tard il m'a envoyé un message. Il devait aller voir une meuf sur Strasbourg, c'était du sérieux, un gros coup.

Il avait pensé que ça serait sympa d'y aller à deux. Il m'a aussi demandé si je pouvais l'héberger pendant deux semaines.

« Je vais participer t'inquiète. Les courses tout ça. C'est normal frérot. »

J'ai dit ok puis je suis allé bosser.

Je tenais à faire un maximum d'argent avant le départ. Je commençais à dire au revoir aux coursiers que je croisais. Y a eu Youssef devant un tacos. Je l'avais pas vu depuis des mois, ça a été comme une surprise, on s'est fait un câlin, tu parles. Il livrait en scooter maintenant. Haha, salaud, t'as pas honte ? Je lui ai dit que je partais. On s'est refait un câlin du coup. On s'est promis de garder contact et même si on s'est rarement envoyé des messages, je l'ai jamais oublié.

Je suis rentré chez moi le cœur un peu lourd. Je roulais tranquillement sur ma voie. J'ai pas pris le chemin habituel, parfois ça m'arrivait, ça changeait un peu, et ce soir-là c'était le cas, et il y a eu cette voiture en face. Une Laguna. Elle a gentiment dévié sur ma voie. D'abord, j'ai cru à une blague, mais forcé de constater que ce n'en était pas une, au vu de sa trajectoire qui ne bougeait pas d'un poil, ainsi que sa vitesse. J'étais comme pétrifié à l'idée de la voir s'avancer si

vite. J'ai eu aucun réflexe. Elle a tapé contre la roue avant, j'ai volé contre le pare-brise et roulé sur le côté de la bagnole. En tombant par terre, le sac a amorti la chute et sauvé mon dos. Je me suis relevé direct. J'ai ouvert la portière :

- POURQUOI T'AS FAIT ÇA ??? BORDEL DE MERDE T'AS VOULU M'ASSASSINER. ESPÈCE D'ASSASSIN !

- Oh mon Dieu pardon pardon pardon pardon pardon je ne vous avais pas vu ! Pardon pardon pardon pardon pardon excusez-moi ohlalala vous n'avez rien jeune homme ?

Une dame à l'âge un peu avancé, avec des lunettes, cheveux mi-longs et tailleur noir. Elle prétendait travailler avec les enfants.

- Maîtresse d'école, elle disait. Excusez-moi ohlala je suis maîtresse d'école pardon pardon ohlala je n'ai aucun problème avec la justice ! Je sors d'un enterrement et…

- Qu'est-ce que j'y peux moi ?? Et mon vélo ?

- Je vais vous rembourser ! Excusez-moi non j'ai si honte pardon combien il coûte votre vélo ?

- 500.

J'avais monté le prix exprès.

- Je vous fais un chèque. Ohlala non vraiment désolée. Je vous dépose chez vous ? Vous habitez

loin ?

- Juste en haut.

- Je vous ramène alors. Montez. Ne vous inquiétez pas je vous fais un chèque. Vous allez bien vous êtes sûr ?

On a mis le vélo dans le coffre. La roue avant tirait une gueule. C'était pas un drame. 50 balles à tout casser. Sur le chemin elle m'a expliqué qu'une personne venait de décéder dans sa famille. Qu'elle était sur son téléphone en train de répondre à un message. Que j'étais arrivé en face. Et bam. Elle pleurait à moitié et ma raison disait à ma compassion de rester tranquille. Je voyais un gros impact, sur son pare-brise. L'antivol que je gardais accroché au sac. Lors de la chute, il avait pas raté son coup.

- Votre pare-brise, j'ai dit.

- Oh ce n'est rien, ce n'est rien ça. Ce n'est que du matériel. Vous êtes sûr que vous avez mal nulle part vous ?

- J'crois pas.

On est arrivés à l'extérieur de ma résidence et elle m'a fait un chèque.

- Pour le vélo, elle a dit.

500 euros.

On a sorti ça du coffre. Elle est partie.

J’ai passé le portail en tenant l'avant du cadre, vu que la roue avant ne pouvait plus avancer. Je boitais légèrement mais, rien de grave. Je portais toujours mon casque et ma tête n'avait pas été touchée.

Je me suis dirigé lentement vers mon bâtiment. Ensuite j’ai levé la tête. Et alors là, j'ai vu Gaston. Tiens. Il y avait aussi Manel derrière lui. Wil, Tony et Eddy, en bas. En bas devant la porte. Ils étaient venus de Périgueux pour me dire au revoir.

DEUXIÈME PARTIE

1

On est partis un matin à 7 h et on est arrivés le lendemain à 6. Il y a eu 15 h de bus et le reste passé à attendre les changements en gare routière. Le chauffeur est arrivé en retard à Toulouse et quand il est descendu du bus, il avait l'air remonté. Il a ouvert la soute, donné des instructions. Gros bagages à gauche, petits à droite. J'ai tout mis à droite et j'ai dit à Samy de faire pareil.

- T'es sûr ?

- Ouais.

J'ai mis sa valise en premier, mon sac en deuxième. Ça s'est pété la gueule. J'ai essayé l'inverse. Pareil. Puis je me suis retourné et le chauffeur me fixait.

- Z'AVEZ PAS ÉCOUTÉ LES CONSIGNES

MONSIEUR !

- Quoi ?

- N'EN FAITES K'A VOT TÊTE MONSIEUR. ON EST DÉJÀ EN RETARD.

Il gueulait, pendant que tous les passagers nous regardaient, silencieux. Je me suis senti humilié. J'ai gueulé aussi fort et j'ai commencé à m'avancer. Samy m'a attrapé l'épaule :

- Reste tranquille, il m'a dit. Faut qu'on parte mec.

- Vous avez une autorisation pour le vélo ? l'autre a ajouté.

- OUI J'AI UNE AUTORISATION MONSIEUR.

- ALORS VOUS ALLEZ ME LA PRÉSENTER.

J'ai sorti une feuille de la poche arrière de mon jean, mains tremblantes, je lui ai passé.

Il a lu la feuille, attentivement. Ça duré une minute.

- Bon, rangez vos affaires comme il faut et montez monsieur.

2

À peine une heure après le départ, on s'est fait

arrêter. Trois mecs en uniforme sont montés pour un contrôle. Deux gars n'avaient pas leurs papiers. Ils ont été obligés de descendre. Après, les flics sont montés avec un chien et le chien a bloqué sur un mec avec des dreads. Il a grimpé sur ses genoux et aboyé.

Il a été obligé de descendre.

Ça a discuté pendant trente minutes dehors. Le mec aux dreads s'est fait fouiller. Bagage à main, soute, palpation du zguegue, rien. Il est remonté dans le bus, les deux autres sont restés avec les flics et on a repris la route.

Il s'est rien passé de plus jusqu'à Strasbourg.

3

La meuf que devait voir Samy était censée nous accueillir en gare routière. Quand on est arrivés, on l'a attendue une heure et personne n'est venu. Finalement, elle a appelé Samy et lui a dit qu'elle avait un empêchement.

On a pris nos bagages et on est allés attendre le tram.

Sur le dos, j'avais le sac de livraison qui contenait mes enceintes, mon micro, mon ordi, et trois slips. Sur l'épaule droite, mon vélo. C'était

tellement lourd que j'avançais au ralenti et demandais à Samy de s'arrêter tous les cent mètres.

J'avais quasiment pas dormi depuis 24 h. Ces putains de sacs m'en faisaient voir de toutes les couleurs. L'autre, Samy il avait un truc à roulettes. Sale bourgeois, je me disais. Tu t'en sors bien, hein ? Fils à maman. Mais une fois que le tram est arrivé et qu'on s'est assis dedans, c'est allé mieux. J'ai pris un grand bol d'air frais et regardé autour. Le jour commençait à peine à se lever. Strasbourg. Tiens. Alors c'est toi ça ? Une nouvelle vie commençait et j'en sentais presque l'odeur.

On est arrivés à Homme-de-Fer et puis on a encore marché cent mètres jusqu'au Macdo. Là, j'ai commandé un petit dej à la borne. Samy aussi. Ensuite on a dû monter à l'étage car il n'y avait pas de table en bas. J'ai rassemblé mes forces, pris mes bagages de fils de pute et suis monté là-haut. Samy en a chié. Ses roulettes pouvaient pas faire grand-chose dans les escaliers.

Tant mieux.

4

Le Airbnb était grand. Ça c'était vraiment cool mais, j'étais déçu, parce que la meuf restait avec nous tout le séjour. J'aimais pas tellement sa façon de parler, à cette fille. Elle se disait « vegan ». Ça revenait dans toutes ses phrases. C'était pas encore très commun à cette époque, c'est vrai ça, et je lui ai posé une ou deux questions bateau et alors à la troisième elle m'a demandé si j'allais pas lui sortir la liste complète des questions de merde. Celles qu'on pose aux vegans. Tu sais ? Je lui ai dit que si elle voulait qu'on s'intéresse à son église, faudrait peut-être faire un effort sur la brochure. Elle a vu le sang monter dans mes yeux. C'était le chauffeur de bus, le bus, le tram, les escaliers du Macdo, le banc jusqu'à 14 h à attendre que cette conne finisse de préparer notre chambre. Fallait pas me chauffer. Elle s'est détendue et a pris un ton moins sarcastique, mais je ne l'écoutais plus.

Elle est partie faire des courses et ça a sonné. On a descendu les escaliers quatre à quatre. J'ai vu une tête dépasser derrière l'encadrement vitré de la porte. J'ai ouvert et…

- Putain mec ! Wow !

- Weshhhhhhh. Stylé, Jessy a fait.

Première fois que je voyais ce type. Six ans qu'on se connaissait. On ne se parlait que sur Snap. Ouais, au début comme dit c'était le forum de rap. Après, il y a eu Skype. Et encore après, Snapchat. Et je crois que le rap et sa personnalité que je voyais à travers le téléphone l'avaient presque rendu divin. C'était si spectaculaire, ses snaps. Des fois il se prenait en vidéo en train de rapper devant le micro. Ensuite, c'était son ordi, ses enceintes. Il fumait une clope casquette à l'envers, il appuyait sur play et un son du futur se mettait à taper. Et taper. Et retaper. Une fois, il m'a envoyé un snap où il se faisait sucer par une blonde. Elle regardait la caméra et prenait le machin dans sa bouche. Et puis la caméra tournait vers lui et il faisait oui de la tête. Une fois, il m'en a envoyé un où il tirait sur des panneaux avec un Glock. Parfois aussi, il m'envoyait sa merde au fond des chiottes. Des fois c'était du poker. Il gagnait trois mille euros sur Winamax. Il était complètement baisé et j'imaginais ce type faire 2m10 minimum, carrure d'acier. Mais quand je l'ai vu là, sur le pas de la porte quasiment plus petit que moi avec sa barbe

de trois jours et son odeur de parfum diesel, j'ai presque été… ? Non je pourrais pas dire déçu. Mais, pas pareil que sur Snap.

Je lui ai fait remarquer pour sa taille, il m'a presque embrouillé. J'ai esquivé le sujet et on est montés là-haut, quand même bien joyeux. Il a posé ses affaires. Puis on est redescendus direction carouf, s'acheter du Jack.

5

Du Jack miel. On est revenus, on s'est posés tous les trois sur le canap et on a ouvert la bouteille. Samy n'en a pas voulu.

La proprio est rentrée. Petit verre ? Non plus. Elle s'est quand même jointe à nous. J'ai entamé le mien. Jessy avait une descente. Ce salaud. Il t'en a enchainé deux ou trois en vingt minutes et s'est mis à discuter avec la meuf. Il fumait sa clope, tisait en même temps. Il tisait à la vitesse de l'éclair. Je voyais qu'il essayait de draguer mais ça prenait moyen. Chaque fois qu'il tentait un truc, ça foirait. Puis la taulière a dit qu'il fallait qu'elle se prépare pour sortir.

Jessy m'en a resservi un, l'autre est partie et j'ai lancé une prod. On a commencé à rapper. Au

bout de trois ou quatre verres, je me suis levé puis j'ai posé un seize, en faisant des grands gestes. Jessy et Samy faisaient les backs. On a sorti nos téléphones et fait des snaps, que j'envoyais pour la plupart à Damien et Manel. Je sentais l'alcool monter. Jessy était peut-être à son dixième verre ? On a posé chacun notre couplet et le truc a ressemblé à l'introduction d'un film. Trois jeunes sortis de nulle part allaient bientôt percer dans la musique. Je voyais trois fauteuils, trois micros, une caméra. Chacun expliquant son parcours, ses ambitions, ses rêves, puis je suis revenu à la réalité. J'ai regardé les gars, Jessy m'a servi un coup et une chouette soirée s'annonçait.

6

La meuf de Samy devait passer. Mais ils se sont embrouillés et le temps qu'ils se réconcilient il était déjà 22 h elle était toujours pas là. Mais un moment elle a dit j'arrive, donne-moi l'adresse.

Avec Jessy on s'est redressés sur le canap, pour faire bien. Il est allé fumer une clope à la fenêtre. Complètement caisse. On a éteint la musique et

on a plus parlé.

- Elle trouve pas l'endroit ! Samy a dit.

- Rien de compliqué pourtant, j'ai fait. On a qu'à la rejoindre à la cathédrale.

- Elle a dit qu'elle allait trouver toute seule.

Puis ils se sont appelés et Samy a eu l'air impatienté. Ils se sont encore embrouillés. La meuf a dit, j'suis en bas, mais tu sais quoi je me casse. Samy a fait une tête. Au bout de 20 minutes ils se sont réconciliés. Elle est revenue. On est descendus en vitesse, les trois étages. On a ouvert. Personne derrière la porte, ni dans la rue. Simplement des lampadaires, la lumière jaune et un chat noir.

Samy a reçu un message.

« Empêchement de dernière minute. »

- Tu l'as déjà vue ta meuf ? j'ai demandé.

- Comment ça ? Bah non si j'suis ici justement c'est pour la voir.

- Non mais sur Skype par exemple ? Visio ?

- Non jamais.

- C'est un fake.

- N'importe quoi. Je connais ses potes.

- Tu les as vus ses potes ? En visio ? Skype ?

- Qu'est-ce que je m'en fous d'les voir eux ?

- C'est un fake j'te dis.

- Arrête de dire ça !
- 900 bornes hein. T’es chaud quand même.
Il a pris le seum et plus parlé de la soirée.

7

Deux jours plus tard, on s'est barrés de chez la vegan et on s’est dirigés vers mon nouvel appartement. C'était au sud de Strasbourg. Entre neuhof et neudorf. 15 minutes à pied de la frontière allemande. Pour y aller, il a fallu prendre un Uber, parce que hors de question que je marche avec mon bordel. J'ai commandé ça et quand le chauffeur a vu nos bagages il a commencé à chialer en mode oulaaa non mais là ça va pas être possible hein en plus après je dois aller à l’aéroport chercher un couple avec des enfants oulaaa j’ai pas le temps moi, j’ai coupé court j'ai dit tranquille connard j’annule la course.

- Ah mais je suis désolé messieurs hein vraiment mais là z'êtes chargés hein.

Finalement, j’ai appelé le proprio et c’est lui qu’est venu. Avec une grosse berline noire. Mercedes quelque chose. On est montés là-dedans et le gars avait l'air bien calme, avec sa

cigarette électronique. Il regardait le rétro, il parlait et tirait sur sa merde en faisant les manœuvres.

Il m'a demandé mon âge :

- 21.

- Ah ouais ? 96 ?

- Ouais. Toi aussi ?

- Ouais.

- Un bail que j'en avais pas vu des 96. Je croyais que j'étais le dernier.

Il a pas rigolé.

J'ai regardé un peu autour. Les rues. Le paysage. Le tableau de bord. Le volant. Les sièges. Le cuir. 21 ans et déjà une bagnole comme ça, bon Dieu. Il m'a expliqué qu'il faisait des allers-retours en Suisse. Le travail était bien mieux payé là-bas, à condition d'habiter ici. Il avait une quinzaine d'appartements. Samy derrière a fait une tête.

« 15 ?! »

Papa dans l'immobilier. Grand papa aussi. Ça aide. Alors pas forcément mais sur le coup moi ça m'a rassuré.

Et puis, j'ai commencé à dire que Samy était un pote. Qu'il était là pour les vacances, juste l'affaire de deux petites semaines fallait pas

s'inquiéter et :

- T’as pas à te justifier du moment que tu payes ton loyer.

La voiture s'est avancée dans un quartier HLM.

- Ça, c'est ta place. Bon t'as pas de voiture non ?

- J'ai un vélo dans le coffre.

Il m'a montré le parking à vélo. Qui ne me servirait à rien.

On est montés au deuxième, par l’ascenseur. Il y avait deux gros cartons pour moi devant la porte. L'un d’eux à moitié ouvert, un trou sur le côté. C'était le reste de mes affaires que j'avais envoyé par la poste.

Le proprio nous a fait visiter. Je crois que j'ai dû signer un dernier papier, après il est parti.

L'appart était plus grand que celui que j'avais à Toulouse. Mais son état laissait clairement à désirer. On entendait les voisins parler à côté. Ça a commencé à jouer de la guitare. Je suis allé dans la salle de bain et j'ai vu la cabine de douche rafistolée à coups de mastic. Je me suis assis sur le chiotte, pour répondre à un message. J’ai senti la cuvette partir sur le côté. Je me suis levé et suis allé à la cuisine. Il y avait un frigo,

un micro-onde et pas mal de placards pour les rangements. Tout avait l'air en ordre, fonctionnel. Juste le plan de travail qui reliait l'évier aux plaques de cuisson. Le truc était rattaché au milieu avec des agrafes. Je me suis légèrement appuyé et l'une des agrafes a sauté.

Je suis revenu au salon. Samy était sur le balcon en train de fumer une clope.

- Viens voir mec, il me fait. T'as vu c'est stylé.

- Mouais. Vue sur les poubelles quoi. Et un bâtiment.

Le bâtiment avait une dégaine futuriste des années 80, tout en ferraille. Et les fenêtres de chaque appartement faisaient penser à des yeux de cyclopes. On ne pouvait pas entrer dedans, car c'était fermé par un portail et des murs qui nous empêchaient de voir ce qui se passait quand ça avait l'air de se friter. On entendait des bouteilles se briser, des pétards, ça s'insultait. Même qu'une fois c'était dans les débuts, Samy m'a dit qu'il était descendu pour s'acheter un truc à la supérette. La porte avait claqué derrière lui alors il avait dû m'attendre en bas, vu que je bossais. Pendant ce temps un mec était arrivé.

- NIQUE TA MÈRE NEGRO, le gars avait dit.

- Kestu veux toi ?

- NIQUE TA MÈRE NEGRO, il avait répété.

Samy s'était levé. Lui en avait mis une.

« PUTAIN NEGRO. »

L'autre avait direct pris la fuite en pleurant jusqu'au bâtiment aux yeux de cyclopes. 20 minutes plus tard moi j'étais arrivé. Samy avait du sang sur le t-shirt. J'étais descendu de mon vélo et il m'avait raconté tout ça avant qu'on rentre.

J'ai jamais cru à cette histoire.

8

La mère de Samy appelait une fois par jour. Elle lui demandait ce qu'il faisait exactement. Elle vérifiait ses comptes et s'assurait qu'il ne fasse pas n'importe quoi de son argent. Et puis un matin il s'est embrouillé avec et elle lui a dit de rester où il était. Que c'était pas la peine de revenir, parce que la maison c'était pas l'hôtel. Et je vais aller à la mairie elle a dit, je vais te redonner ton nom de naissance, parce que je sais bien que tu veux pas que je sois ta mère. Toi ton frère et ta sœur vous êtes pareils. Je vais vous redonner votre nom. Hein ? Vu que ça vous plait pas que je sois votre mère. Après tout ce qu'on a

fait pour vous. Vous allez y retourner à Madagascar, vous allez voir si la vie elle est mieux qu'ici bande de petits merdeux.

Elle a raccroché. On s'est regardés. Je lui ai dit :

- Pas de soucis tant que tu payes la moitié du loyer, la moitié des courses et que tu te trouves un appart rapidement.

Il devait être 17 ou 18 h. Je me suis fait un steak, des pâtes et suis parti livrer.

Quand je suis revenu il avait fait un son.

9

Le gars faisait du son. Je rentrais de livraison et le gars était sur le lit, il me disait eh, ça va Daryl ? J'ai fait un son tu veux écouter ? Mais un soir j'ai répondu ouais ouais non mais c'est cool mais en ce moment, là, tout de suite par exemple.

- Ouais ?
- On gagne combien avec la musique ?
- Bah zéro.
- BAH ALORS ?
- Mais j'ai postulé hein.
- T'as déposé un CV à H&M.
- Bah ouais bah ils m'ont rappelé c't'aprèm.

J'ai un entretien demain.

Lendemain matin il y est allé et ils l'ont pris pour un CDD de deux mois. Les soirs où je bossais pas, je me suis tapé ses histoires de collègues de merde et je disais ah ouais putain, mais non ? C'est chaud. Ehhh bah. Mon vieux ! C'est fou quand même ça. Il rentrait toujours plein d'énergie, plein d'histoires, je sentais qu'il était en train de se passer un truc en lui. Et deux semaines plus tard il s'est fait virer.

C'était bien entendu pas de sa faute.

10

Pendant ce temps-là moi, j'ai cherché des meufs. J'avais installé Pinder en arrivant en ville mais la pêche n'était pas très bonne. J'avais trouvé une fille avec qui me chauffer par message. Elle m'envoyait souvent des nudes et quand on devait se voir elle disait :

- Ouais mais on va faire quoi du coup ?

- Bah à ton avis ?

- Bah ça m'intéresse pas alors.

Du coup je me suis réfugié sur les boites aux lettres des clientes. Je regardais le nom, je tapais ça sur Facebook. Je mettais la localisation sur

Strasbourg. Des fois je trouvais pas. Des fois je trouvais. Quand je trouvais je demandais la meuf en ami. Sur Strasbourg c'est arrivé deux fois. La première m'a envoyé un message en demandant si je faisais ça à chaque cliente.

- Toutes les clientes ne sont pas jolies.

Elle m'a supprimé, puis la deuxième, c'était même pas la meuf que j'avais livré. Non non, je me suis trompé, c'était son ancienne coloc, qui était à Los Angeles. Elle m'a dit aaaahh mais ça doit être ma pooote elle a dû oublier de changer le nom sur la boite aux leeeeettres si tu veux je te donne son Facebooook et alors elle m'a filé le Facebooooook et le lendemain j'étais au bar avec une meuuuuuf.

Le feeling est super bien passé, avec la meuf. Si bien qu'après le bar elle m'a invité chez elle. On s'est assis sur son lit, j'ai caressé son chat. J'ai senti qu'il y avait moyen mais j'ai rien fait. J'ai dit au revoir et suis rentré chez moi.

La fois d'après, elle m'a invité chez elle sans passer par le bar. J'ai sonné et elle est venue me chercher en bas, dans la rue. Elle portait un sweat à capuche noir et une sorte de shorty qui s'arrêtait juste avant la partie basse de ses fesses. D'accord, j'ai marmonné, en marchant derrière.

On s'est installés dans son lit et puis j'ai joué le timide. Ça va ? Et puis, finalement, je l'ai embrassée. Jusqu'à quatre heures du matin, je l'ai embrassée. On s'était dit qu'on allait rien faire mais, vers trois heures et demie, on en pouvait plus. Elle a enlevé son short, son string et on a couché ensemble. Ça a duré moins d'une minute.

- Désolé, j'ai dit.
- C'est pas grave, elle a répondu.

Après on a dormi.

Au petit matin on l'a refait c'était plus long.

11

Samy lui sa meuf, il l'avait toujours pas vue. C'était le même film en boucle. Ils se donnaient rendez-vous et au dernier moment elle le plantait. Souvent, elle cherchait l'embrouille avant, Samy s'énervait et elle disait d'accord j'viens pas. Alors Samy a commencé à avoir des doutes. Quand il lui en a parlé elle s'est vexée. Elle a dit : « Ok je mets mes chaussures. » Elle a pris en photo ses chaussures et les a envoyées sur Snap. Après elle a dit : « Ok je passe la porte. » Elle a pris en photo sa porte et elle lui a envoyé sur Snap. Après elle a dit : « Ok je suis dans la

rue. » Elle a pris en snap la rue. Et puis plus de signal.

12

Avec celle que je voyais c'était sympa. Elle me faisait découvrir des séries, on se baladait dans des parcs, on mangeait des tomates cerises dans la même assiette. On partageait pas mal de trucs et de son côté c'était toujours avec un air absent, qui me plaisait. On aurait dit qu'elle donnait jamais 100% d'elle-même. J'adorais ça. Elle avait pas trop envie qu'on s'affiche sur les réseaux. Pas de soucis, je disais.

Les semaines sont passées et on a fini par se dire qu'on était ensemble. À demi-mot, on l'a dit. On se voyait toujours chez elle. Chez moi c'était compliqué parce que l'autre squattait le canap. Une des seules fois où elle est venue, il l'avait déplié et s'était allongé, normal. On avait fait pareil parce que, pas d'autre endroit. Il avait pas bougé. Je m'étais levé pour aller chercher de l'eau. Ils s'étaient retrouvés tous les deux dans le lit. En ouvrant le placard dans la cuisine j'avais entendu que ça chuchotait. Quand je suis revenu dans la piaule j'ai dit, ça va tranquille ? Je vous

dérange pas ? L'autre a fait le miskine et je lui ai dit de la fermer. Il a presque commencé à m'embrouiller. Là je lui ai dit je vais te niquer en fait ? Plus personne n'a rien répondu. J'étais debout devant le lit, verre d'eau à la main, j'ai dit ok laissez tomber et je suis parti sur le balcon.

- Si tu me parles pas je m'en vais hein.

Je faisais défiler des trucs sur mon téléphone, assis sur une chaise, sur le balcon. Elle était au niveau de la porte vitrée. Elle a pris une chaise à l'intérieur et l'a posée face à moi. Elle me regardait. Elle m'a caressé la joue en me faisant un sourire. J'ai levé la tête.

- Eh refaites pas des trucs comme ça vous allez me faire vriller.

- Mais on a rien dit de mal ! Je voulais juste savoir ce qu'il allait te prendre pour ton anniversaire.

Je suis retourné à mon téléphone.

- Et du coup il prend quoi ?

13

Jessy voulait qu'on aille au salon du tatouage à Colmar. Il parait que Seth Gueko avait un stand là-bas. Il est venu nous chercher un week-end.

On avait prévu de tourner un clip le matin et monter sur Colmar l'après-midi. Jessy s'est ramené avec sa BM rouge, à 10 h. On a fait du repérage et on a fini par trouver l'entrée d'un aérodrome qu'avait pas mal de gueule. Samy a sorti la caméra et j'ai commencé à rapper en playback. Ensuite, on a tourné des plans de coupe de la bagnole. Jessy s'allumait une clope au volant et faisait un doigt à la caméra. Après, on a voulu faire un playback en travelling arrière. J'ai ouvert le coffre de la BM. Samy s'est assis dedans et Jessy a commencé à appuyer sur l'accélérateur. Là, des keufs sont arrivés de nulle-part :

« Z'avez rien à foutre là ! »

On a montré nos papiers. On a pas pris de prune. On est montés dans la caisse et on s'est tirés à Colmar.

14

À l'entrée du salon, il y avait Seth Gueko. Il parlait à une meuf. Une jolie meuf. On s'est regardés avec les gars, on s'est dit ah ouaais, le rap, pas mal hein ? Je faisais que de le fixer. Quand on a payé les billets je me suis précipité

vers lui comme un gosse de 6 ans et j'ai dit, excuse-moi, y a moyen d'avoir une photo ?

Il m'a regardé deux secondes :

- Y a moyen que tu dises bonjour ?

Jessy était derrière, je suis monté rouge et j'ai dit ah euhh pardon euuh excuse-moi non mais j'ai pensé quee…

- Ouais ouais y a moyen pour une photo.

J'ai sorti le téléphone de ma poche, en tremblant. Je trouvais même plus le mot de passe. Je voyais qu'il me regardait comme une sombre merde. J'ai réussi à taper le mot de passe, ouvrir l'appli photo. D'un coup les traits de son visage sont devenus sympathiques.

Cliclic.

Il m'a de nouveau regardé comme une sombre merde. Jessy et Samy en ont fait une aussi, on a dit merci et on est allés se balader dans le salon.

- Ma carrière est finie mec, je disais à Jessy. Même pas arrivé déjà fini.

- Mais naaan tranquille.

- Mais si !

- Ouais peut-être.

- Tu vois ?

- Naan en vrai tranquille.

- T'es sûr ?

- J’sais pas.

15

Une ou deux semaines après on a sorti le clip et ça a fait 300 vues. Pour fêter ça, j’ai fait une soirée chez moi. Juste avec Samy et Jessy. Je me suis mis une caisse et au bout de cinq verres Samy m’a dit un truc, à propos de ma meuf j’sais plus quoi. On a dû reparler du moment où on s’était embrouillés sur le canap. Je crois qu’il m’a dit qu’elle avait refait des messes basses, un jour, sur le balcon, mais qu’il avait rien à voir avec tout ça. C’était elle. Pas lui. J’avais un sale coup dans le nez, j’ai envoyé un message direct :

« Comment ça tu fais les messes basses encore toi. T’as pas compris c’que j’t’ai dit ou koi. »

Va te faire voir, elle m’a répondu. Elle m’en a mis plein la gueule. Et tes sautes d’humeur, et tes crises de nerfs et machin c’est infernal et tu sais quoi, en vrai il vaut mieux qu’on arrête.

- Tu déconnes ?

- Non. Toute façon je suis pas en forme en ce moment. J’ai besoin d'être seule.

Je suis revenu sur mes propos comme un chien de la casse et j’ai dit pardon, j'ai dit non mais

tranquille, on va pas tout gâcher pour ça. Trente fois j'ai dû m'excuser. Ça ne faisait qu'empirer la situation. Elle m'a dit : « Bonne nuit » sans répondre à mes autres messages. Le lendemain j'ai relancé, et même si elle avait l'air moins vénère, elle a pas changé d'avis pour autant.

Je suis resté dans le lit toute la matinée. Une bonne partie de l'après-midi aussi. Y avait Samy à côté. J'avais une sale gueule de bois. Je me suis levé.

- Tu vas où ?

- Faire un tour.

J'ai pris mon vélo et roulé 1 km jusqu'à une école maternelle. J'ai posé mon vélo contre le mur, je me suis assis dans les graviers, sous les fenêtres d'une salle de classe. J'ai mis ma tête dans mes mains et j'ai commencé à pleurer. Ça venait pas complètement. J'avais envie de pleurer mais ça venait pas comme je le voulais.

J'ai regardé à droite, à gauche, je me suis levé et je suis rentré chez moi.

16

Elle avait besoin de recul, de ce qu'elle disait. Il fallait qu'elle réfléchisse, peut-être que ça

changerait. Peut-être pas.

Pendant ce temps je suis redescendu sur Périgueux, pour l'anniversaire d'Eddy. Tous mes potes s'étaient cotisés. Ils m'ont payé l'aller-retour. Je suis arrivé avec une tête d'enterrement. Manel m'a demandé ce qui n'allait pas. J'ai expliqué le truc mais flemme. Je me suis contenté des grandes lignes et même là encore, j'ai dû raccourcir. J'étais comme pris par un sale coup de barre, depuis trois jours, tout effort me demandait dix fois plus d'énergie qu'à l'accoutumée. Et maintenant en plus, il était en couple lui. Manel. Et William aussi. Et Eddy. Pas Gaston par contre. Du reste, tout le monde l'était et Eddy m'a présenté sa meuf juste avant qu'on aille au resto. Dans le resto, on est allés aux chiottes tous les deux et il m'en a parlé comme d'un miracle, d'un seul coup je me suis retrouvé plein de force pour lui parler de la mienne, parce que je comprenais ce qu'il vivait c'était extraordinaire et en fait bah non, je pouvais pas. Elle m'avait quitté.

Je suis rentré sur Strasbourg à la fin du week-end. C'était tellement long et inutile que je me souviens plus du trajet. Arrivé à la gare, j'ai pris un tram jusqu'à République. Après, je suis sorti

du tram, j'ai traversé le parc en face de la bibliothèque et suis arrivé dans une rue. De là, je me suis avancé au numéro je sais plus combien et j'ai sonné plusieurs fois.

Pas de réponse.

Je suis retourné à l'arrêt de tram. Un autre est arrivé et je suis monté dedans.

17

J'ai trainé le pas jusqu'à mon quartier. J'avais pas envie d'être chez moi et j'avais pas non plus envie d'être ailleurs. Marcher entre les deux me paraissait être un bon compromis. J'ai pris mon temps.

100 m avant mon bâtiment, mon téléphone a sonné.

- Ouais t'es où là ?

Jessy.

- Pas loin de chez moi pourquoi ?
- Ouais nan attends un peu.
- Comment ça ?
- Attends je te dis.

J'ai raccroché, couru jusqu'à mon bâtiment, passé le badge, monté quatre à quatre les marches jusqu'au deuxième, ouvert la porte

d'entrée et Samy était là, en face dans le couloir. D'une main, une serviette gorgée d'eau, de l'autre, son téléphone en haut-parleur :

« Ah j'ai rien pu faire gros. L'a raccroché trop vite. »

Il essorait sa serviette dans un seau. J'ai baissé la tête et j'avais de la flotte jusqu'aux pieds. Il avait inondé l'appart avec la machine à laver.

« Rien pu faire. »

J'ai commencé à gueuler mais ça m'a d'un seul coup semblé inutile.

J'ai pris une serviette. J'ai épongé avec lui.

18

C'était dans un parc, un soir. C'est là qu'elle m'a donné rendez-vous. Je me suis fait tout beau tout propre. J'ai même mis un peu de parfum, que je mettais à l'époque du lycée. Petit coup sur chaque poignet. Conseil de maman, ça se propage mieux.

Je me suis regardé dans le miroir et tout m'avait l'air ok. Alors j'ai pris mon vélo sur mon épaule et suis descendu au rez-de-chaussée. Passé la porte, j'ai regardé là-haut. La lune était parfaitement dégagée. J'ai grimpé sur la selle et

tracé jusqu'à République.

Elle était là, devant le parc, assise sur des marches. Elle avait le nez sur son téléphone. Je suis allé la rejoindre et elle a levé la tête.

Un tramway est passé derrière. Quelques oiseaux se sont envolés.

- Désolée, elle a dit.

J'ai voulu poser ma main sur sa jambe, l'embrasser, mais elle s'est dégagée en regardant ailleurs.

« Désolée. »

Je me suis levé. J'ai pris mon vélo.

Je suis parti.

19

Le lendemain j'ai dit à Samy qu'il avait deux semaines pour trouver un taf et un appart.

- Sinon tu dégages.

Le surlendemain il a été recruté chez Paul et deux semaines plus tard il s'est barré.

Pendant ce temps, j'ai unfollow mon ex sur les réseaux. Ensuite, j'ai vu qu'elle était passée en privé.

Je l'ai refollow.

Elle m'a pas accepté.

Après j'ai allumé Netflix. À l'affiche il y avait neuf saisons de Naruto. J'ai cliqué et regardé le premier épisode de la saison une. Puis le deuxième. Ça m'a rappelé mon enfance. Quand j'avais découvert le manga. J'ai regardé le troisième et me suis fait la saison en une nuit. J'ai dû me réveiller à 13 h, le lendemain. Le soir je suis allé travailler. C'était vendredi. Je suis rentré vers 23 h. J'ai posé mon vélo contre le mur du couloir, suis allé prendre une douche, j'ai enfilé un pyjama et enchainé sur la saison deux. Je me suis couché vers 6 h du matin et en me réveillant, vers 13 h, j'ai lancé la troisième. Je crois qu'à la fin du week-end j'allais bientôt passer aux Shippudens.

Le lundi j'ai téléchargé l'application Netflix sur mon téléphone. J'ai pris mon vélo et je suis allé en ville. Je me suis posé sur des marches, j'ai attendu les commandes et j'ai regardé Naruto. C'était le combat final entre Naruto petit et Sasuke petit. Mais au milieu de la rue là, du bruit des voitures, des gens, tout ça mélangé à l'épisode ça m'a sorti de la série et j'en ai presque été dégouté.

J'ai reçu une commande, fourré le téléphone dans ma poche, je suis allé vers le restau et me

suis dit que dorénavant je regarderai Naruto seulement le soir et le week-end.

20

Le week-end, Jessy me proposait de sortir mais je refusais. Samy voulait que je passe chez lui. Je refusais. Je me regardais dans le miroir le matin, j'avais l'impression de moisir. Même mes vêtements commençaient à se décolorer. Ma machine à laver c'était un truc mobile sans arrivée d'eau, fallait la remplir et gérer la température soi-même. Elle rentrait pas dans ma douche, du coup, je mettais une chaise à côté et la posais dessus, afin d'avoir de la hauteur et balancer le tuyau d'évacuation dans la cabine après lavage. Je mettais le pommeau dans la machine, j'ouvrais le mitigeur côté froid, j'allais faire bouillir de l'eau dans une casserole et j'envoyais ça dans le bac. Au bout de trois mois, la plupart de mes habits avaient jauni. J'ai fini par faire que des lessives à froid. Ça changeait rien. Je continuais de me regarder dans ce miroir, j'avais toujours l'impression de pourrir. Depuis le lycée j'observais ça. C'était lent mais je me connaissais. Je voyais le changement. Je savais

qu'il fallait faire gaffe. La vie après avoir quitté le cocon c'était toujours un tas d'efforts. Il fallait toujours se battre, ne pas se laisser aller pour éviter de mourir plus vite que les autres. Je crois que c'est à cette époque que j'ai commencé à sentir cette désillusion, et que d'un seul coup tout autour de moi m'a semblé moins drôle. Comme si une partie de ma jeunesse avait fait ses valises en enlevant un peu de couleur à mes murs. C'était léger mais je voyais la différence. Ça n'a plus jamais été pareil.

21

J'allais très souvent sur l'insta de mon ex. Au bout d'un mois elle s'est remise en public. Je suis allé voir ses photos. J'ai vu qu'il y en avait une qui datait d'une semaine après notre séparation. Elle, avec un gars. En légende il y avait un cœur. J'ai cliqué sur « Envoyer un message ».

- Tu t'es bien foutue de ma gueule en fait.
- Comment ça ?
- Tu m'as quitté pour lui.
- Pas du tout !

J'ai creusé pendant une heure mais selon elle je me faisais un film. Elle était pas bien et ce type

était arrivé par hasard et comme on contrôle pas l'amour Daryl tu comprends bah voilà, il s'est passé ce qui s'est passé. En gros on s'est mis en couple et on a posté une photo une semaine plus tard alors qu'en deux mois j'ai refusé d'en poster une seule avec toi. Eh oui. Bah oui ! C'est pas du tout des conneries. Il faut que t'acceptes Daryl. C'est ton job. Alors ok. Ok j'ai dit. D'accord. Elle a ajouté qu'elle ne s'en faisait pas du tout pour moi. Elle a dit :

- T'es une personne formidable. Tu finiras bien par trouver quelqu'un.

Comme si elle me dressait dans le sens du poil avec des ventouses.

Je l'ai bloquée et j'ai lancé Naruto.

22

C'était le weekend et j'ai vu le nom de Damien sur mon téléphone. J'ai raccroché. Puis il a réessayé. J'ai décroché. Il y a eu comme un hurlement du fond de l'enfer. J'ai failli m'en chier dans le froc, j'ai coupé Netflix j'ai dit merde putain qu'est-ce qui t'arrive man ??

Il pleurait, pleurait, et entre les deux essayait d'expliquer que sa meuf l'avait quitté. C'était

arrivé un tas de fois avant comme dans beaucoup de couples, les deux passaient leur temps à s'embrouiller, à se dire que c'était fini jusqu'à ce que sa meuf le dise d'une autre façon. Je l'entendais suffoquer à l'autre bout du fil. Il est allé gerber un coup. Son beau-père tapait à la porte des chiottes. J'entendais un accent portugais mélangé à des conseils du siècle dernier.

- Damié, faut pas ke tou pleur. Toué zun homme ? Bon. Pas pleurer alors.

Il a raccroché.

Une semaine après on regardait Naruto ensemble. Il avait fait 800 bornes en bus et on était sur mon canap. Bières. Naruto.

Tout le temps où il est resté je suis pas trop allé bosser. Chaque fois je disais, bon demain faut que j'y aille et au dernier moment j'annulais le shift.

Rhum, whisky, vodka, on prenait tout ce qui semblait pas cher et efficace. Dès que j'étais raide j'envoyais des messages à mon ex. Tite pétasse, j'écrivais. T'es bien foutue d'ma gueule, hein ? Salope. Elle répondait pas. J'essayais de l'appeler. Pareil. Je faisais des stories sur Snap. Je me prenais en selfie et j'écrivais des trucs

sarcastiques sur elle. Elle voyait tout.

Un soir Damien m'a lu un texte. De base, il écrivait pas de textes, mais là sa meuf l'avait quitté. Il a mis une instru. Ça m'a fait penser à un genre de slam. Chaque mesure semblait confuse. Trop de mots à certains endroits, pas assez à d'autres. Il butait dessus et je l'ai vu commencer à hoqueter, postillonner sur son torche cul plein de sentiments. Il s'est mis à chialer et à dire : « Je t'aime mon amour, je t'aime… Reviens… » Il avait la tête dans ses mains. C'était d'un pathétique mais on voyait là un homme brisé. J'avais suivi sa relation depuis le lycée. Pendant un moment il avait eu le contrôle sur sa meuf, avec de belles phrases de pseudo philosophe, et puis était venu celui de la fin du lycée où il avait fallu se trouver une situation. Souvent à ce moment on se rend compte que ces phrases servent à rien, alors on les laisse et on passe à autre chose. Le problème de Damien c'était que ses phrases faisaient partie de lui-même. Il est parti avec les phrases.

Il a essayé de continuer son texte, sans succès. Je me suis levé, suis allé tapoter son dos. J'ai dit que c'était très touchant et puis on s'est resservi un coup.

23

Un ou deux jours avant qu'il parte on se l'est remise. J'ai essayé d'appeler mon ex plusieurs fois. Moment donné mon téléphone a sonné, j'ai vu son prénom s'afficher, j'ai décroché et c'était pas mon ex.

- Faut que t'arrêtes mec.
- J'arrête quoi ? T'es qui toi ?
- Le nouveau.

Mon sang n'a fait qu'un tour.

J'ai menacé, proposé des rendez-vous. J'ai donné mon adresse. Rue de Soultz, fils de pute. Viens là, viens ici ce soir. Viens.

- Nan naaan. T'inkète pas, on va se croiser, il m'a répondu. C'est pas si grand Strasbourg, t'inkète pas.
- T'es qui enfoiré ?
- Le pont, il me dit, moi, tu m'appelles le pont.
- J't'appelle rien du tout.
- Question.
- Nique ta mère avec tes questions.
- T'en as une petite nan ?
- Kestu racontes ?
- Nan parsk'elle était bien serrée au départ.

J'étais sur le canapé, Damien debout. Goulot de la bouteille à la bouche. Je regardais le téléphone.

« Serrée kanhême hein. »

J'ai appuyé sur « raccrocher ». J'ai déplié le canap. Me suis allongé, regard loin. Et je suis resté comme ça, dans le lit, jusqu'à quatre heures du matin. Après j'ai fermé les yeux et j'ai vu un champ de coquelicots. Il y avait aussi ce ciel bleu turquoise et une montgolfière. Deux silhouettes se tenaient à côté de l'engin. À un moment, elles sont montées dedans et le truc a doucement pris son envol. Après je me souviens plus. À part que je suis resté là, quelque part, dans mon lit. Loin de tout ça.

24

Je me suis levé et j'ai tracé au taf. J'avais une gueule de bois atroce et l'impression qu'on m'avait fait les poches. Je me suis assis sur un banc à l'esplanade. J'ai attendu là pendant deux heures, à côté de mon vélo. Après, je suis allé me chercher une Redbull au Carrefour City. À l'entrée une Roumaine m'a barré la route.

- Besoin couches, elle a dit, besoin couches.

- Suis-moi.

Je suis allé choper un paquet.

- Savon, elle a dit.

- Quoi ? Tu veux du savon ?

- Oui.

Je suis allé choper du savon.

- Encore couches, elle a dit.

J'ai repris des couches.

Après elle a commencé à demander autre chose j'ai dit ça suffit. Elle a voulu insister mais j'ai fait si ça te va pas je prends rien.

On est allés à la caisse. J'ai tout payé.

Ensuite je suis retourné sur le banc et j'ai ouvert ma canette. La Roumaine est restée devant le Carrefour à me regarder. Je me suis mis de l'autre côté du banc pour plus la voir et j'ai commencé à siroter ma Redbull. Il n'y avait pas grand monde dehors. Quelques voitures, passants. Des pigeons. J'avais pas reçu une seule commande depuis le début du shift. Et alors j'ai senti un truc. Ouais. Ça venait. Au fur et à mesure que je buvais la canette. Je le sentais, ce truc émerger en moi. C'était comme des petites étincelles dans le ventre. Mon téléphone s'est mis à hurler. Une commande. Je suis monté sur mon vélo. J'ai pris mon téléphone, j'ai annulé la

commande et suis rentré chez moi.

Il me fallait l'adresse de ce type.

25

- C'est qui ce fils de pute ? Comment ça y parle mal lui ?

Jessy au bout du fil, haut-parleur. On était sur le canapé avec Damien. Ça a frappé à la porte. On a cru que c'était le gars de mon ex, j'ai foncé vers l'entrée comme un bœuf et quand j'ai ouvert c'était Samy.

« C'est qui ce fils de pute ? » il a dit en entrant. Tropico dans les mains.

Trente secondes plus tard, Jessy avait trouvé toutes les infos. Le gars vivait à cinquante kilomètres d'ici. Un commis de cuisine. Il a trouvé ça juste avec l'Instagram du type. Même l'adresse du resto, il l'a trouvée. Il m'a proposé qu'on aille le voir, après son service. Il a regardé sur Google Maps et m'a envoyé des screens d'endroits assez tranquilles pour lui régler son compte.

Plus ça se précisait, plus je regardais l'Insta du type. Je voyais qu'il faisait bien quinze ou vingt kilos de plus que moi.

- Ça veut rien dire ça, Samy a fait.

- Un peu quand même, j'ai répondu.

- Nan mais si y t'en met une je le fume, Jessy a ajouté. Y va pas gagner frère. Je vais venir avec une chaine de vélo. C'est pas fait pour qu'y gagne ça frérot.

Damien était à côté. Il trainait sur son téléphone, silencieux. J'ai tourné la tête vers lui.

- Tu fais quoi ?

- J'prends mon billet pour demain.

J'ai tourné la tête vers le balcon. J'ai regardé les bâtiments aux yeux de cyclopes.

- Tu peux m'en prendre un aussi s'te plait ?

26

On a fait 8 h de bus avant d'arriver à Bordeaux. On a dormi chez un pote de Damien puis on a fait 1 h de train et on est arrivés au Buisson-de-Cadouin. C'était à 1 h de Périgueux.

On dormait chez la mère de Damien, et le midi on allait à la boucherie, on prenait du poulet et on mangeait ça avec des pâtes. J'en mangeais juste un peu. Le soir on faisait des barbecues au bord de la Dordogne. Un matin on est partis avec des potes de Damien, on a roulé pendant quatre

heures jusqu'à passer la frontière espagnole. Ensuite, on est arrivés dans une petite ville et on a trouvé un restaurant. On a commandé un poulet pour trois que je n'ai, pour ma part, presque pas touché et après on est allés acheter des clopes, puis on est rentrés.

Un soir, toute la clique s'est amenée. Gaston, Wil, Manel, Tony, ils sont venus et ça m'a vraiment fait plaisir. Petite cuite au bord de la rivière. J'ai dit à Gaston que Strasbourg commençait à me prendre la tête. Je lui en ai parlé peut-être pendant une heure, il a vu où je voulais en venir avec ma gueule défraichie et il m'a dit écoute, te fais pas de bile vieux. Faut pas que t'aies peur de rentrer. Au moins, t'auras essayé.

Après, il a proposé qu'on remonte à Strasbourg tous ensemble. Il avait envie de voir cette ville puis, ça t'évitera de reprendre le bus hein, c'est plus sympa. Puis faut que je passe chez un pote dans le Jura. Un ancien gars de chez les compagnons, ça fait deux ans qu'on doit s'voir, chaque fois on r'pousse. En plus c'est sur la route pi tu vas voir, l'est sympa.

27

On a fait 4 h de route dans le Scénic avec les mecs, on est arrivés dans le Jura et on a rencontré le pote sympa. Un type qu'avait l'air là et pas là en même temps. Toujours une bière à la main. Quand il parlait, c'était pour brailler. Son cerveau avait dû être livré avec une vingtaine de mots et avec ça il s'était débrouillé. Je comprenais pas comment un type de ce genre pouvait nouer des liens avec qui que ce soit. Encore moins avec Gaston. Alors on lui a demandé, quand on est allés fumer à la fenêtre de la cuisine. L'autre gueulait derrière. « CHARLIE CHAPLINNNN. » Dès qu'il me voyait, il criait ça. Rapport à ma moustache et mon bouc. Pendant ce temps Gaston nous expliquait qu'un type comme lui était essentiel dans une communauté comme chez les compagnons. C'est un moteur, il a dit. On en a besoin, ça fait du bien à l'équipe.

- Ouais fin le moteur il a quand même volé des Nintendo DS chez un client, Tony a dit.

- Et c'est pour ça qu'il s'est fait virer des compagnons, Wil a ajouté.

- Ouais, Gaston a répondu.

28

Tchoupi il s'appelait, le mec. C'était pas vraiment son prénom mais Gaston l'appelait comme ça. Parce qu'à une époque il parait qu'il avait les cheveux et la tête comme dans le dessin animé. Époque à priori révolue.

On a bu l'apéro dans un autre appart dont on ne savait même pas qui était le proprio. Après Tchoupi nous a amenés dans un restau. Il était déjà salement attaqué mais, une fois à table, il s'en est remis une couche et bientôt il allait se régler son compte tout seul. Chaque fois qu'il me voyait et gueulait « CHARLIE CHAPLINNNNN », le truc devenait moins audible. Il a continué de picoler et à la fin du repas on est allés payer. La serveuse était devant une caisse, au milieu de la salle. Il s'est mis derrière elle, face à nous, il a sorti son machin tout petit, tout mou, et il a commencé à se branler.

« L'est bonne, il chuchotait, l'est bonne. »

Il a titubé de droite à gauche et il a rangé son machin dans son slip. On a tous regardé Gaston.

Puis Gaston a regardé ses pompes.

29

Après ça on est allés dans une fête de village. Y avait au moins deux cents personnes regroupées devant une salle des fêtes. Bizarre, dans ce coin perdu. Des vigiles nous ont fouillés à l'entrée, on s'est avancés vers la buvette et j'ai posé mon coude. Me suis envoyé une bière. Une autre. Encore une. Là j'ai commencé à me sentir mieux. Tchoupi passait derrière, de temps à autre. Il me voyait et je crois qu'il voulait dire « Charlie Chaplin » mais sa bouche était plus d'accord. Manel, Wil, Gaston, Tony étaient à côté. On a recommandé des bières. Gaston est allé chier. Quand il est sorti des chiottes il a fait fuir trois bêtes de meufs, il est revenu vers nous, l'odeur l'a suivi et jusqu'à l'église ça puait la merde.

À un moment j'étais complètement torché j'ai dit à Manel regarde, j'vais t'montrer comment on fait moi. Une meuf, en face. Elle me regardait depuis dix minutes. Je savais pas si je me faisais des idées mais on aurait dit qu'elle me regardait. Je me suis avancé, j'ai dit :

« Tu m'regardes pas'ke y a moyen ou j'hallucine ? »

Elle a répondu un truc. Pas compris. Je me suis dit c'est mort, j'ai tourné le dos pour revenir vers Manel, elle a crié :

- T'HALLUCINES PAS.

- Ah.

On est allés parler, dans un coin. Manel me regardait avec de grands yeux. J'étais avec la fille contre une rambarde. Elle s'est approchée de moi. Je me suis approché d'elle. On y allait doucement et puis on s'est retrouvés complètement collés.

Je l'ai embrassée.

- J'suis pas contente.

- Pourquoi ?

- Parce que j'ai pas eu ma sucette.

Je l'ai prise par le bras, on a passé les vigiles et on est allés plus loin, vers des vieilles baraques. À un moment je me suis retourné et Manel nous regardait encore.

On s'est planqués dans une sorte de grange. J'ai commencé à baisser mon falz.

- Tu fais quoi ?

- Bah t'avais dit que...

- Ouais.

- Bah quoi ?

- J’pu envie.

Elle m'a demandé comment je la trouvais.

- Jolie.

- C'est tout ?

Elle m'a encore embrassé et puis elle a touché ma braguette. J’ai fait un sourire et en fait non.

Ça a commencé à me saouler, je lui ai dit que c’était qu’une allumeuse. Elle m'a répondu MOI J'SUIS UNE ALLUMEUSE ? Elle a enlevé son haut. MOI ? Elle a enlevé son jean. MOI ? Elle gueulait dans toute la grange. Je lui disais de la fermer.

- Putain mais kestu branles rhabille-toi !

- Chhhhhhhhuut, elle m'a fait. T'vas réveiller les voisins.

Elle a ramassé son jean dans l'herbe. Elle a mis une jambe dedans et s'est pété la gueule. J'ai dû l'aider et après vingt minutes d’acharnement, elle était de nouveau habillée. Je lui ai dit de revenir à la buvette avec ses potes. Elle voulait pas, mais j'ai insisté. Quand elle a commencé à s'avancer vers la foule, j’ai tapé une pointe à la voiture de Gaston. Y avait Wil et Tony qui dormaient dedans. Je me suis posté à l'arrière et j'ai roupillé un peu.

30

Vers quatre heures du mat' ça a cogné. Manel à la vitre. Y avait la meuf deux mètres derrière lui.

- Quoi ?

- Elle veut k'tu viennes.

- J'dors, j'ai dit.

Il s'est retourné vers elle :

- Y dort.

Mais pendant une demi-heure, elle a pas lâché. Elle voulait que j'sorte. Manel la poussait. J'ai dit à Wil d'aller chercher son frère. 5 minutes plus tard, ils étaient là. Gaston a bousculé la meuf et il est monté dans le Scénic.

La meuf a tapé à la vitre de Gaston en gueulant « FAITES LE SORTIR ! FAITES LE SORTIR ! », Gaston a ouvert la portière, sur sa gueule. Elle est tombée dans l'herbe. Il l'a relevée et a dit : « TU TOUCHES PAS LA BAGNOLE ! » Il la secouait fort, très fort, puis il l'a lâchée et elle est tombée dans l'herbe. Il est monté dans la caisse.

- Monte Manel, GROUILLE !

On s'est tirés.

31

Gaston n'avait pas dormi de la nuit alors on a cherché un hôtel. Pas question de prendre la route comme ça, trop dangereux. Il y en a eu un, à 5 km du village. On a tiré au sort et Tony a dû y aller. Il est sorti de la caisse, entré dans l'hôtel et a marché jusqu'au comptoir. Une porte derrière le comptoir s'est ouverte. Une dame âgée d'une cinquantaine d'années. Toute petite, coupe garçonne. On l'a vue faire non de la tête. Tony a dit un truc.

- SORTEZ DE CHEZ MOI MONSIEUR, on a entendu.

Tony a eu l'air de redire un truc.

- SORTEZ DE CHEZ MOI.

Il est revenu à la bagnole et on lui a demandé si c'était bon.

- J'crois pas.

On a essayé de dormir ici. Dans la voiture. Mais au bout de vingt minutes Wil a dit vas-y, c'est bon. Il a pris la place de son frère, tracé droit vers le nord. Quatre heures plus tard on était à Strasbourg.

Ils sont restés une semaine.

32

Je leur ai fait visiter les coins, le centre-ville, la petite France, très mignon, comme endroit, même si je n'avais plus du tout la même impression qu'au départ.

Une aprèm qu'on marchait tranquillement tous ensemble, je me suis retrouvé avec Manel sur un pont. On regardait l'eau, les habitations autour.

- C'est vrai que c'est très beau ici. Mais je me vois pas du tout y vivre.

- Parce qu'y a des fois où tu te vois vivre quelque part toi ?

- Ouais.

- C'est les murs qui te parlent ? Ils te disent quoi ? Ils te complimentent ?

Et je le tenais comme ça. Je l'embêtais alors que je voyais ce qu'il voulait dire. Même moi, je savais pas ce que je foutais là. J'en avais le vertige à compter les kilomètres entre Périgueux et ici. À me demander pourquoi j'étais venu.

Le soir on est allés voir un film. *Les indestructibles 2,* il me semble. Et il y a eu aussi pas mal de restaurants, dans la semaine, où je mangeais pas grand-chose. J'avais presque plus

faim depuis quelque temps. Depuis l'histoire avec mon ex, je me forçais.

Quand ils sont partis j'ai réinstallé Pinder et me suis sérieusement remis au boulot. Du lundi au vendredi j'étais sur le vélo, midi et soir. Je m'y suis tenu. Le week-end je restais dans mon lit à regarder Naruto. J'allais sur l'Insta de mon ex, je cliquais sur la photo d'elle et son mec et je restais comme ça, devant. Je les défiais du regard.

Début septembre j'ai matché avec l'ex d'un ancien pote du lycée. On a commencé à parler tous les jours. Elle et mon ancien pote étaient dans ma classe en terminale. En philo, ils étaient derrière moi. On rigolait pas mal. Ils étaient déjà en couple et je respectais ça. Mais *ça*, c'était quelques années plus tôt. Alors, quand j'ai matché avec elle, je me suis dit, pourquoi pas ? Très vite on est passés de l'application aux SMS. Très fluide comme échanges. Plus les jours passaient, plus il y avait de sous-entendus dans nos discussions. On se projetait. J'allais venir sur Bordeaux, elle sur Strasbourg, on se mettrait en couple et puis voilà. J'y croyais tellement qu'au bout d'un mois j'ai envoyé un message à son ex, sur Insta. J'ai écrit un long truc, pour lui dire que

ça me faisait chier, mais que c'était pas des choses qu'on pouvait contrôler, les sentiments. Eh ouais. Désolé mec, j'espère que tu comprends, vraiment. J'ai envoyé le message et il m'a lâché un vu. Il m'a unfollow. Deux semaines après, la meuf s'était mise en couple. Pas avec moi mais un type de sa fac. Un type qui revenait toujours dans nos discussions. Qu'elle détestait. Celui qui se tapait toutes ses copines. Sauf elle. Et puis finalement…

Je me suis senti stupide mais, ça m'a pas fait grand-chose. Au contraire, je pensais bien moins à mon ex et très souvent je me tapais un KFC en solo, devant Naruto. C'était mon rituel du vendredi soir. J'avais retrouvé la faim. C'était revenu sans que je m'en rende compte. Et puis alors, je lui ai envoyé un message, à mon ex. Je lui ai dit pardon. J'ai ajouté, tu diras aussi pardon à ton mec. Je l'ai même dit à sa pote de Los Angeles, elle qui m'avait envoyé un message en juillet pour m'expliquer à quel point j'étais le dernier des fils de pute. J'ai vu le message que quatre mois plus tard, à l'aéroport. Désolé, j'ai répondu. Et puis de là j'ai fait un câlin à Jessy, à Samy, j'ai dit prenez soin de vous les mecs, et puis je me suis cassé.

TROISIÈME PARTIE

1

À Périgueux il n'y avait ni Uber, ni Deliveroo, ni de quelconque plateforme de livraison à vélo. À dire vrai, à Périgueux il n'y avait pas grand-chose. Mais j'avais passé toute mon adolescence ici. J'avais changé trois fois de lycée. Poncé tous les bars. La place du cinéma. Du théâtre. J'avais donné beaucoup d'amour à des filles qui ne m'avaient jamais donné l'heure. Et quand j'ai fui cette ville, j'étais pas loin d'y foutre le feu. Mais quand tu sais pas où tu vas Damien m'a dit, regarde d'où tu viens. Moi je venais d'ici. Et j'y étais tellement à l'aise que même à la rue je me serais senti moins SDF qu'un autre.

Comme mon cousin bossait dans l'immobilier, j'ai pas fini SDF. Je suis allé m'inscrire à une agence d'intérim. Trois jours plus tard l'agence

m’a appelé et demandé si j'étais dérangé par les abattoirs. J'ai dit non.

« Vous pouvez commencer lundi ? »

J'ai dit oui.

2

Pas eu la foi de redescendre mon vélo de Strasbourg. Toute façon avec les 20 000 km qu'il avait pris c'était pas la peine. J'ai récupéré l'électrique chez la mère de Damien et suis allé à l'usine avec.

D’abord, j’ai eu rendez-vous avec cinq autres gars dans un bureau de l’agence. Une nana a expliqué des consignes de sécurité et d'hygiène. Pour l’hygiène, c’était le lavage des mains, bien entre les doigts, jusqu’aux poignets. Pour la sécurité, c’était le bouton d’arrêt d’urgence.

« Ne surtout pas hésiter à appuyer dessus en cas de soucis. »

Et puis il y a eu la viande.

« Si un morceau tombe, vous appelez le chef de ligne. Ne ramassez surtout pas la viande par terre. »

Elle nous a donné un règlement intérieur à signer, des chaussures de sécurité et un plan de

l'usine.

Lundi suivant je me changeais dans le vestiaire avec les gars, avant qu'un des chefs s'amène et nous fasse descendre dans une grande salle réfrigérée. Il nous a montré comment se laver les mains, filé des tabliers et c'était parti.

J'étais à l'emballage. Des mecs découpaient les carcasses de veaux derrière, ils envoyaient ça sur un tapis et puis ça passait devant moi et fallait que j'emballe. Une fois sur trois ça merdait. Les morceaux avec beaucoup d'os perçaient le film. On me ramenait la viande et j'emballais par-dessus. Pendant ce temps, d'autres morceaux arrivaient. Les trucs s'entassaient sur le tapis et à un moment il y en a un qu'est tombé. J'ai claqué l'arrêt d'urgence.

- Chef ! Chef !

Le chef est arrivé.

- Ouais ?

- Fait tomber un morceau.

Il a regardé le machin par terre, l'a ramassé et refoutu sur le tapis.

- Rallume la chaine, il m'a dit.

3

La cadence envoyait du steak et c'était pas qu'un jeu de mots. Les Portugais derrière pétaient une pile dès que t'arrêtais la chaine ou qu'elle se retrouvait bloquée par la montagne de morceaux que j'arrivais pas à gérer. La plupart passaient pas sous vide. Même après trois emballages. Parfois le chef rappliquait avec son téléphone et disait à un des gars de venir m'aider. On s'y mettait à deux et même là c'était la mort.

Premier soir j'ai relativisé sur le boulot. On a pas fini tard. C'était rude mais ça pouvait se faire si on terminait toutes les nuits à cette heure-ci. Deuxième soir on a fini plus tard. Mes jambes, sous le poids des morceaux qui avoisinaient en moyenne les dix à quinze kilos, voire vingt pour certaines épaules, mes putains de jambes se sont mises à m'insulter de tous les noms. Elles en avaient vu, avec le vélo. Toulouse, Strasbourg, les milliers de kilomètres et dénivelés improbables. Rien à faire. Je dérouillais, les autres fils de pute le voyaient. J'étais le plus maigre mais aucun de ces gars n'a voulu me remplacer. Ils couraient vers l'étiqueteuse en

arrivant sur ligne.

Troisième et dernier soir, c'était le pire. On a fini encore plus tard et la cadence j'en parle même pas. Ils y sont allés crescendo, ces enculés, on le savait. Si le premier soir avait ressemblé à ça, tout le monde se serait barré. Les Portugais à la découpe n'avaient plus aucune race. T'arrêtais la chaine, c'était une rafale de :

« TAPIIS »

« TAPIIIIIIIS C'PAS VRAI ! »

Ils avaient toujours une longueur d'avance, parce qu'ils devaient juste découper et jeter la barbaque. Rien de plus. Mais on réfléchit pas à ça, dans ce genre d'endroit. Il n'y a pas de rapport entre cadence et difficulté. Un poste est un poste. Simple ou pas. Le but c'est d'envoyer, le reste tu le mettras en commentaire Google.

Un moment une épaule leur a donné du fil à retordre. Ils ont commencé à s'embrouiller entre eux. Couteaux de trois mètres de long dans les mains. Ils gueulaient des trucs en portugais et je me suis foutu de leur gueule parce que j'avais tout rattrapé.

« TAPIIIIIIS » je criais.

Ils ont coupé l'épaule, rallumé la chaine et dix minutes plus tard la montagne de merde était de

retour.

J'ai plus fait le malin.

4

Vers trois heures du mat un mec est venu en renfort. Un ancien. Il était là depuis trente ans. Massif, court sur pattes, avec les années le poids de la viande en avait fait un cube. Et alors il m'aidait, tout en me traitant comme la dernière des merdes. Il s'est mis à ma place et m'a dit d'aller poser les étiquettes. Je lui envoyais la viande, il tirait le film, emballait ça comme un Kinder et l'envoyait sur le tapis. En vingt minutes on avait tout rattrapé. Il a commencé à me dire les gens y disent c'est pas un vrai métier, qu'y faut pas faire les études, mais t'as vu si tu as pas la tèkeunik tu t'en sors pas. T'as vu je t'ai montré la tèkeunik et ça va beaucoup plus vite. Les gens y savent pas. Je disais oui oui c'est vrai, complètement défoncé. Et toutes les heures jusqu'à la fin il m'a répété le même discours.

- Oui oui c'est vrai, je disais.

Je crevais de fatigue et vers 4 h je lui ai demandé s'il avait pas mal aux jambes. Grossière erreur. MOI J'AI PAS MAL il m'a dit. J'AI

JAMAIS MAL. JAMAIS PRIS D'ARRÊT MALADIE MOI. Christophe il s'appelait. Je l'avais lancé sur un nouveau discours et à écouter Christophe le monde était rempli de tafioles comme moi.

- AU MOYEN AGE LES GENS Y FAISAIENT COMMENT ?

- Parce que toi t'aurais survécu à la peste peut-être.

- DE QUOI ?

- C'EST VRAI T'AS RAISON.

Vers cinq heures je piquais du nez. Un coup sur deux, j'oubliais l'étiquette. Il y avait celle du quasi, du bas carré, de l'épaule, de la poitrine, du jarret et alors les bobines étaient toutes devant moi et si je préparais pas ça en amont on se retrouvait à perdre du temps et ce connard criait « ÉTIQUETTE » jusqu'à ce que je la trouve.

D'où j'étais, j'avais vue sur le début de la chaine. Les carcasses continuaient de défiler. J'ai cru qu'on allait jamais sortir d'ici. Je lui ai dit. Je regardais l'horloge et les minutes semblaient interminables. Il s'est retourné. J'ai cru que lui aussi perdait espoir.

- MAIS NON C'EST FINI, il a fait.

- Ah ouais ?

- MAIS OUI REGARDE.

C'était vrai.

On a emballé vingt minutes de plus puis on est allés se laver les mains. Avec les gars, on s'est changés. Comme c'était le week-end on avait bien plus d'humour que d'habitude. L'un d'eux m'a pris en photo, la tenue gorgée de sang. On s'est échangé les Facebook sur le parking, jamais reçu ni envoyé de message, je suis rentré chez moi, salle de bain, j'ai jeté mes vêtements par terre et me suis assis dans la douche avec le jet.

Tellement j'avais mal aux jambes.

5

La semaine d'après on m'a basculé du matin et la cadence avait l'air moins vénère. J'avais dit au chef que je voulais rester là pour du long terme alors il s'était dit qu'il fallait me former. Du coup il m'a mis avec un vieux.

- T'es du métier ?

- Non.

- Tu faisais quoi avant ?

- Livreur.

Le vieux m'a regardé de haut en bas, puis il a chopé un morceau et m'a dit : « Sous-noix. » Puis

il l’a jeté sur la table. Il a pris un autre morceau, il m'a regardé et a dit : « Noix. » Puis il l’a jeté sur la table. Il a fait ça avec tous les autres morceaux pendant dix minutes. Après il m'a montré comment se servir de l'étiqueteuse. En soi, rien de compliqué. Tout avait été optimisé du début à la fin pour que ça fonctionne. Seul problème, il fallait connaître les morceaux. Et moi, ça me plaisait pas. J’étais pas là pour apprendre. Je voulais être avec les autres intérimaires derrière. Emballer et passer sous vide. Eux aussi ils étaient sûrement intéressés par du long terme. Mais eux étaient noirs et parlaient trois mots de français. Quand t'es blanc avec une gueule qui passe parfois, c'est vrai, ça aide. Sauf que c'était le dernier endroit où j'avais envie d'être aidé. Et les renois derrière ils se foutaient de ma gueule.

- Moi y parlerait pas comme à toi. Toi pas te laisser faire.

Le vieux gueulait « NON ! » chaque fois que je me trompais de morceau sur l'étiqueteuse. Ça a duré comme ça plusieurs jours. Quand il m'expliquait j'entendais rien. Souvent je le faisais répéter et à la fin de la semaine il m'a demandé si j'étais sourd. Là j'ai failli l’emmancher mais un

collègue s’est foutu devant.

6

Je me suis retrouvé derrière l’usine à monter des cartons avec un rouquin. Le rouquin était plus jeune que moi et c'était le beau-fils d'un des chefs et il était là parce que c'était les vacances. Il avait tout juste dix-huit ans et l'année prochaine il souhaitait se lancer dans la Légion. J'ai rien dit à propos de son projet mais ça me paraissait quand même ambitieux. On a monté des cartons pendant cinq jours, de sept heures à dix-sept heures et quand on faisait le calcul ça paraissait improbable. Mais si. On était bien restés debout face à une table à monter des cartons pendant 10 heures. Avec une seule pause de 30 minutes. On devait aussi en avoir une de quinze mais j'en ai jamais vu la couleur. Ni cette semaine, ni les précédentes.

À la fin de celle-ci, j'ai appelé l'agence et j'ai dit que j'arrêtais.

- Pourquoi ? elle m'a demandé.

- Parce que j'aimerais faire un truc plus épanouissant que de monter des cartons.

Elle a raccroché.

7

Semaine d'après j'ai trouvé un truc grâce à une agence que ma mère m'avait conseillée. Encore une usine. C'était plus le veau mais le canard. Et à une dizaine de kilomètres. Alors j'ai demandé à mon frère si je pouvais récupérer mon scoot. Un Ovetto moitié mort que je lui avais laissé après le lycée. Le truc avait sillonné toute la Dordogne pendant deux ans sans aucune réparation. Si tu mettais les gaz en ligne droite on entendait le moteur faire un boucan pas possible et la roue arrière se bloquait. Je devais rouler à trente pour pas serrer. Quand je m'en suis débarrassé c'était un réel soulagement. Mais il avait tenu. Je le remercie pour ça.

Mon frère l'avait entièrement réparé. Maintenant, je pouvais même savoir à combien je roulais. À l'aller je suis monté en train. Au retour, avec le scoot. 1 h 30 de route jusqu'à Périgueux, sous un ou deux degrés. J'ai dû m'arrêter plusieurs fois sur le bas-côté pour pas y laisser mes doigts. Je les frottais contre mon pantalon et je repartais. Arrivé chez moi, le froid avait envahi mon buste, mes jambes, mes pieds.

Je tremblais de haut en bas. J'ai passé la porte et couru dans la salle d'eau. J'ai mis les pieds dans la baignoire avec mes sapes. J'ai tout enlevé avec peine et puis j'ai ouvert le mitigeur côté chaud.

Une heure, que je suis resté là-dessous, le jet *brulant*. Quand je suis sorti j'avais encore froid. J'ai enfilé un jogging, deux pulls et suis allé au lit, couverture jusqu'aux oreilles.

J'ai dormi jusqu'au lendemain.

8

L'embauche se faisait à 2 h 15 du matin, je savais même pas que c'était possible. J'ai pris mon scoot et roulé vers l'est jusqu'à la sortie de la ville. Ensuite je suis passé sous un petit pont, direction Saint-Laurent-sur-Manoire. J'ai continué tout droit sur 3 km et tourné à gauche à un rond-point. C'était vers là.

Un chef m'a filé des bottes neuves, des habits propres et montré mon vestiaire. J'ai pris tout ça et je suis allé me changer.

Ensuite, même process. Se laver correctement les mains. Passer dans le lave-bottes. Et bon courage. La différence ici, il n'y avait pas de tapis. Les carcasses arrivaient accrochées par les

pattes et avançaient à une vitesse plus ou moins raisonnable. Tout dépendait de la cohésion des travailleurs. Si quelqu'un merdait à son poste, on arrêtait la chaîne et perdait du temps. Du coup, une fois rallumée on l'accélérait et ça envoyait du bois. Sans ça, ça allait. C'était sur la durée que la tâche devenait complexe. Que les doigts, les avant-bras, les bras et le dos commençaient à dérouiller. Enlever les différentes parties du canard demande un geste bien précis qui au départ parait simplement dur à exécuter sur un point de vue technique. Mais dès que le geste est là, c'est les tendinites qui rappliquent et alors t'as plus qu'à prier pour qu'on te foute à un autre poste.

Moi j'étais bon partout, donc on m'a vite filé les trucs les plus casse-couille. L'avantage c'est que t'étais bien vu. Et la semaine d'après, sûr qu'on te rappelait. Les mecs qui tenaient le coup nulle part se retrouvaient au grattage ou au chalumeau. Mais si tu laissais les mêmes mecs sur ces postes, aucun de ceux qui se tapaient les plus durs pouvaient s'y reposer. Ce qui fait que tu voyais les intérimaires arriver par paquets de douze, chaque semaine, et que parmi eux l'usine en gardait un, deux. Pas plus.

9

J'étais tellement bien vu qu'à la fin du premier mois on m'a parlé de contrat. Enfin, « bien vu », par la direction. Avec les collègues c'était autre chose, dès qu'on me mettait à un poste trop physique, mon poids se faisait ressentir et je devenais vite un boulet pour eux. Au chariot, c'était le pire. Les carcasses arrivaient en bout de chaîne, glissaient sur un toboggan et s'entassaient sur une table. Le but était de garder la table toujours vide. Ça, ça pouvait aller, mais une fois le chariot plein, c'était autre chose. Il me fallait de l'aide pour le peser et l'envoyer au frigo. Des fois, je pensais avoir trouvé la technique. Au prochain coup je tirais le tas de carcasses et ça bougeait pas d'un centimètre. Les *mamas* portugaises me regardaient, descendaient et tiraient le chariot à ma place.

- COMME ÇA KI FO FAIRE. LÀ. COMME ÇA.

Elles reculaient vers le frigo et tout le monde se foutait de ma gueule.

Je me suis dit qu'il fallait que je prenne du poids.

10

Mais quand je rentrais j'étais tellement fatigué que même couper des oignons semblait un monde. Au grand maximum, je me faisais un steak et des pâtes. Sinon j'ouvrais une boite de conserve ou une pasta box. Des fois je mangeais les raviolis à même la conserve.

Côté musique, je voyais sur les réseaux que la mode allait vers les concours de rap amateurs et que plein de petits gars commençaient à se faire connaître. J'avais encore trop de fierté pour ces trucs. Je me disais que c'était pas pour moi. Que je méritais mieux. Qu'on se faisait pas connaître avec des concours et que j'allais me faire en solo. Mais en solo, tout ce que je faisais c'était ouvrir une boite de conserve. Ou une pasta box.

Je dormais aussi.

11

Le quatrième mois c'était celui des audits. Les gens du siège venaient vérifier si la qualité était toujours au rendez-vous une fois le produit arrivé

en bout de chaine. L'usine achetait un maximum de canards aux éleveurs pour monter la cadence à son max afin d'avoir une bonne vue d'ensemble et ajuster le tir l'année d'après. Rien n'était jamais ajusté. C'était juste un mois qui servait à maintenir les troupes, tant la direction nous harcelait avec ces histoires d'audit. En l'espace d'une semaine on est passés de 40 à 60 h. On finissait jamais avant midi.

Fin du mois le bac échaudoir nous a plantés et ça a été la panne du siècle. On nous a envoyés en pause toutes les trente minutes. Des types avec des casques tapaient des allers retours dans l'usine. À 13 h on était toujours là, alors on nous a filé des sandwichs. J'en ai pris deux. Le premier, je l'ai mangé et l'autre, je l'ai fourré dans mon sac avant de repartir sur ligne. La journée s'est terminée à 15 h. Je suis rentré chez moi. J'ai pas pris de douche et dodo. Quand j'ai ouvert les yeux, à 23 h, j'ai récupéré le sandwich dans mon sac. Je l'ai mangé au lit, je me suis rendormi et quand le réveil a sonné, c'était l'heure d'aller bosser.

12

En mai on m'a convoqué au bureau. Le directeur m'a félicité pour mon travail et présenté un contrat CDI.

J'ai signé.

Ni une ni deux, on m'a proposé de changer de poste.

- La saignée, ça te dit ?

Après l'accrochage, les canards passaient dans un bac à eau électrifié. Ensuite, ils continuaient leur route et arrivaient KO la tête à l'envers face à un type armé d'un couteau. Il devait insérer sa lame dans la bouche du canard et envoyer un coup sec dans l'artère pour le vider de son sang. J'étais censé être ce type.

- D'accord, j'ai dit.

Je me suis retrouvé à embaucher à 1 h 45 au lieu de 2 h 15. L'avantage évidemment, tu finissais une demi-heure avant les autres. Et tu voyais quasiment plus personne, si ce n'était les trois ou quatre collègues à l'accrochage. On avait une salle de pause rien que pour nous, une toute petite, en forme de couloir, avec deux tables de part et d'autre. Il y avait pas assez de chaises

pour tout le monde alors certains restaient debout. De ceux qu'étaient assis, t'en as qui roupillaient. T'en as aussi qui regardaient le plafond. Et puis moi, je mangeais ma pasta box. Tout ça m'a d'abord paru tranquille. Et ça l'est resté, et justement. Laissez un type 8 h à faire le même geste, qui d'ailleurs et c'était bien le seul, ne procurait aucune douleur même après des semaines, et constatez la façon dont son cerveau se dégrade à vue d'œil.

Je chantais des chansons. N'importe quoi. La Strasbourgeoise. Je me permettais de gueuler les paroles vu que personne pouvait m'entendre. Je faisais des jeux. Je parlais aux canards. Toi tu vas au paradis, je disais. Tchac. Toi tu vas en enfer, je disais. Tchac. Paradis. Tchac. Enfer... Tchac. J'étais devenu le dieu des canards. C'est moi qui décidais de leur sort final. C'est pour ça qu'il fallait me respecter. Même quand je me baladais au bord de la rivière, avec Gaston et son frère. Je disais moi j'ai du sang sur les mains les mecs, je regardais les canards dans l'eau je disais faites attention à vous les mecs, faites bien attention.

Gaston et Wil riaient.

Je riais aussi.

13

Il faut savoir que de base, je suis le genre de mec qui part en avance au boulot. Là, j'ai commencé à me permettre quelques ajustements. Chaque semaine, je me suis mis à régler l'heure du réveil cinq minutes plus tard que la précédente. C'était jamais assez. Une fois j'étais tellement claqué, je me suis réveillé sur le scooter. Sur la route. Aucun souvenir du réveil, de l'ascenseur, du parking. Le travail m'avait hypnotisé et bientôt il prendrait possession de mon corps. J'arrivais au boulot pile à l'heure. Même plus le temps de boire un café. Je posais mon casque au-dessus du casier, j'enfilais ma tenue et direction le turbin pendant huit heures. Personne n'est fait pour ça. Le travail à la chaîne n'est fait que pour aliéner, ou tuer. À raison de 8000 canards par jour, c'est peut-être la moindre des choses. Et si toutes les histoires de croyances sont vraies, doit peut-être y avoir quelques esprits vengeurs parmi la volaille ? Un jour, je pensais, une horde de bestioles viendra me faire la peau. Et on verra bien qui fera quoi. J'étais en train de crever à petit feu, comme ça, et j'avais

même pas 23 ans.

J'ai d'ailleurs laissé la religion de côté à ce moment, sans faire gaffe. À Toulouse j'avais développé une sorte de foi immense, qui s'était un peu calmée à Strasbourg, et puis de retour à Périgueux je n'y pensais presque plus. Un matin, en rentrant de l'usine, j'ai retiré mon chapelet et l'ai déposé sur mon enceinte.

Dieu est resté là.

14

J'allais souvent chez mon frère le week-end. Les beaux jours étaient revenus et le samedi je prenais mon scoot. J'allais tout droit sur Brive. Il voyait ma gueule blanchir à mesure. Un jour j'ai plus tenu.

- J'suis fatigué, j'sais pas quoi faire.

- Bah les canards c'est pas trop le plan. Tu peux faire autre chose.

- Comme quoi ?

- Plein d'autres trucs.

- T'es sûr ?

- Bah ouais.

Ça a fait tilt. J'ai pas démissionné mais le fait de me dire qu'il y avait du travail ailleurs m'a fait

du bien. Si je voulais, je pouvais me barrer. Rien que ce sentiment suffit à déplacer des montagnes. Je suis rentré chez moi plein de vie le dimanche soir. Je suis allé dormir pour faire bien, mais j'étais pas du tout fatigué.

Lendemain en rentrant du taf j'ai enregistré un son.

15

Enfin, c'était pas vraiment un son mais un freestyle. Jessy avait tenté un des concours sur une page Insta qui s'appelait 1minute2rap. Pour moi il était toujours hors de question de participer, mais voir Jessy rapper, qui plus est un couplet bien costaud, ça m'a remotivé. J'ai enregistré le freestyle et l'ai sorti le lundi suivant. Sa réception n'a pas ressemblé au casse du siècle. Pourtant j'étais fier. J'avais poussé le délire incisif, excentrique, ajouté une touche de nonchalance. Le freestyle ressemblait à un dépressif sur un 100 m. Le dépressif remportait la course. Il la remportait haut la main. Je voyais tout le potentiel s'en dégager mais ça n'a pas pris.

Le soir je suis pas allé bosser. J'ai appelé

l’usine, avant de m’installer au pieu. J'ai allumé YouTube et trainé sur le téléphone toute la nuit.

Au réveil, je suis allé chez le médecin pour justifier mon absence, prétextant des maux de ventre. J'ai dit que j'étais fatigué. Que je savais pas quoi faire de ma vie aussi. Et puis, je me suis lancé dans un discours sinistre sur l'utilité de mon existence. Le docteur me regardait sur son fauteuil en cuir noir en face. Il semblait surpris. J’avais le temps, selon lui. Le temps. Haha. Un truc qu'on m'avait répété depuis mes 16 ans. Que ce soit pour les meufs, la musique, le travail. T'as le temps Daryl. Bah ouais. Ça viendra quand tu t'y attendras pas ça. C'était peut-être parce que je m'attendais toujours à tout alors, que rien ne marchait ? Qu'à chaque évènement de ma vie je dressais un tableau devant mes yeux et observais les multiples possibilités ? Peut-être que les opportunités n'aiment pas ça ? Je me disais, mais je suis comme ça, je peux pas changer. C'est pas moi qui dresse le tableau. Il vient par lui-même écoute. C’est comme ça.

Mon téléphone a vibré. Il a vibré plusieurs fois. Toutes les deux secondes ça n'arrêtait pas. J'ai sorti le tel de ma poche et vu les notifications défiler. J'ai cliqué sur l'une d'entre elles et atterri

sur l'application. Un gars de la ville, qui commençait à se faire connaitre grâce aux concours, il avait partagé mon freestyle en story. Les likes continuaient de défiler, devant mes yeux. Je n'écoutais plus le docteur en face. J'ai dit oui oui vous avez raison, j'ai pris l'arrêt maladie et je suis rentré chez moi.

16

Le freestyle est monté à 500 likes mais j'avais pas pris tant d'abonnés que ça. Je savais que le prochain que je sortirais retomberait sur mes stats habituelles. J'ai contacté le gars de la page 1minute2rap :

- Combien la pub ?

- 60. Une publication, une story.

J'ai envoyé l'oseille. Il m'a publié le lendemain. Ma vidéo a atteint 1000 likes et j'ai pris 500 abonnés. Les commentaires étaient pleins de compliments.

« Lourd ton freestyle. »

Les messages privés aussi. Mais je savais que tout cela n'était qu'éphémère, je savais que la semaine d'après, tout le monde m'aurait oublié. J'en ai quand même écrit un autre. Même esprit,

exagérant un peu le côté incisif. J'ai attendu toute la semaine, sorti ça le lundi suivant, et c'est encore monté à 500 likes.

J'ai rappelé le gars d'1minute2rap. Je lui ai renvoyé soixante balles. J'ai pris 500 abonnés et la vidéo a de nouveau tapé la barre des 1000 likes.

Le soir, je parlais à Damien au téléphone, en jouant à Minecraft.

« T'inquiète la semaine prochaine y a plus personne », je disais.

Mais la semaine prochaine c'était toujours 500 likes et une publication 1minute2rap.

Fin du mois, j'étais dans le bureau du directeur de l'usine.

- Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

- Autre chose.

- Comme ?

- Je sais pas. Y a bien d'autres trucs non ?

Il a fait une grimace l'air de dire « Mouais » et a fait glisser une feuille vers moi :

« Madame, Monsieur,

Je vous informe par la présente de ma décision de mettre fin à ma période d'essai au sein de [Nom de l'entreprise], conformément aux dispositions légales et contractuelles en vigueur.

Ces dernières semaines m'ont permis de découvrir votre structure et d'expérimenter [mentionner brièvement l'expérience vécue]. Toutefois, après réflexion, je pense qu'il est préférable pour nous deux de ne pas poursuivre cette collaboration.

Je respecterai bien entendu mon préavis de [nombre de jours selon le contrat], ce qui amènera mon départ au [date exacte de fin de préavis].

Je vous remercie pour l'opportunité qui m'a été donnée et vous souhaite une bonne continuation.

Veuillez agréer, Madame, Monsieur, l'expression de mes salutations distinguées.

[Signature]

[Ton prénom et nom]

J'ai rempli la feuille et me suis tiré.

J'ai pas respecté le préavis.

17

Pas de chômage alors il a fallu retrouver un taf.

Le lendemain soir j'ai eu un petit creux, j'ai remonté ma rue vers le centre et suis rentré dans une pizzeria. Je connaissais vaguement

l'employé, parce qu'il écoutait mes sons à une époque. On a parlé un peu et il m'a dit qu'il bossait là depuis deux ans. À la base, il était salarié, mais il avait racheté la crèmerie récemment. Je lui ai demandé s'il cherchait pas un livreur.

- On a un gars qui se casse pour reprendre des études. Tu serais dispo quand ?

- N'importe.

- Il se casse dans un mois. Si t'es chaud on peut faire un essai avant. Genre demain soir. T'as le permis ?

- Ouais.

Je suis revenu 24 h plus tard et ils m'ont filé des clés de bagnole. Je dis « ils », parce que c'était deux patrons. Alex, celui que je connaissais vaguement, et Andréa, jamais vu de ma vie. On avait à peu près le même âge. Ils m'ont montré un garage en face du resto.

Une vieille Polo, de 92. Pas de direction assistée. Pour tourner le volant, fallait passer la première, sinon c'était la mort. J'ai démarré, je suis sorti du garage et suis allé devant la pizzeria. Entre-temps j'ai calé trois fois.

- Ouais faut appuyer fort, Andréa m'a dit.

Il a ouvert le coffre et mis le sac à pizza

dedans. Puis il a fait le tour jusqu'à la fenêtre conducteur et m'a filé un ticket.

- Là c'est l'adresse. Là c'est le nom. Désolé j'écris mal.

J'ai fourré le ticket dans ma poche et fait marche arrière. J'ai calé. Le patron et les employés d'une pizzeria un peu plus bas sont sortis sur le trottoir. J'avais fait mon job d'été là-bas, avant de partir sur Toulouse. Ça s'était très mal passé. Le premier mois j'avais fait de la merde et les collègues m'avaient pissé dessus. Le deuxième, sous la pression j'avais géré, mais les collègues avaient continué de me pisser dessus. Et ces gens-là me regardaient, sur le trottoir, en bas, en train de faire marche arrière et caler. J'ai fait comme si de rien et j'ai tracé.

18

J'avais le permis depuis trois ans mais jamais conduit. C’est cher une bagnole. Je l'avais passé juste parce que je savais son utilité, alors trois ans plus tard, les heures de conduite m'étaient complètement sorties de la tête. Je galérais à passer les vitesses. Je galérais pour faire les manœuvres. Je galérais pour trouver les phares.

Première livraison je me suis foutu en travers du trottoir. Les essuie-glaces s'étaient activés et je galérais à trouver le bouton. Une passante m'a vu. Une brune, la quarantaine. J'essayais de garer la voiture de façon plus décente, mais je gagnais juste à niquer les roues contre le trottoir. À me taper l'affiche aussi.

- Vous cherchez quelle adresse ?

- Le 14.

- Éteignez vos essuie-glaces, allumez les warnings et attendez là.

J'ai trouvé le bouton des essuie-glaces, allumé les warnings et quand j'ai relevé la tête il y avait un type devant la bagnole.

Il a payé la note. Je suis rentré à la pizz.

19

Bordel de Dieu, j'en ai chié toute la soirée. Je passais mon temps à caler et quand Alex m'a demandé si je le sentais bien j'ai dit non.

- C'est un coup de main t'inquiète, ça va venir.

- Pas sûr.

J'ai continué et pour la dernière livraison, Andréa m'a accompagné.

- Je prends le volant, il a fait.

Il a appuyé sur l'accélérateur et a dit :

« Comme ça. »

Ensuite, fond de première, il est passé en deux. Fond de deuxième, passé en trois. Et puis fond de troisième, quatre. La voiture n'avait que quatre vitesses.

Il a tout fait à ma place. Trajet, bonjour, paiement, merci, au revoir. Pendant ce temps, je restais bien tassé dans mon siège et j'attendais que ça passe.

On a pris le chemin du retour. Il m'a demandé combien j'avais fait de livraisons. Cinq, j'ai dit, en comptant celle qu'on venait de faire ensemble. Il a rien répondu puis on est rentrés au garage.

Alex m'a fait passer la serpillère.

- Du coup c'est bon si tu commences dans un mois ?

J'ai répondu oui, je suis rentré chez moi et j'ai enregistré un freestyle.

20

En attendant j'ai fait que ça. Des freestyles. Chaque lundi j'en sortais un. J'avais sorti le premier ce jour-là. Ça semblait porter chance. J'essayais de faire toujours mieux tout en gardant

cette ligne enragée, subversive. Chaque texte je cherchais la punchline, la phase qui tapait sur une communauté. Je savais que toute communauté en méprisait une autre. J'avais appris ça à l'école primaire, au collège, au lycée, sur le vélo, à l'usine, à Toulouse, Strasbourg, ici. Je savais qui détestait qui. Alors je tapais sur les uns et puis les autres. De cette façon j'évitais la polémique. J'avais pas vraiment de combat, j'avais juste la vingtaine j'étais énervé et ça a commencé à plaire.

L'agence intérim m'a envoyé la paye du mois précédent. J'ai réglé mon loyer, mes factures et gardé le reste pour la promo. J'envoyais 60 balles à 1minute2rap tous les lundis. Jessy faisait pareil. Il en sortait un par semaine et on progressait à la même allure. Samy lui, il a essayé de s'y mettre mais n'avait ni assiduité, ni moyens de se payer des promos. Il sortait un freestyle et ça prenait pas. Il refusait aussi de participer aux concours.

21

Fin juillet ça a commencé à stagner. Autant chez Jessy que chez moi. On avait dépassé les 3000 abonnés et quand on repayait une promo ça

n’augmentait plus trop.

Alors un matin que Manel était dans mon salon, qu’il jouait à la console, je suis allé dans ma chambre et j'ai cherché une prod. Une fois trouvée, j'ai écrit un texte. C'était fluide. Les punchlines, les rimes, tout ça venait glisser sur l'ordi comme par enchantement. J'ai préparé ce truc en 20 minutes et j'ai demandé à Manel de venir dans la chambre.

Assis, face au micro, cheveux gras, en vrac, même pas appris le texte. J'ai lancé Cubase, appuyé sur rec et fait signe à Manel. Il a commencé à filmer. Je rappais en regardant la caméra. Dès que j’avais un trou je regardais l’ordinateur. Caméra, ordinateur, caméra… Une minute plus tard c'était dans la boite. On a même pas fait de deuxième essai. J'ai posté ça vers midi, sans oublier d'identifier 1minute2rap. On est allés se manger un grec en ville et à 13 h le gars de la page m'a reposté.

J'ai pris 500 abonnés.

22

À la pizzeria ça se passait nickel. Ça faisait déjà quelques semaines que j’y étais. Je livrais en

scooter maintenant. La voiture, c'était juste pour le premier soir parce que c'était plus sûr en cas d'accident, vu que j'étais pas encore déclaré.

Alex et Andréa m'ont fait signer un 20 h, que j'allongeais parfois au black. Ça me faisait quelques biftons en plus que je dépensais dans des conneries. Pizzas par exemple. Je cuisinais quasiment plus. J'entassais les cartons de pizzas dans l'appart et à la fin du mois ma note était longue comme le bras. Le black qui payait.

Côté de ça toujours les freestyles. J'ai arrêté les promos définitivement et me suis mis à faire les concours. Une publication par mois minimum. Deux si t'étais en finale. Et si jamais c'était le cas les abonnés s'amenaient par milliers.

C'est vrai qu'avec la pizzeria, je gagnais pas grand-chose. Avec le rap encore moins. Mais dehors il faisait beau. Le travail n'était pas fatiguant. Sur Instagram, tout le monde commençait à dire que j'étais un génie. Pas un sesterce en poche mais le soir je m'asseyais devant ma fenêtre avec une bière et je regardais l'île, les quais, la cathédrale, et je me permettais de voir l'avenir autrement. Calme. Tranquille. Tout ce dont un homme a besoin et finit par chercher, je l'avais là devant mes yeux. Je savais

pas qui remercier. Je disais merci quand même et je m'enfilais une autre bière.

23

Début août un manager d'artistes m'a contacté. J'ai vu qu'il était suivi par Lord Esperanza. Sans ce détail je crois que je lui aurais jamais répondu.

« Avec un collègue on s'occupe d'accompagner les artistes, il m'a dit, si t'as besoin, n'hésite pas. »

Il a ajouté un clin d'œil.

Je comprenais pas bien son histoire d'accompagnement. J'avais pas besoin d'accompagnement. Je crois pas non. Besoin d'opportunités moi. Je savais pas comment le dire, alors j'ai dit que j'hésiterais pas et j'ai laissé couler. Fred, il s'appelait.

Quelques freestyles sont sortis et il m'a recontacté. Il m'a dit que j'avais un bon potentiel. Il m'a proposé de présenter ce que je faisais à des labels. Il fallait juste que je lui envoie cinq sons hyper costauds.

- Un mois, ça te suffit ?

- Ça devrait aller.

- Par contre si on commence à bosser

ensemble il faut que je te présente mon associé.

Il a créé une conversation WhatsApp, et j'ai fait la connaissance de Dan. Dorénavant j'avais deux managers.

24

À l'usine j'avais déjà écrit deux sons très costauds. C'était pas pareil que les freestyles. Sur les réseaux c'était subversif, mais il y avait aussi pas mal d'humour dans le personnage.

Dans les sons dont je parle, c'était différent. J'essayais d'amener un truc plus conscient, en gardant l'aspect mis en place sur les réseaux. Je voulais pas faire du rap oldschool. Je voulais faire un truc actuel qui me ressemblait. J'ai envoyé les deux sons à Fred et Dan. Ils m'ont dit que si les trois autres ressemblaient à ça, on aurait pas d'inquiétude à se faire.

Alors je m'y suis mis. Et ça n'a pas été aussi facile que je l'aurais cru. C'est le problème des gens qui créent à l'instinct. Quand ils sont mauvais ils savent pas l'expliquer. Quand ils sont bons ils savent pas l'expliquer. Moi j'allumais juste une prod, après les mots venaient tout seuls. Pour le flow je faisais au feeling. Je réfléchissais

pas vraiment aux placements. Je cherchais juste à ce que ça sonne bien. Quand on veut véhiculer un message, c'est compliqué. Le seul truc que je savais c'était que, si j'abandonnais pas, je finissais toujours par faire un truc qui me plaisait. Du reste j'étais en roue libre et je testais des trucs.

J'ai quand même réussi à avoir deux sons de plus, en une semaine, que j'ai pas envoyés aux managers. Je voulais faire le troisième avant, mais il fallait que j'écrive le prochain freestyle du lundi et le 1minute2rap du mois qui arrivait. Ça, c'était toujours très facile. La première minute d'un morceau était la plus satisfaisante, en termes de création. Il n'y avait même pas besoin d'ajouter de refrain. Juste des phases après des phases. Il m'arrivait de fouiller le bloc-notes de mon téléphone. Des trucs qui m'étaient venus quand je bossais sur le vélo, à l'usine. Je prenais ça, je l'ajoutais au texte. J'étais content quand les gens citaient l'une de ces phases en commentaire. Je me sentais visionnaire. Je me disais que parfois, ce qu'il manquait à certains rappeurs c'était juste de la visibilité. Pas tout à fait vrai. Pas tout à fait faux non plus. Il faut un style aussi. À cette époque, rapper dans les temps

n'était déjà plus suffisant. Il fallait une idée. Justifier sa présence. J'avais affiné la mienne pendant des années, j'étais une sorte de version finale et j'ouvrais les portes les unes après les autres en mettant des kicks.

25

Fin de l'été j'ai sorti un freestyle du lundi, posé sur des chiottes avec un micro. C'est Jessy qui m'avait filmé. Il était descendu en vacances sur Périgueux pour une semaine. Le premier jour il m'avait dit mec, les chiottes, le micro, y a un truc nan ?

- Ouais.

On a enregistré et filmé ça. Je l'ai publié sur Insta et les gens ont pris leur gifle. Lendemain, j'ai posté le 1minute2rap que j'avais préparé en amont depuis plusieurs jours. Je l'ai posté vers 18 h.

Les gens ont repris leur gifle.

Peut-être 24 ou 48 h après. De nouveau sur les chiottes mais pas pour un freestyle. Fred m'appelle en visio. Je décroche en me torchant :

- Ouais ?
- T'es signé.

- Quoi ?

Il était dans un bar avec Dan. Il a montré deux bières sur une table.

- C'est du sans alcool parce qu'on boit pas. Mais t'es signé en label mon pote. Félicitations.

- Mais, je vous ai même pas envoyé les cinq sons !

- T'occupe. C'est bon.

Je me suis levé des chiottes sans remonter mon froc et j'ai envoyé une droite dans le mur.

« OUAIS ! JE L'AI FAIT ! »

J'ai dit merci, deux, trois, quatre fois, tiré la chasse puis raccroché. Je suis allé dans ma chambre, prendre une veste.

J'ai changé de jogging.

Je suis sorti.

Je savais pas exactement ce que je faisais. J'y suis allé quand même. Je suis monté à pied jusqu'au centre et premier bar j'ai commandé une bière. Il y avait du monde en terrasse. Pas mal de gens que je connaissais. J'ai salué. Bien ? Ça va, ça va. Tranquille. J'ai pris un verre, deux, trois. Il y a eu cette fille que je connaissais du lycée, qui m'avait friendzoné comme pas possible pendant un an. Je suis allé la voir et me suis installé à sa table. Elle était avec une copine. J'ai payé ma

tournée aux deux, je suis allé acheter des clopes au comptoir, douze balles le paquet, suis revenu en terrasse et payé des clopes à tout le monde. La meuf demandait ce que j'avais. J'ai juste répondu un grand sourire. Hors de question que j'explique. C'était *mon* secret. Les gens n'avaient pas besoin de savoir. Les bonnes nouvelles sont mieux dans la poche, bien au chaud. Après ça fait trop de mauvaises ondes, tout le monde ajoute son grain de sel et c'est pas bon.

J'ai repayé ma tournée et commencé à être bien. J'ai changé de table plusieurs fois car il y avait plein de gens que je connaissais. Bien ou quoi les gars ? Tranquille ? Il y avait même des apprentis avec qui Gaston bossait au CFA. Je suis allé les voir j'ai dit bonjour j'ai tapé sur la table j'ai dit : « Z'êtes la famille vous ! » puis je suis revenu avec les filles.

Elles m'ont proposé de sortir en boite.

D'accord.

On est allés chez moi pour que je me change. Passé la porte d'entrée, j'ai foncé vers ma piaule.

- Sont où les toilettes ? les filles m'ont demandé.

- À DROITE.

Puis là, je me suis souvenu que j'avais pas

passé la brosse après l'appel des managers. Il y avait une petite trace de merde bien en évidence sur la porcelaine. La porte a claqué. Trop tard. Je suis allé coller mon oreille dessus. Je les ai entendues glousser. Le verrou a fait du bruit, en un instant je me suis retrouvé dans le salon. Elles sont sorties et m'ont dit :

- C'est bon ?
- De ?
- T'es prêt ?
- Sûr.

On est partis en boite.

26

Le videur m'a fait entrer malgré que je tenais moyennement droit. J'ai posé ma banane au vestiaire et c'était ti-par.

Vodka Redbull. Je suis allé sur la piste. J'ai dansé avec mon verre et les filles. La piste était remplie de gens que je connaissais, j'étais complètement chez moi et personne n'allait rien faire. Je me suis repris une vodka Redbull et suis allé m'assoir sur des fauteuils. Un mec est venu me voir et m'a demandé si je me rappelais de lui.

- Ouais, j'ai fait. Bertran de Born.

- C'est ça. J’adore tes freestyles. Ça marche bien pour toi j'ai vu.

- C'est pas trop mal, c'est vrai.

- Ouais, c'est c'qu'on disait avec un pote. J'ai toujours cru en toi. J'savais que ça allait marcher.

Ce fils de pute ne m'avait jamais parlé au lycée. En plus de ça, il avait baisé la meuf d'un de mes potes. J'ai dit merci quand même. Et avec le sourire. L'avenir appartient à ceux qui sucent des bites on m'a dit plus tard. C'était une phrase qui m'énervait. Pourtant quand j'étais heureux j'étais prêt à remercier n'importe qui. Ce soir-là j'étais pas juste heureux. J'avais signé en label. Même à Hitler j'aurais dit merci j'adore c'que vous faites.

J'ai tapoté l'épaule du mec et suis allé me chercher une autre vodka.

27

Quelques jours plus tard, j’étais dans le train pour Paname. Gueule de bois du futur. Je me cuitais chaque soir avec une bouteille de vodka que je laissais dans le congel avant d'aller à la pizzeria. Je rentrais, je la récupérais. Il y avait une épaisse couche de glace sur la surface du

verre. J'allais poser la bouteille à côté de ma baignoire avec un verre, je faisais couler l'eau brulante, j'enlevais mes sapes et plongeais là-dedans tout en douceur. J'me servais un coup, prenais mon téléphone et lançais un live Instagram. Et alors comme ça je parlais aux gens dans ma baignoire, avec mon verre, toujours de façon grossière, brute, sans faux-semblants. Si quelqu'un m'insultait je n'hésitais pas à lui renvoyer la balle. À la fin, plus grand monde m'insultait. Mais j'adorais bousculer les gens. J'aimais leur montrer qu'ils étaient chez moi. Et que chez moi, c'était pas chez eux. On était une cinquantaine en live et ça me paraissait énorme. Dan et Fred venaient parfois. Ils voyaient le verre dans ma main.

La veille au soir de mon train, Dan m'avait dit :

- Si t'es pas là demain parce que t'as pris une cuite j'te monte en l'air.

Tu parles. J'étais là. Mal de crâne de l'espace, mais j'y étais. Et je pissais toutes les heures. Je me préparais pour la capitale car je pourrais pas faire ça là-bas. Gros problème depuis tout petit. Impossible de pisser dans des endroits publics, à part si je suis complètement à l'aise ou qu'il y a

personne. Blocage. Un jour j'avais 6 ans, j'ai essayé de pisser dans un buisson sur une aire d'autoroute et c'est pas venu. J'étais revenu à la voiture de mes parents en pleurant. Depuis, impossible de pisser en public. Je dois faire des exercices de respiration pour me détendre et ça finit par venir. Pas toujours. Dans le wagon il y avait personne, alors j'en profitais. Arrivé à Paris c'était terminé. On a dû aller chez Dan vers minuit, car ma vessie était pas loin d'imploser. Je suis allé dans sa douche, j'ai fait couler l'eau chaude et c'est venu. Rude épreuve.

Sans ça, journée superbe. Paris ! Quelle ville ! La tour Eiffel. Wow ! J'ai rencontré mon futur producteur, ouais au bar, à Pigalle ! Sacré type ! Il y avait aussi mon chef de projet, et un community manager, incroyable ! Que je savais même pas ce que tout cela voulait dire. À part que j'étais quelqu'un d'important. Qu'on était autour d'une table en train de parler d'un type qui allait signer avec le producteur de Médine et que ce serait bientôt le début de la gloire de la richesse et des putes.

J'ai pris un Ricard en arrivant. Ils m'ont tous regardé comme un sauvage.

« Ah ouais t'es comme ça ? » le producteur a

dit.

On a fait connaissance. Le feeling est super bien passé. Je commençais une phrase, le producteur la finissait. On avait l'air d'être sur la même longueur d'onde. Parfois je lâchais des vannes et tout le monde rigolait.

On a fini nos verres. Un serveur s'est amené.

« Un autre Ricard, j'ai dit. »

Là le producteur a fait une tête. Dan m'a balancé un coup de pied. J'ai fait non en fait c'est bon.

- Non mais prends-en un s'tu veux, le producteur a dit.

- Nan tranquille, après, Dan a répondu.

- Ouais tranquille, j'ai dit, après.

Fin du rendez-vous, on s'est tous fait la bise. Manager, community manager, chef de projet, artiste. Le producteur m'a dit viens là. Viens ici j'te dis. C'était un black pas très grand mais bâti comme une montagne. Je m'avance. Il m'attrape la main :

- Moi j'ai qu'une parole. Y a pas de contrat là encore parce que Henry a pas eu le temps de se caler dessus mais on t'envoie ça dans la semaine. Si j'te dis j'te signe, c'est que j'te signe. T'inquiète pas va.

- Merci, j'ai répondu.

Je me serais presque mis à genoux.

28

J’ai reçu le contrat dans ma boite aux lettres fin septembre. J'ai déchiré l'enveloppe vite fait et découvert ça en deux exemplaires. Il fallait tout signer et en renvoyer un par la poste. Il y avait aussi un chèque. Une avance de 2000 euros. Je suis allé encaisser ça l'après-midi même, ensuite j'ai tracé côté zone industrielle de Trélissac. Je me suis acheté une paire de Vapormax. Un ensemble. 500 balles de moins.

18 h, heure d'aller bosser. 22 h 30, fin de service. J’ai pris des sushis au resto d’à côté et je suis rentré. J’ai entamé ça tranquillement sur mon lit et commencé à lire le contrat. C’était, *très* important. Je n'allais pas signer n'importe quoi. Certainement pas. J'allais prendre tout le temps qu’il faudrait oui et soulignerais en rouge les parties trop implicites.

« Monsieur Daryl Nicolas aussi connu sous le pseudonyme "Daryl" ou "Darylomic", né le 01/08/1996 à Périgueux, de nationalité française, demeurant au, machin machin, à

Périgueux. »

Je lisais ça, avec mes sushis et ma bière dans mon lit. J'avais dans les mains un contrat où figurait mon nom, mon prénom. Et c'était pas pour un 35 h. J'ai commencé à lire le reste de la première page.

« 4. Par "enregistrement", il convient d'entendre la première fixation sur bande master ou matrice de tout phonogramme, vidéogramme ou programme multimédia.

5. Par "bande master", "matrice", ou "master", il convient d'entendre tout support original audio, audiovisuel ou multimédia utilisé aux fins de la première fixation d'un phonogramme, d'un vidéogramme ou d'un programme multimédia, quels qu'en soient les procédés techniques de fixation, analogiques, numériques ou autres. »

J'ai éloigné le dossier en tendant les bras.

J'ai feuilleté le bordel.

P't'être qu'y a un sens de lecture, me suis dit. J'ai commencé à lire la quatrième page et c'était pire. Il y en avait 23 en tout. La dernière fois que j'avais galéré à lire comme ça, c'était sur *le livre de Golstein,* dans *1984* ; à côté du contrat c'était *Le petit prince*.

Je me suis levé. Suis allé chercher un stylo. J'ai paraphé toutes les pages et signé de mon nom sur la dernière. J'ai pris le deuxième exemplaire. Pareil. J'en ai glissé un dans une chemise, l'autre dans une enveloppe et j'ai renvoyé ça le lendemain matin.

29

J'avais toujours mes quatre sons en réserve que le label n'avait pas écoutés. Ce que Fred avait montré au producteur à la base, c'était les freestyles. Pas les sons. Ils s'étaient croisés dans Paris et Fred avait montré celui sur les chiottes, et là le producteur avait dit mais non ? Et Fred avait dit bah si, alors le producteur avait dit d'accord. J'le signe. Et au bar à Pigalle, moi, j'avais parlé de ces sons, et de faire des clips. Parce que je voulais qu'on les clippe, ces sons.

- T'inquiète, on a le temps, le producteur avait répondu.

« Fais des freestyles encore, il avait dit. »

« Y a le temps. »

Elle a jamais eu le temps, l'industrie. Surtout quand quelqu'un peut potentiellement rapporter de l'argent. Rien que le mot « potentiel » suffit

parfois à ce que de grosses sommes soient alignées sur la table. Ce que je devais comprendre c'était : « Fais des abonnés. » Parce que voilà, j'étais pas encore assez sexy. Pour pas froisser l'artiste dans ces cas-là on parle de « développement ». Tu n'es pas encore assez développé, Daryl. Voilà ce que Dan, Fred et le label disaient. « C'est allé super vite pour toi Daryl. Rends-toi compte. T'étais dans les canards il y a six mois, maintenant t'as deux managers et t'es signé. »

Ouais mais attends, combien d'artistes ont pété du jour au lendemain ? Combien se sont retrouvés avec des liasses de billets dans les poches et dans des hôtels de luxe alors que six mois plus tôt ils tiraient des palettes ? Ces connards de Parisiens avaient tendance à oublier que je faisais pas du rap depuis six mois, mais plutôt 9 ans. Parfois j'avais connu des petits succès, des petits espoirs, rencontré des escrocs, des gens qui profitaient de mon matos pour enregistrer leur merde et arrêter le rap trois mois plus tard. Bientôt une décennie que j'en chiais ma race et on me disait que j'étais impatient. Je comprenais pas pourquoi on me déroulait pas le tapis rouge pour me sucer la bite tiens. Pourquoi

il fallait toujours tout justifier ? Au label, aux managers, aux amis. Allez tous vous faire enculer, j'avais envie de dire. C'était une des meilleures périodes de ma vie, mais quelle frustration d'entrer dans un monde qui m'avait toujours snobé pour finalement me rendre compte qu'il était le même que le précédent. Eh. Le monde est rempli de mondes qui se ressemblent et travaillent chaque jour à faire style que non. Mes couilles ouais. Tous pareils ! Mais comme c'est eux qui avaient la tune, les opportunités et que je n'étais qu'un putain de Périgourdin sans un sou, eh bien je suis retourné dans ma chambre, j'ai allumé mon ordi et j'ai fait du rap.

30

Pour le 1minute2rap de novembre, l'organisateur a lancé le concept des freestyles en duo.

J'ai pensé à Jessy.

Il n'avait jamais participé. Il essayait le concours chaque mois mais le gars de la page n'aimait pas trop ce qu'il faisait. Jessy n'était jamais reposté. Il fallait qu'il paye une pub pour

être sur la page. C'était incompréhensible. Ce gars m'avait tout appris. C'était le meilleur rappeur que je connaissais. Il pouvait poser de différentes façons. Il avait tout essayé, sans jamais rater son coup. Rap love, rap street, conscient, autotuné. À la fin, il arrivait à mélanger tout ça et faire un truc authentique, puissant, bien à lui. Et j'entendais des phrases du genre : « Il lui manque quelque chose. » J'entendais ça dans les studios quand je venais à Paris.

Quand j'ai dit à Dan et Fred que j'allais faire le 1minute2rap avec lui, c'est passé moyen. Tu devrais faire ça avec machine, tu sais, celle que je t'ai montrée l'autre jour. Ce serait parfait. J'ai refusé. La rappeuse en question était forte, elle avait de l'allure et un flow qui ne laissait pas indifférent. Mais ça n'allait pas avec mon idée. J'ai dit non et Fred l'a mal pris.

Dans le train pour Strasbourg on a eu une discussion, par messages. Tu connais rien à ce milieu, il disait, tu viens tout juste d'arriver, t'as rien fait avant alors des certitudes comme les tiennes ne sont sûrement pas valables.

- Attends attends. Je me trompe peut-être mais avant moi, c'était qui tes artistes ? Tu m'as bien

dit que j'étais le premier avec qui tu signais en label ? Alors ? Toi aussi t'es un débutant. Dans ces cas-là ça se passe comment niveau confiance ?

Il a pris un seum intergalactique et m'a demandé le respect. Il a parlé de ses 35 ans. De mes 23. Je me fichais pas mal de ces histoires. Tu me respectes comme je te respecte, mon salaud. C'est totalement parti en couille. Fred était un homme gouverné par ses émotions. Je savais que s'il passait une mauvaise journée, il fallait pas que je lui envoie de morceau. On se ressemblait là-dessus. On était tous les deux pleins d'émotions. C'était souvent des audios et des messages virulents, des :

« Je vais arrêter de bosser avec toi p'tit branleur. »

Des :

« D'accord connard. »

Dan devait nous rabibocher en appelant l'un :

« Non mais laisse couler, il est jeune. »

En appelant l'autre :

« Nan mais laisse couler, c'est qu'il tient à ce projet autant que toi. »

Alors on réfléchissait un peu, on se renvoyait un message en se reniflant le cul et si l'ambiance

était paisible tout de suite on faisait la paix :

- J't'aime mon pote. T'es comme mon fils. On va tout niquer. Allez, vas-y à ton Strasbourg. Moi je veux juste ton bien. J'suis pas ton ennemi tu sais. Je te l'ai assez dit. Et peut-être que t'as raison. J'ai pas la science infuse après tout.

- Moi aussi j't'aime Fred. On va tout niquer poto. Non mais peut-être aussi que je me trompe, pour Strasbourg. Tu sais j'suis jeune. J'suis plein d'énergie mais j'y crois.

- Pas d'soucis mon pote. Tiens-moi au jus.

31

Jessy habitait dans un petit village à 35 minutes de Strasbourg. Il est venu me chercher à la gare et on a tracé. J'ai rencontré sa mère. Il habitait encore chez elle. Je ne l'avais jamais vue. On allait rarement chez Jessy quand j'habitais à Stras. Mais alors du coup, sa mère, une femme mais d'une gentillesse ! Je ne vous en parle pas. Reçu comme un roi, le Daryl. Elle venait frapper à la porte de Jessy toutes les demi-heures. Savoir si j'avais froid, faim, besoin d'un truc. Même qu'en mangeant mon petit déjeuner, le lendemain, on a parlé un peu elle et moi. Elle

était en train de coudre un attrape-rêve. J'ai dit, j'aime beaucoup ces objets. Tu parles, c'est pas rentré dans l'oreille d'un sourd. Parce qu'en partant le lundi matin, elle m'a laissé un petit mot à côté de mon petit déjeuner, qui disait comme quoi je pouvais revenir quand je voulais. Et juste à côté du petit mot, il y avait l'attrape-rêve.

J'en aurais presque chialé.

Entre-temps sinon, on a tourné le freestyle. Jessy avait une caravane dans son jardin. C'était surtout ça l'idée. On a installé : micro, pied, carte son, Mac, enceintes, deux chaises, et on s'est assis. Il a lancé YouTube et on a écouté plusieurs prods. Pas celle-là. Pas celle-là. Attends ? Ouais, celle-là. Il nous fallait deux couplets. Il fallait que ça cogne. Du flow. Des punchs. Beaucoup de punchs. Jessy n'a pas eu trop de mal. Il a même trouvé une ou deux phases pour le mien. J'avais des trucs dans le bloc-notes. J'ai ajouté et ajusté ça selon les rimes trouvées en amont et en 20 minutes c'était plié.

Ce mois-ci, le concours interdisait l'usage de micros studio. Beaucoup se plaignaient des micros parce qu'avec un bon mix on pouvait faire ce qu'on voulait. J'étais d'accord et pas d'accord.

Dans le rap, c’est vrai que le one-shot est important, surtout quand tu dois faire un freestyle en radio ou même juste en soirée. Mais tout ça n'est qu'une histoire de bite. La plupart des sons qu'on écoute sont enregistrés en studio et bénéficient de la magie du mixeur. Après bon, le rap c'est souvent qu’une histoire de bite. Du coup on a fait le freestyle avec la caméra de Jessy et on a enregistré nos couplets dans son home studio. On a pris les deux pistes, caméra et micro studio et on les a superposées en baissant d'environ -15 db celle du micro. Juste pour donner un peu de relief à nos voix. Les lambdas n’y verraient que du feu, et pourtant, sans ça, les lambdas n’auraient pas pris de plaisir.

On a fini et posté la vidéo vers 18 h. On avait mis la caméra dans un placard de la caravane. Le freestyle commençait sur Jessy qui ouvrait le placard. J'étais à côté, je commençais mon couplet et il enchainait sur le sien. Quand c'était moi qui rappais, il faisait mes backs. Quand c’était lui, je faisais les siens. Une phase, une punch. C’était notre cahier des charges. Je crois qu'on l’avait respecté.

Une heure plus tard Fred m'appelle :

- C'est du génie les mecs. Le producteur a

kiffé. J'ai pas trop le temps là mais j'te rappelle demain faut que j'te dise un truc.

On a pas gagné 1minute2rap ce mois-ci. On est même pas allés en finale, mais quelques semaines plus tard le producteur a invité Jessy à Paris.

Il lui a proposé de devenir mon backeur.

32

Après ça j'ai chopé la pire gastro de ma vie. Des sueurs froides en rentrant de Strasbourg. D'un seul coup. Je me suis installé au pieu. J'ai mis le chauffage à fond. J'avais froid. Je tremblais.

Au bout d'une heure ça s'est calmé et mon estomac a pris le relais. Vers deux heures du mat, j'ai sauté du plumard pour aller vomir. J'ai dû faire ça trois ou quatre fois, sans vraiment fermer l'œil de la nuit. Lendemain matin j'en menais pas large sous la couette. Je suis resté au lit toute la journée. J'ai prévenu la pizzeria que j'allais pas venir. Ce soir. Et demain. Et après-demain aussi. Et je sais pas si je vais revenir en fait parce que j'ai l'impression j'vais crever.

L'estomac est allé mieux et des maux de

ventre se sont déclenchés. J'étais dans mon lit, j'ai eu envie de lâcher une caisse. Mais en fait je me suis chié dessus. Je suis allé aux chiottes, j'ai fini mon affaire, enlevé mon calcif et foutu ça à la poubelle. Le pyjama avait aussi pris un coup. Ça je l'ai mis à la machine. Je me suis changé et dodo.

Toute la semaine j'ai eu la coulante. Je mangeais un yaourt par jour. J'essayais aussi de boire. Je savais que c'était important. Je gardais un verre d'eau près de mon lit et je redoutais le moment de le remplir. La dernière fois que j'avais été malade c'était au collège, chez ma mère. C'était elle qui allait remplir le verre. Mais là y avait plus maman. Alors, j'ai pris conscience d'une chose. C'est très facile de mourir quand on habite seul. J'aurais pu me dessécher complet et on aurait retrouvé mon corps des semaines plus tard, à cause des odeurs. Ça serait passé en dessous des portes. Les voisins auraient alerté les flics. Fini le rappeur. Terminé l'artiste. Mort desséché sur un clic clac le Daryl. Oui, je pouvais appeler le SAMU, mais j'étais jamais à l'aise à ce sujet. Quand est-ce qu'on doit appeler le SAMU ? Faut être dans un sale état et j'avais jamais l'impression d'y être, mais je me disais

aussi que si j'attendais vraiment d'y être, j'aurais même plus la force d'attraper le téléphone ? C'était sans issue.

Heureusement, fin de semaine mon état s'est stabilisé. J'avais de nouveau un peu faim et les douleurs au ventre sont parties. J'ai mangé un ou deux yaourts de plus par jour. Et puis j'ai pu revenir bosser à la pizzeria le vendredi. Visage pâle. Ils m'ont tous regardé en arrivant. Andréa, Alex, Martin, un des livreurs :

- Bah alors keski t'est arrivé ?

- Rien j'ai joué à la play.

J'ai pris un sac, une des pizzas qu'était sur le four, mis ça dans le topcase d'un des scoot et c'était parti. Toute la soirée j'ai eu l'air d'un zombie. Vers 21 h, mon estomac a semblé réclamer des sushis. Je suis allé voir le chinois qui faisait du jap à côté :

« Comme d'hab. »

Je suis reparti livrer. À mon retour, mes sushis étaient prêts. J'ai rangé les scoot dans le garage, noté l'heure sur la feuille d'heures et suis rentré chez moi.

J'ai mangé un sashimi et foutu le reste au frigo.

33

En attendant, ça ne m'a pas empêché de continuer à prendre des abonnés. J'ai juste fait une pause d'une semaine niveau rap mais j'avais des trucs en réserve. Quand c'est allé mieux, je m'y suis remis sans attendre.

Et puis, est venu le moment où 1minute2rap a collaboré avec Deezer. En février. Le gagnant devait remporter une place dans leur compilation. La Relève Deezer. Une compil qu'ils organisaient chaque année pour mettre en avant des « petits artistes ». La plupart du temps, c'était déjà des gens signés, en place, avec une belle petite communauté. Je me suis dit que c'était le moment. J'ai enregistré un freestyle et suis allé tourner dans la pizzeria. Je sais plus qui c'est qui m'a filmé, mais la vidéo commençait au moment où j'étais sur le scooter, en mode retour de livraison, veste ouverte, torse nu. Je mettais l'engin sur béquille et j'avançais vers la caméra. Celle-ci reculait à mesure et on se retrouvait dans la pizzeria, à côté du four. Au refrain j'étais au niveau de la caisse et je demandais à Alex de me rejoindre. Il rappliquait et on chantait ensemble.

Dans les paroles il y avait :

« 35 h nique ta grand-mère, j'suis pas fait pour être livreur de pizzas. »

Le freestyle était pas mauvais mais loin d'être exceptionnel. Je savais juste qu'un mec qui rapperait avec son patron ferait rire. Et que faire rire, faisait plus de clics que du bon rap. Ça a marché parce que je suis allé en finale.

34

Alors le label a enfin voulu commencer à tourner des clips. J'ai parlé d'un concept. Deux morceaux opposés. « Freestyle Racaille. » Et « Freestyle Baltringue ». Dans le premier, je devais écrire un texte egotrip, poussé à l'extrême. Dans le deuxième c'était tout l'inverse. Un être que je n'avais pas du tout l'habitude de jouer. Le dégonflé, le lâche, le trouillard. Je m'en suis donné à cœur joie. J'ai écrit et enregistré les deux morceaux très facilement. Puis j'ai envoyé ça au producteur, sans passer par Dan et Fred. Une semaine plus tard, j'avais une équipe sur Périgueux pour tourner les deux clips.

Le chef de projet, accompagné de deux gars, David et Chris. Ils sont arrivés en voiture devant

la pizzeria. Bagnole remplie de matos. Quand ils ont ouvert le coffre, des perches se sont pété la gueule. Je voyais des batteries, des chargeurs, un ronin, une caméra, des sacs. Beaucoup de sacs.

- On va tourner un film ou quoi ?

- Boh c'est rien ça.

David et Chris m'ont salué. David était grand et costaud. Il était brun et avait le front légèrement dégarni. Il se tenait toujours très droit, c'était marrant à voir. Chris était plus petit, avait les cheveux blonds et une voix aussi aigüe que posée. Ils ont sorti le matos de leur bagnole et ont commencé à installer dans le resto. Ça a pris trois heures. Très loin de l'époque où je tournais avec Emile. Les mecs maitrisaient un lexique qui m'était totalement étranger. Je les appelais les caméramans. Plus tard j'ai appris qu'on disait réal.

Sur la route, ils avaient écouté les morceaux, et David en avait profité pour écrire quelques idées. Il me disait que le tournage allait se faire à l'impro. Pourtant, quand je les voyais installer les perches, les lumières, la fumée, que tous les passants s'arrêtaient devant la vitre pour regarder ce qu'on trafiquait, c’est pas l’impression que j’avais.

Le tournage s’est fait sur deux jours. On a fait les deux clips dans la pizzeria. L'un où je jouais la racaille impulsive, l'ouvrier qui pisse sur sa hiérarchie en lui faisant des doigts entre chaque livraison. L'autre, c’était l’inverse. La grosse victime. Alex me jetait les pizzas à la gueule avant de monter sur le scoot. Puis j’allais chez le client et je me faisais voler mon scooter par un inconnu et je courais après tout le reste du clip.

Ils ont voulu me montrer certains plans, mais j'ai refusé.

- La surprise, j'ai dit.

On s'est serré la main. Ils sont rentrés à Paris et je suis allé m'occuper de la finale du concours.

35

J'ai fait ça simplement. Face caméra, avec mon micro. J'ai juste pas filmé avec mon tel. J'avais un vieux reflex qui trainait sous mon lit. La qualité était bien meilleure mais les fichiers étaient volumineux. C'était la finale alors pour cette fois, petite exception.

J'ai donné ce que j'ai pu niveau texte, punch, flow, et j'ai enregistré ça un soir, après le taf. Il y a eu une dizaine d'essais. Une fois que ça a été

bon j'ai rangé le matos, exporté les pistes audio et allumé le logiciel de montage. J'ai synchronisé les pistes, supprimé celle de la caméra, ajouté des lyrics et exporté le tout sur mon bureau. Enfin, j'ai transféré la vidéo sur mon tel pour la regarder. C'était le même rendu que si j'avais tourné sur iPhone. Voire pire.

Lendemain je l'ai postée vers 18 h. J'ai fermé l'appli et je suis allé bosser. J'ai rouvert à 22 h 30. En termes de likes, partages, commentaires, elle battait tous les scores que j'avais pu faire précédemment. Et quand je regardais la vidéo je me disais, ça peut le faire. Les autres finalistes étaient bons, mais ils s'étaient contentés de faire du rap. Le jury de ce mois-ci, c'était Deezer. Habituellement, c'était des rappeurs connus. Mais là, c'était l'industrie. Mon chef de projet m'a dit qu'il fallait pas se faire d'espoir. Que ces gens-là ne s'arrêtaient souvent qu'aux statistiques. Et à ce niveau j'étais pas le plus intéressant. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais pour une fois j'ai pas vraiment été d'accord.

36

J'ai appris que j'avais gagné en mangeant une

salade Sodebo par terre, sur le parking du Auchan de Marsac. Avec Manel.

Fred m'a appelé et m'a dit :

- Quuuuui c'est k'a gagné 1minute2rap ????

Je lui ai demandé dix fois de répéter.

- J'déconne pas j'te dis, un mec de Deezer est passé au studio cet après-midi, y avait 12 personnes dans leur jury. Les 12 ont voté pour toi. Tu vas être dans la Relève Daryl. Félicitations. Maintenant ça va aller tout seul.

Je me suis levé, j'ai jeté ma salade à peine entamée et on est allés acheter des bières. Manel a payé le pack. C'est pour moi, il a dit. Il avait l'air content comme si c'était lui le vainqueur. On est entrés dans le Auchan tellement troublés, on a cherché le rayon pendant un quart d'heure. On a même croisé Samy. Il était revenu de Strasbourg depuis quelque temps. On l'a salué normal. Je lui ai rien dit à propos du concours et on s'est tirés vers les caisses.

Sur le scooter, je me serais presque envolé, tellement j'étais à l'aise. On s'est ouvert une bouteille de vin en arrivant, et deux bières. Je me suis allongé sur mon canap et on a commencé à boire, à parler. Manel disait que j'avais passé la première et la deuxième et ainsi de suite jusqu'à

la cinq, que j'étais arrivé à 130 vitesse de croisière et qu'il suffisait simplement de tâter l'accélérateur de temps à autre et de cette façon j'irais où je voulais.

- T'es sur l'autoroute maintenant.

- T'as raison je lui disais. T'as raison.

Mes membres étaient si légers. Manel était debout, verre de vin à la main. Il est resté comme ça toute la soirée et on a picolé jusqu'à s'endormir.

Cette nuit-là, j'ai fait un rêve où je parlais à Orelsan et Médine. On était là et on parlait de je ne sais quoi, mais c'était sans doute très important. J'étais maintenant dans le game. Ils savaient ça. Je revenais de loin. Ils savaient ça aussi. À un moment j'ai dit, les gars, si vous avez besoin d'un feat, y a pas de problème. On se connaît maintenant. Vous faites partie de la famille. On peut compter sur la famille. Orelsan et Médine semblaient heureux d'entendre ces mots. Daryl était quelqu'un de très respectueux. Il n'oubliait pas d'où il venait. Très insolent sur les réseaux oui, mais ce n'était qu'une carapace. Un homme si gentil dans la réalité. Dès que vous passiez sa porte il vous demandait si par hasard vous n'aviez pas soif. Il y avait des bières au

frigo. Du vin dans la cave. Et même des cigares dans la boite à cigares. « C'était un peu comme chez nous, on pouvait se servir », Orelsan et Médine disaient, assis sur leur fauteuil, face caméra, dans ce documentaire dédié à Daryl. On avait fait un documentaire après sa mort. Eh oui. Il était mort. De bonté. On pouvait mourir du cancer, d'une cirrhose, du SIDA, d'un AVC, de la tuberculose, d'un infarctus du myocarde, et récemment il y avait aussi eu, la bonté. Le premier cas était Daryl. Il avait été si altruiste, si bienveillant avec le monde que le monde s'en était retrouvé lui-même bouleversé. L'équilibre avait été rompu par la bonté de Daryl. Il n'y avait plus assez de mal. Le monde en avait besoin pour survivre. Alors un jour, au moment où il allait donner 1000 dollars à un SDF, tout à coup, un éclair a traversé son corps. Juste au moment de sortir les billets de sa poche. Paf, par terre. Mort sur le coup.

Trop bon.

37

En revenant au taf j'ai dit à Alex que j'allais pas être là pendant trois jours.

- Tu me laisses pas le choix j'imagine ?

- Non, j'ai répondu. Après tu peux toujours refuser.

- Ouais, il a dit.

- Mais je serai pas là.

Il m'a donné trois jours de congé sans solde et j'ai pris un train pour Paris. Le producteur voulait tourner un clip. Un son que j'avais enregistré en studio depuis plusieurs mois. « Vapormax », il s'appelait. Depuis, je n'avais fait que demander quand est-ce qu'on tournerait ce clip. C'était toujours les mêmes réponses.

« T'as le temps. »

« Tranquille. »

« C'est pas le moment. »

Quand j'ai gagné le concours, ç'a été le moment. Le label m'a pris un billet pour Paris, je suis arrivé dans les studios et le chef de projet m'a conduit en Uber dans un endroit où une dizaine de personnes travaillaient sur un décor. Il y avait aussi une vingtaine de figurants. David et Chris étaient au milieu de la pièce. Ils donnaient des directives à d'autres gars qui installaient diverses lumières, décorations murales. Des meubles. Il fallait que la pièce ressemble à un appartement. On allait y simuler une soirée. Je

me suis avancé vers eux et j'ai dit, ça va c'est pas trop l'impro là non ? Ils ont rigolé, puis on s'est serré la main. J'étais content de les voir. Ça voulait dire qu'il se passait des choses. David avait un classeur dans les mains. Il vérifiait son découpage technique. Il m'a dit que le montage du freestyle Racaille était terminé. Chris allait m'envoyer ça sur WhatsApp. Il enchainerait Baltringue en suivant.

Je me suis baladé dans cette grande pièce, pour dire bonjour à tout le monde. Je me suis installé sur un canapé. Deux mecs parlaient à côté. Un « chef-op » et je ne sais qui.

- T'y crois à c't'histoire de covid toi ? l'un a dit.

- Nan, l'autre a répondu. Il était en train de visser une ampoule. Il a fait un sourire et ajouté :

- Le covid c'est comme le cancer. On l'a tous.

Une fille et un mec sont arrivés à l'entrée de la pièce. Je les ai reconnus. Dan et Fred m'avaient envoyé plusieurs photos pour décider quels seraient les acteurs principaux du clip. L'histoire en gros c'était, je rencontrais une meuf en soirée que je draguais devant son gars, ensuite je la ramenais chez moi et au petit matin je me réveillais dans le lit en découvrant son mec à côté. En fait, j'avais pas dragué la fille mais son

mec. J’avais baisé avec aussi.

Je voyais tous ces gens presser le pas, s'affoler à chaque tour d'aiguille sur l'horloge. Et je me suis imaginé un an plus tôt, à l'abattoir, quand aucune de ces personnes connaissait mon existence. Pour eux c'était normal que je sois là. J'étais un artiste. Je faisais de la musique. Des concours. Mais il y avait rien de normal. Si j'avais pas enregistré ce putain de premier freestyle du lundi, je serais toujours à l'usine. À ma place ce serait un autre rappeur, et puis d'autres figurants aussi. Eh oui, c’est pour tout le monde pareil. Artistes, figurants. Tout n'est qu'une question de timing.

Je préférais quand même être artiste.

38

Le tournage a pris deux jours parce qu'on a dû tourner dans un autre appart. Et puis faire des plans sur le scooter, pour le passage où je ramenais la fille chez moi. Et celui où je découvrais le type dans le lit. Le deuxième jour, la fille et moi on était assez proches. Mais j’étais vraiment pas du genre à draguer dans un cadre comme celui-ci. C'était pour moi trop de

problèmes. J'avais Pinder pour ça. Mais j'étais pas non plus du genre à recaler une fille. Du coup là, j'ai balancé l'hameçon proche de la rive, j'ai mis la canne sur son support et j'ai attendu. Je savais que c'était quitte ou double. La plupart du temps, si tu vas pas vers les femmes il se passe pas grand-chose. Mais quelquefois, l'une surgit de nulle part et t'envoie valser par-dessus la troisième corde. C'est toujours très étrange, de se faire draguer. Je crois que j'aimais. Déstabilisant mais sympathique. Et quand tu commences à être un peu influent, tu vois, ce que j'aurais appelé exception trois phrases plus haut devient petit à petit chose plus courante. En gros plus la notoriété grandit, plus on se rapproche d'une potentielle généralité. Brad Pitt a potentiellement 40% des femmes à ses pieds. Vous allez me dire, difficile de parler de généralité en dessous de 80. Prenons Keira Knightley et là je pense qu'on y est oui. Mais Keira Knightley est déjà à 80 sans notoriété. Avec, c'est du 200 %. Pour un homme, c'est déjà énorme, 40. Proportionnellement on peut presque le considérer comme universellement séduisant. Et, disons qu'au moment où je tournais ce clip, je devais être à 0,5 ? Sachant qu'un an plus tôt

j'étais presque en négatif, je voyais quand même bien la différence, croyez-moi.

D'ailleurs, fin de tournage elle était sur mes genoux.

39

Je suis rentré à Périgueux et on a sorti Racaille. Le clip a été très bien reçu. 20 000 vues en une semaine, me semble-t-il. Pas mal de commentaires et de likes. Costaud, l'engagement. Pas le casse du siècle mais pour un premier clip, c'était chouette. Baltringue est sorti un mois après. Le clip a été bien reçu aussi mais, moins de vues que le précédent.

Juste après la sortie de Racaille, Deezer m'a envoyé des billets de train ainsi qu'une réservation pour une nuit d'hôtel dans un Mercure à Paris. Le soir je suis allé au taf, j'ai dit bonjour à Alex.

- Je serai pas là de vendredi de cette semaine à mercredi de la semaine pro.

- D'accord, il m'a dit.

Deux jours plus tard j'étais de nouveau dans le train.

40

On avait jusqu'à mercredi pour faire un son et l'envoyer à Deezer. Chaque fois que je venais en studio, Dan et Fred tenaient à m'assister. Chose que je détestais. Je ne savais pas écrire ailleurs que chez moi. Ou alors il fallait un cadre, une émotion. Il ne fallait surtout pas que j'attende quelque chose de l'écriture hors de chez moi. C'était elle qui devait venir par ses propres moyens. C'est arrivé quelques fois, au studio oui, mais c'était toujours lorsque j'écrivais dans mon coin. Les managers étaient dans la salle de réunion avec le producteur. Et moi j'écrivais. Et parfois, je sortais du stud et je disais « écoutez ça ». Je balançais mes phases, on se tapait une barre et je revenais en cabine. C'était très important, de laisser faire. De ne pas se prendre pour n'importe qui à écrire n'importe où et comment. Ma plume n'aimait pas ça. Il fallait la considérer. Dan et Fred n'y croyaient pas vraiment. Ils rentraient dans mon monde comme deux obèses dans un 9 m2. À chaque mouvement, ils cassaient un truc. Et ils avaient le don de dire « Mais ça va v'niiir, ça ». Et moi,

dans cette phrase je voyais : « Mais t'inquiète on va réussir à prendre possession de tes textes et à la fin on sera tes ghost-writers parce que nous à la base on voulait faire du rap mais on a pas réussi à faire comme les cassos comme toi et ce qui manque aux cassos comme toi c'est un peu de nous-mêmes donc tu vas te laisser faire et ça va aller. À la fin t'auras de l'argent. T'façon y a que ça qui t'intéresse n'est-ce pas ? L'argent ? Alors pourquoi t'es pas content ? Hein ? Pas possible ce gosse. »

Je les regardais avec des yeux noirs. Boule à la gorge. Sueurs qui montaient de partout. Bande de fils de pute. Vous n'y connaissez que dalle. Rien du tout, ouais. Le dialogue était complexe. Personne ne m'écoutait jamais lorsque j'avais une idée. Je passais mon temps à dire : « Je sais pas si je suis clair. » Chose à éviter. C'est presque comme de dire aux autres que tu sais pas parler. Ça aussi je le disais. Je sais pas parler les mecs désolé.

« On va t'apprendre nous, ça va venir. »

Je les détestais. Mais je pouvais pas m'empêcher de dévoiler mes faiblesses, que je reprenais comme un voleur de ferraille dès qu'on s'embrouillait. Là j'étais le plus fort et en face ça

mouftait pas. Mais dès les réconciliations je baissais le falzar je prenais tout. J'étais trop jeune pour ces conneries. La jeunesse se ressentait dans mes faits et gestes. Trop content, trop triste et trop faim. Toujours trop. Même les gens qui m'entouraient, qui avaient parfois dix ou vingt ans de plus, ils faisaient pas mieux. Avec Fred le troisième et dernier soir de création on a failli se taper. J'avais écouté tout le monde pendant deux jours. Mais j'avais pas fait un son qui me plaisait vraiment. Pour le troisième je voulais qu'on me laisse les manettes. C'est passé moyen et un moment Fred a demandé d'ajouter un truc. Au refrain j'crois. J'étais si content du son que je venais de faire, c'était d'ailleurs celui que je voulais envoyer à Deezer. Je lui ai dit d'aller se faire foutre avec ses idées. Il a jeté sa bouteille d'eau dans le studio et il est sorti. Puis il est revenu. Puis j'ai chialé. J'ai parlé de la pression que j'avais autour du projet. J'ai dit que je voulais pas revenir à l'usine. J'ai dit, j'veux m'en sortir. À tout prix. Fred et Dan sont venus faire un câlin. Les beatmakers aussi. Câlin général et en un instant on s'est retrouvés de l'autre côté de la balance. Pleins de bonne humeur. Ils m'ont dit : « Dans tous les cas c'est toi qui choisiras le

morceau qu'on enverra. C'est toi qui choisis Daryl. T'auras toujours le dernier mot. » Puis Fred a commandé un Uber. On était tous dans la rue. Les beatmakers et Dan se sont cassés à pied par la gauche. Le Uber est arrivé. On est montés dedans et on s'est cassés par la droite.

J'ai choisi le son que j'aimais le moins.

41

Je me suis retrouvé à l'hôtel Mercure avec une meuf que j'avais connue sur les réseaux. Une meuf qui parlait avec plein de mecs d'1minute2rap. Elle disait qu'elle avait baisé qu'avec l'un d'eux, et je la croyais. On habitait tous aux quatre coins de la France. Dans le cas contraire ç'aurait sans doute été différent, mais dans celui-là les billets de train n'étaient pas offerts.

- On baisera pas ensemble, elle m'a dit, avant d'aller à l'hôtel.

- Ok, j'ai répondu. Je pourrais me toucher au-dessus de tes fesses ?

- Oui ça je m'en fous.

On est arrivés dans la piaule. Elle est allée prendre une douche. Le mur de la salle d'eau

était une sorte de verre opaque. On ne voyait que la silhouette de la personne. Je me suis permis de regarder, assis sur le lit, tranquillement. 10 minutes plus tard elle est sortie en short soutien-gorge. Elle s'est installée au lit, sur le ventre avec son téléphone.

- Je peux ?

- T'es en chien toi hein.

- Bof...

J'ai hésité puis je me suis avancé vers elle, maladroitement. Elle a mordu mes lèvres puis je me suis installé sur son ventre pour l'embrasser. On a continué et commencé à se frotter. Sa respiration était plus forte. Elle a enlevé son short, j'ai enlevé mon jogging.

Il faisait froid dans Paris ce soir-là.

42

Au réveil je suis allé prendre mon petit dej. La fille est restée au lit.

J'ai descendu les cinq étages par l'ascenseur, me suis dirigé vers le restaurant et installé à une table dans un coin. Un mec tatoué de partout est arrivé dans la salle. On s'est regardés. Puis je me suis levé pour aller chercher à manger. Il y avait

des viennoiseries minuscules au buffet. J'en ai pris deux. Ensuite, je suis allé me servir un verre de jus d'orange dans une machine avec les fruits apparents qui faisaient bien. Ajouté à ça, petit café, et je suis revenu à ma table. J'ai eu envie de me prendre un thé aussi mais j'ai pensé à mon problème pour pipi. J'allais sûrement devoir me retenir toute la journée. J'ai bu mon café et laissé la moitié du jus d'orange.

Je suis remonté à la chambre. J'ai pris ma douche. Ensuite je suis allé réveiller la fille :

- Ce serait mieux qu'on sorte pas de l'hôtel ensemble.

- Pourquoi ?

- Je sais pas. Ça fait le rappeur qui ramène des meufs à l'hôtel.

- Tous les rappeurs font ça. Et la chambre est réservée pour deux personnes. Et je peux très bien être ta copine.

- Je sais pas.

- Comme tu voudras.

Je suis sorti en premier et j'ai vu un taxi. Il y avait la tête de mon chef de projet qui dépassait de la vitre arrière. Il a ouvert la portière et je suis monté.

43

Dan et Fred attendaient sur le parking. C'était un gros bâtiment, un genre de studio de tournage. On est entrés là-dedans. Il y avait déjà pas mal de monde.

- Daryl, c'est ça ? une meuf a dit.

- C'est ça.

- Bonjour Daryl, merci d'être parmi nous aujourd'hui. Tu veux boire quelque chose ? Je te laisse installer tes affaires ici. On t'appellera pour le maquillage et les habits.

Chaque fois qu'on croisait quelqu'un :

« Daryl, c'est ça ? »

Tous les gens qui bossaient là connaissaient mon prénom. Ils avaient dû prendre une pression. Fallait qu'on se sente tous à l'aise et certains n'avaient aucun mal. Il y en a un qui avait sa meuf sur ses genoux. Ils s'embrassaient comme des collégiens. Un autre qui roulait son joint. Il a commencé à fumer et une meuf est sortie de nulle part pour le monter en l'air. L'ambiance était étrange. Si tu t'avançais pas pour saluer, personne le faisait. Chacun restait dans son coin. Y avait un gars bandé de la tête aux pieds dont

j'avais déjà entendu parler sur les réseaux. Il faisait du rap un peu émo-intello-mélanco. Ici c'était peut-être celui dont l'avenir était le plus prometteur. Je l'ai entendu parler quand on faisait la photo de groupe :

- T'as pas envie de bédave frère ? il disait au gars à sa droite.

On avait mis une grosse enceinte derrière moi, je m'étais assis dessus. J'ai commencé à prendre différentes poses. Le photographe nous rafalait.

« Putain on peut pas bédave ici. »

Je tentais toujours un nouveau truc. Sourire. Clin d'œil.

« Tu bédaves toi ? »

Ensuite on s'est dispersés et ça a été le moment de l'interview. Le maquillage commençait à me tomber de la gueule avec la transpiration. J'étais pas du tout à l'aise, j'avais la voix cassée. Chopé un coup de froid la veille. Quand je parlais, ma voix déraillait et passait de grave à aigüe, puis rien du tout. Toute ma vie j'avais rêvé de faire des interviews. Je regardais celles de Vald, Orelsan, Damso et je m'imaginais à leur place, répondre des trucs encore plus stylés. Je m'entrainais dans ma douche. Je parlais tout seul. Ça durait une heure parfois.

Quand la journaliste m'a regardé droit dans les yeux, sur mon siège, ça n'a pas fait pareil que dans la douche. Tout crispé que j'étais. Je regardais les caméras, les perchmen autour. Et puis y avait cette porte là-bas dans le coin. J'avais envie de m'y jeter.

La meuf posait des questions et je devais répondre en une phrase toute simple. Un mot si possible. Ils appelaient ça le « pop chrono ». Ça m'arrangeait vu que dans tous les cas j'étais à sec. Je répondais quasiment du tac au tac. Assis sur le siège, mains sur les genoux, dos droit comme un enfant de chœur. Lorsque j'ai vu l'interview plus tard j'ai eu envie de me tarter la gueule. Il est beau le Daryl des réseaux. L'instagrammeur à trois francs six sous. Mon micro ne tenait même pas sur la veste alors fallait en permanence recommencer. Chaque fois je disais : « C'est bon ? » La journaliste me regardait. Elle souriait.

Je suis sorti de là transpirant, j'ai fait la gueule le reste de la matinée. Dan et Fred voulaient que je relativise. Rien n'était jamais grave selon eux. On s'est embrouillés.

L'après-midi, y a eu les séances photos-vidéos en individuel. Il y avait un écran d'au moins quatre mètres de long derrière moi, des lumières

de chaque côté. L'ambiance était sombre, électrique. J'ai pris différentes postures, fait plusieurs grimaces et le photographe a eu son compte. Ensuite un mec avec un ronin et une cam' s'est approché et ça a été son tour. Je me suis reculé jusqu'à l'écran puis je me suis ravancé sur lui. Parfois j'allais sur gauche ou sur droite et ça foutait ses plans en branle. Un moment j'ai reculé et failli me péter la gueule sur une lumière. Le gars au ronin a dit « Ttention ! » et j'ai évité la chute. On a continué pendant dix minutes. L'équipe de tournage et les managers derrière avaient l'air satisfaits. Je leur en ai foutu plein la vue avec la gestuelle. Sûr. Je savais même pas ce que je faisais. Il suffisait d'y croire.

Ça faisait longtemps que j'y croyais.

44

Quand je suis rentré Macron a dit que la France était en guerre. Il s'avérait que le Covid n'était pas comme le cancer et qu'on ne l'avait pas déjà tous mais que bientôt ce serait le cas si on adoptait pas les gestes barrière. Le premier a été de fermer le pays. Une partie de ma carrière y compris.

Tous les commerces non essentiels se sont retrouvés dans l'obligation de fermer boutique jusqu'à nouvel ordre. Cinémas, restaurants, bars, tout ça on l'a pris on a dit salut. Même les concerts et les festivals, annulés. Et interdiction de sortir de la maison, sauf pour aller faire des courses ou se balader prendre l'air. Et pour ça, fallait remplir une attestation sur l'honneur.

La Relève Deezer n'a pas été annulée mais c'était quasiment pareil. Ils ont sorti la compil et se sont contentés d'une petite promo, en payant des sponso sur chaque réseau. Le budget était pourtant colossal. Il devait y avoir des affiches de chaque artiste dans 12 métropoles françaises. La mienne y compris. Ma tête, mon nom. Daryl. LA RELÈVE. Dans la plupart des arrêts de bus, sur les murs, les arrêts de métro. MA tronche. Mais Macron a dit non. Macron a dit c'est la guerre.

Gaston m'a appelé le soir de l'annonce. Il a proposé qu'on passe le confinement ensemble. J'ai dit oui. On a appelé Manel. Il habitait sur Toulouse maintenant. On lui a proposé de passer le confinement avec nous. Il a dit oui, pris un BlaBlaCar jusqu'à Bordeaux et on est allés le chercher.

45

Il faut dire que le confinement n'a pas changé grand-chose à ma vie. Je ne suis pas de nature à sortir tous les soirs. Ni la journée. Ni rien du tout. Au mieux j'aime me balader dans les centres commerciaux, au bord de la rivière de temps en temps. Ce qui n'était pas interdit. Du reste les restos me manquaient un peu. Sans plus. Et la livraison de pizzas n'était pas interdite. J'ai continué de bosser.

Mais, à trois dans un 35m2, l'ambiance peut vite sembler particulière. Gaston, Manel, j'avais l'impression qu'ils épiaient mes faits et gestes. Quand je disais la moindre banalité, ils avaient le rire facile. Manel devenait de plus en plus colérique. Un soir pendant un film, j'ai dit un truc sur un acteur. Il m'a fait :

- MAIS T'ES CON. T'ES TOTALEMENT DÉBILE C'EST PAS POSSIBLE.

Il était sur mon canap. Il a répété ça plusieurs fois. Gaston était mort de rire à côté. Moi j'étais sur un matelas gonflable par terre. Je passais mon temps là-dessus parce que j'avais laissé mon lit à Gaston. Quand je suis chez moi, le plus

souvent je suis dans mon lit. Mais là j'en avais plus alors je restais sur ce matelas. Et je me faisais insulter, dans mon propre appartement, par terre, par un type assis sur mon canap. J'ai voulu l'emmancher mais ses insultes paraissaient si violentes que je savais pas si je devais les prendre au sérieux. Du coup j'ai rien fait.

Une fois devant le Auchan, je tenais le caddie, ils étaient devant et je les ai vus rire après une parole que j'avais balancée comme ça. Ces enculés se foutaient de ma gueule. Je leur ai dit de se calmer. Je leur ai dit ce que je pensais. Que je me doutais bien qu'ils passaient leur temps à parler de moi quand j'étais au taf. Gaston a eu l'air si hautain dans sa réponse, j'ai eu l'impression d'être parano.

J'avais parfois des appels avec le label, les managers. Je faisais ça dans ma chambre en fermant la porte. Les deux étaient sur le canapé au salon. Dès que l'appel commençait ils arrêtaient de parler. Ils écoutaient tout. Les seuls moments où j'étais seul c'était sur le scooter. Le reste du temps, il y avait Andréa ou Alex ou les deux autres connards chez moi et Gaston voulait toujours qu'on reste ensemble.

« Quand on vit en groupe, c'est important.

Nous chez les compagnons c'était très mal vu de rester dans son coin. »

Je me posais quand même sur mon matelas et laissais les deux regarder des films, ou jouer aux échecs ou à la Xbox.

Ma Xbox.

46

Un soir pendant qu'on se mettait une cuite j'ai reçu la V1 du clip Vapormax. Je me suis installé à mon bureau et j'ai dit aux gars de venir. J'ai appuyé sur play et ç'a été un grand moment. Mon premier VRAI clip. J'étais agréablement surpris par ce que je voyais. Qualité d'image ? Nickel. Jeu d'acteurs ? Pas si mauvais. Et bien que le montage avait une ou deux incohérences, très bonne V1. Manel était bouche bée à côté. Gaston a dit que c'était propre,

« Mais ça va un peu vite quand même. »

J'ai fermé l'ordi et on est retournés picoler au salon. Gaston a ouvert une bouteille de rhum et j'ai mis un peu de son. On a commencé à écouter du rap. Des sons qu'on adorait quand j'étais au lycée, Gaston au CFA et Manel rien du tout. Quand c'était du rap, il fallait que ce soit

oldschool, sinon Gaston pétait un câble et fallait changer. Après, on a mis du Daniel Guichard - Mon vieux et on a tous chialé. Ensuite, on a remis du rap oldschool, on s'est serré les pognes et on s'est fait des câlins.

Au bout d'un moment je suis allé me poser sur le canap, complètement mort. Les gars sont restés à table. J'ai fermé les yeux et les ai rouverts. Gaston et Manel étaient par terre sur le matelas. Ils chantaient des chansons. Ils se battaient à moitié.

J'ai regardé l'heure. 3 h du mat.

- Vous branlez quoi ?

Manel a tourné la tête vers moi. Son regard s'est durci. Il s'est levé puis s'est avancé vers le canap en titubant. Ensuite il a sauté sur moi et commencé à vouloir m'étrangler. Ce salaud avait de la force. Même bourré. Heureusement j'ai eu de quoi le repousser. J'étais moins pété que lui. Chaque fois que je le dégageais du canap il remontait. Je le repoussais directement. À un moment j'en ai eu marre j'ai dit à Gaston de bouger son cul. De faire un truc. Il s'est levé et il a attrapé Manel par derrière.

- Ho ! Calme Manel ! Calme ! Les voisins !

Il a eu l'air de reprendre ses esprits. Il s'est

assis par terre, lentement. Il avait les yeux ronds comme des boules de billard. Et puis il s'est couché.

Il a dormi là.

QUATRIÈME PARTIE

1

Nous y voilà. Oui oui oui. 6 mois qui passent. Comme ça. Ça va vite, hein ? On y croyait même pas. Maaais si, ça y est, c'est bon, c'est fait. La capitale. Mais nan ? Bah si. Ah ouais. Putain ! Regarde, là. Cette piaule. Assez sympa hein ? Bon, ne regarde pas par la fenêtre, le quartier oui, c'est autre chose. Mais, j'ai en tout 30 m2, une machine à laver, le chauffage au sol et un bon matelas ! Le matelas est par terre. Pas de sommier. L'appartement est déjà meublé quand j'arrive. C'est un plan de Dan. Une fille qu'il connait depuis un bail. Je crois qu'il a déjà couché avec. C'était il y a longtemps, quand il travaillait au Gaumont. Elle doit partir en Corse et aimerait louer son appartement en attendant de revenir. Elle en a pour un, deux, trois ans peut-

être plus ? Ça nous laisse du temps, on en a besoin. On a déjà sorti plusieurs clips. Le freestyle Racaille, Baltringue, des freestyles « Daryloconfiné ». Il y a eu Vapormax, BMX aussi. Rien n'a exactement marché comme on le souhaitait. Et je crois que, ça a fait de la peine au producteur. Au chef de projet. À toute l'équipe du label en somme. Si bien que maintenant ils souhaiteraient mettre les managers sur la touche. Même moi, ils aimeraient. Une partie. On m'a proposé d'écrire mes textes. J'ai refusé, net. Z'êtes malades ou quoi les gars ? Le producteur m'a fait venir sur Paris. Il est resté tout un week-end avec moi, dans les studios. Il avait ordonné à Dan et Fred de ne pas venir. On s'est retrouvés tous les deux. Il m'a expliqué comment les choses avaient marché pour un tel, et un tel, et un autre. Il m'a montré des vidéos. Il m'a expliqué que tous les rappeurs posaient d'une certaine manière. Là, comme ça, tiens, écoute. Bon ça, hein ? Et le problème chez moi, c'était que je ne posais pas, de cette certaine manière. Il m'arrivait d'avoir des placements hasardeux. Comme d'habitude, je faisais tout à l'instinct. Je travaillais mes textes, mon flow, posais ça à haute voix et si mon oreille validait, c'était bon. Mon oreille

n'avait pas toujours raison, m'expliquait le producteur. Il était avec son ami, un beatmaker hors pair. Ils parlaient en se faisant des passe passe. Debout. Face à moi. L'élève qui avait des difficultés, mais qu'on allait aider parce qu'il y avait quand même un potentiel.

Je crois que tout ça a duré deux jours, le temps d'un week-end quoi. Le dimanche, je n'acceptais toujours pas qu'on écrive mes textes. Mais niveau flow, j'ai viré de l'autre côté de la balance. Okok les mecs, écoutez, je n'ai pas l'air de bien gérer le truc.

Le seul son qu'on avait sorti et qui avait l'air de satisfaire le producteur était le freestyle Racaille. Il disait que, c'était *ça,* que les gens voulaient. Le Daryl Racaille. Il m'a donné des exemples. M'a dit qu'il fallait que je ressemble aux mecs dans Snatch.

- Les mecs dans Snatch, c'est des cassos ! Mais c'est des cassos avec qui t'as pas envie d'avoir de problèmes ! Des boloss ! Mais la vérité ! Ces gens-là y t'font des dingueries si y a une galère ! C'est ça *« Daryl »* ! C'est un mec y lui arrive que d'la merde mais si tu l'cherches y t'encule !

Il gueulait dans le studio. Toujours pareil quand il exprimait une idée. Il se levait et parlait

fort. Il gesticulait, transpirait. Parfois, il recevait un appel, il répondait et changeait directement de voix. Les gouttes de sueur lui tombaient du front. Une fois raccroché il reprenait de plus belle. Je crois que j'aimais beaucoup ça. Je crois que je me reconnaissais là-dedans. Alors j'ai fini par dire ok, patron, ok. On va faire du Racaille. J'ai dit ok pour tout. Sauf pour les textes.

2

Fred m'a trouvé un travail en arrivant. J'avais arrêté la pizzeria mais j'avais droit au chômage. 400 balles. À Paris, c'était loin d'être envisageable. Surtout avec un loyer de 800. J'ai dû reprendre un 35 h. Fred était aussi mon manager dans mon nouveau taf. Un magasin de lunettes. Le chômage était arrivé à échéance pour lui. Pareil pour Dan. Il fallait tous qu'on revienne au turbin parce que la Daryl-Corp fonctionnait pas encore comme on le souhaitait.

Le matin avant d'aller bosser, je me levais vers 7 h, je faisais couler un café et écoutais les différentes toplines que le label m'envoyait. J'écrivais par-dessus. Le rendu me plaisait pas tellement, mais comme toute personne résignée,

j'ai fini par y trouver quelque chose de séduisant. Chaque matin j'y croyais un peu plus. J'envoyais des messages sur la conversation WhatsApp des managers. Je disais qu'il fallait y croire. Qu'ils pouvaient me faire confiance. J'étais en train d'écrire un truc costaud. C'est vrai, j'ai toujours manqué de technique les gars. Au lycée c'était pareil. J'ai la flamme mais il me manque quand même la technique, les gars. C'est important. Tous les rappeurs l'ont ! Même ceux qui font croire qu'ils ne l'ont pas ! Héhé. Eh oui ! Mais Dan répondait que mon instinct était mon meilleur atout. Qu'il ne fallait surtout pas m'enlever ça. Et je lui répondais, t'en fais pas vieux, t'en fais pas.

Fred disait pas grand-chose, si ce n'était valider les propos de son pote. La journée je le voyais plongé dans son nouveau travail. Il se donnait à fond pour le magasin. Il me parlait plus de lunettes que de rap. Et tiens je vais t'expliquer ce nouveau process. Verres progs. Vision de près. Vision de loin. Et demain t'es dispo pour remplacer mes couilles ? Et je t'ai parlé des montures qu'on va recevoir ? Magnifique celle-ci ! Et le boss tu l'as rencontré ou pas déjà ? Chic type. Il a ton âge. Le rap était complètement sorti

de sa tête. Un moment, il m'a même proposé de faire une formation « opticien ».

- Alors, j'ai tout quitté pour venir ici, et tu me proposes ça ?

- Bah opticien c'est mieux que monteur.

- Ouais mais moi, c'est rappeur que j'veux faire ?

On a commencé à se prendre la tête dans l'arrière-boutique. Je me trompais sur toute la ligne. Il était toujours à fond côté rap. Il se préoccupait juste de mon avenir. Et maintenant je dois retravailler Daryl, il disait. Et j'ai une femme ! Et j'ai un gosse ! Et ça me prend tout mon temps ! Le peu qui me reste j'te l'donne !

Chaque fois il sortait la carte gosse-femme et je n'avais plus rien à dire. Je n'étais qu'un gamin qui souhaitait réaliser ses rêves. Et la vie c'était pas que ça. C'était aussi les responsabilités. Le travail. Et il fallait y retourner. Maintenant. Tout de suite. Et on pouvait pas tout faire ! Je mourais d'envie de lui dire que personne l'avait obligé à faire un enfant. Avoir une femme. La façon dont il me répondait, on aurait dit que s'il était là c'était parce que je l'avais supplié de m'aider un an et demi plus tôt. J'avais rien demandé à personne moi. J'avais juste fait du rap, des

freestyles et dit J'VEUX RÉUSSIR. Et alors ce type s'était amené avec toutes les opportunités qui ont suivi. Et aujourd'hui, ce type sautait du bateau. Et il me disait, mais non je saute pas. Regarde Daryl. Je suis pas dans l'eau là. Mais non, regarde ! Je suis pas du tout à 400 m du navire là. Pas du tout sur une barque avec mes petites lunettes de pute. Eh non. Daryl se fait des idées. Quel parano ce Daryl ! Toooujouurs en train de chialer. Ahhhhlalalala. C'est fou ça quand même ? On lui donne tout à ce petit ingrat et c'est comme ça qu'il nous remercie. On vient le chercher dans son Périgueux de merde et il vient encore demander des comptes ? Mais je t'en foutrais moi, des comptes, petite raclure. Dis-moi merci. Dis merci au grand maître Fred ! Hein ? Oh… oui. Merci maître ! Merciiii ! Et pardon ! Enculé va.

3

Niveau meufs, ça roulait. Je crois que c'était le seul point où tout était au max. Je voyais une fille presque chaque soir. Grâce à Pinder. Je dépensais beaucoup d'argent dans Pinder. J'avais toujours l'abonnement premium et le payais

chaque mois depuis des années. Je faisais pas mal de rencontres. J'essayais toujours de resserrer le moment entre la discussion sur l'appli et celui où on se retrouvait dans le pieu. Parce qu'au milieu, c'était toujours un verre, un restaurant, une balade. Je n'aimais pas beaucoup ça. J'étais là-dessus juste pour une chose. Il m'arrivait très souvent de le dire, clairement. Quand on est aussi cash parfois ça paye. Il y a des filles qui aiment. Même si ce n'est que pour du cul, au moins on perd pas de temps, certaines disaient.

Dans les mauvais jours, je pouvais me faire recaler dix fois d'affilée. Alors je commençais à revoir mes propos. Je parlais plus de « feeling » que de « sexe ». Et si je parlais de ça j'aimais autant dire que je voulais du régulier. Mais parfois ça passait toujours pas. Alors je disais que je voulais du sérieux. J'acceptais même un verre au bar, un resto, n'importe quoi. Et quand on allait au resto, puis chez moi, et qu'on finissait par regarder un film et coucher ensemble, et que la fille rentrait chez elle le lendemain, elle disparaissait et ne donnait plus de nouvelles. C'était presque toujours comme ça, pour celles qui cherchaient du sérieux. Plus il y avait

d'attentes dans l'application, moins il y en avait dans la réalité. Une façon comme une autre de se mentir. Le prétexte c'était qu'au moins on avait essayé. Pour certaines femmes, ce prétexte était important.

4

Et puis il y a eu Lamia. Au travail. À dire vrai, au début elle ne me plaisait pas tant que ça. Un peu d'acné sur le visage. Et, assez vulgaire, quand elle parlait. Pas dans les mots mais dans le ton. Je préférais ne pas trop l'approcher jusqu'à ce que Fred lui demande de me former à la vente. À cause du Covid le magasin avait dû renvoyer des vendeurs, alors on m'a demandé un peu de polyvalence.

Je me suis retrouvé avec Lamia. Je parlais aux clients, elle m'assistait à côté. Elle cliquait sur la tablette à ma place. C'était toujours très doux, comme gestes. Tac. Une façon de me prendre la tablette des mains, presque en s'excusant. Elle chuchotait les instructions. Sa voix était apaisante. Sa voix réchauffait les cœurs. Tout ça contrastait agréablement avec ce que j'avais pu voir d'elle auparavant. Je me demandais si c'était

la même personne.

Des fois, je faisais semblant d'pas comprendre pour qu'elle me redonne ses instructions. Pour qu'elle me reprenne la tablette des mains. Et un soir, je l'ai accompagnée devant le RER, parce qu'elle me disait que je pouvais le prendre aussi, plutôt que le métro. C'est plus simple, elle m'a dit. Tu montes l'escalier puis tu vas à droite, ensuite encore à droite et c'est là. Merci Lamia, merci. T'es vraiment gentille. C'est fou ça. Alors je l'ai laissée sur le quai et fait semblant de suivre ses instructions en montant l'escalier, puis en tournant à droite. Une fois qu'elle m'a perdu de vue, j'ai tracé vers mon métro habituel. J'ai ouvert la conversation WhatsApp du taf, cherché son prénom et lui ai envoyé un message :

- Mdr j'me suis perdu.

- Mais comment t'as fait c'était super simple ?

Pendant plusieurs jours on s'est envoyé des messages sur WhatsApp. Même qu'une fois, il y en avait une dans mon lit. Une fille de Pinder. Elle était assez exécrable du coup je l'ai laissée de l'autre côté des draps pour parler à Lamia. Ma douce Lamia. Je t'aime tant, j'avais envie de lui dire. Je te veux toute entière. Pas dans mon lit. Noon, pas toi. Ohhh non. Je ne couche pas avec

les filles que j'aime. Toi, je te veux à ma table, avec une rose dans ta chevelure et des colliers de perles autour du cou. Je te veux à mes côtés sur la montagne, les yeux vers l'horizon ! Je nous voyais déjà très loin. Et puis elle m'a dit qu'elle avait quelqu'un.

« Il faut qu'on arrête. »

À une époque, je crois que j'aurais pas su me contenir. Je l'aurais insultée. Mais, j'étais plus là-dedans. Du tout du tout. Fini les enfantillages Daryl. Attends, t'as quel âge mon vieux ? D'accord j'ai dit. Très bien. C'est comme tu voudras. Je respecte ta décision Lamia.

Le lendemain on ne travaillait pas ensemble. J'ai regardé le planning. Deux jours, avant qu'on refasse les mêmes horaires. J'ai attendu sagement et quand c'est arrivé, je me suis pointé au magasin. J'ai traversé la boutique et l'ai vue au milieu avec une cliente. En passant je l'ai saluée, sourire et mouvement de tête, dignes. Elle n'a vu que le mouvement car je portais le masque. Elle semblait gênée. Je suis resté toute la journée au montage et elle en vente. Chaque fois qu'elle venait me consulter je me cantonnais à des réponses comme « Oui » ; « Non » ; « D'accord » ; « Pas de soucis. » Je prenais

toujours la voix la plus agréable possible. « D'accord Lamia. » Je voulais à tout prix lui faire comprendre qu'on faisait exactement comme elle l'avait souhaité.

En fin de journée je l'ai saluée, et puis j'ai tracé vers le métro.

Une fois arrivé chez moi, petite douche. J'ai laissé l'eau brulante détendre mon corps pendant 30 minutes au moins. Ensuite, j'ai tiré le rideau pour me sécher et en attrapant mon téléphone, nouveau message.

« Méchant », disait Lamia.

5

Je crois qu'elle a quitté son mec deux jours plus tard. On s'est remis à parler. Et alors comme ça, un soir, je lui ai dit que je l'aimais. Je lui ai dit que je voulais être avec elle. Que je voulais qu'on soit en couple. Elle m'a répondu en parlant d'un Livre. Quoi ? Tu sais bien, le Livre. Ah, oui. Celui-ci ? Non, l'autre ! Ahhh, ouaaais. Non, connais pas. Celui-là oui. Mais celui-ci non. Bon, c'était à peu près pareil, de ce que je comprenais. Reste qu'on ne faisait pas tellement ce qu'on voulait. Du moins, c'était l'avis populaire. Il y

avait des règles. Il fallait d'abord jurer fidélité. Ça, c'est pas ce qu'on racontait, c'est Lamia qui me l'a dit, il fallait dire oui je le jure, que je fasse ensuite tout ce qu'il y avait écrit dedans, du moins, dans les grandes lignes, et alors je pourrais l'épouser. Dans un élan d'émotions moi, j'ai dit mais pas de problème ? Tu déconnes ? Attends. Je vais le lire ton truc. Et je ferai ce qu'il faut et après on se mariera, tu parles. Elle avait du mal à me croire. Tiens donc. Vraiment ? Mais c'est que j'ai insisté moi. Avec plusieurs messages d'amour. T'inquiète pas ma chérie. Ma pivoine en sucre. L'important c'est notre amour. Rien d'autre.

Le lendemain on a travaillé ensemble. On s'est salué pareil. Sourire et signe de tête, discret. À la pause de midi, on est allés manger ensemble. On a chacun pris un burger au Macdo et on est allés s'asseoir à l'extérieur, sous l'arche de la Défense. Il y avait du vent, un vent glacial. À peine arrivées à ma bouche, les frites étaient déjà froides. Je parle même pas du burger. Heureusement il y avait cette doudoune pour me couvrir. Il y avait aussi Lamia, à côté. Nos épaules se sont rencontrées. Nos hanches. J'hésitais déjà depuis un quart d'heure alors j'ai

fini par me lancer. J'ai tourné la tête en lui demandant si je pouvais. Elle a hoché la sienne sans dire un mot et j'ai approché mes lèvres. C'était un tout petit baiser.

C'était le premier.

6

Du jour au lendemain j'ai plus vu aucune fille. J'ai dit à toutes celles que je voyais que je me lançais dans quelque chose de sérieux. En temps normal, c'est moi qui recevais ce genre de message. C'est moi qui devais aller voir ailleurs. Trouver un autre plan cul. Mais le temps normal n'était plus l'actuel. Fini ça. Je me souviens avoir recalé une superbe fille même. On s'était déjà vus deux fois, chez moi. La première, on avait passé la nuit à baiser. Son corps m'appelait sans cesse et je n'en étais jamais rassasié. Je n'avais jamais connu pareille fille. Quand j'étais allé la chercher en bas de chez moi le premier soir, qu'on avait pris l'ascenseur ensuite, j'avais l'impression d'être le collégien face à la pornstar. Pas un mot de décroché avant trois ou quatre bières. Après c'était bon. Après, il s'est passé ce qu'il s'est passé.

Avec Lamia, mon désir pour ce genre de volupté s’est volatilisé. Si bien que j'ai rembarré l'autre fille comme une vieille chaussette. Qu'elle m'a fait des vocaux en pleurant. Les hommes sont tous pareils avec moi, m'avait-elle dit.

- Bah peut-être parce que tu leur vends pas aut' chose. J'suis désolé. J'aime quelqu'un.

Elle m'avait envoyé d'autres vocaux. Pas écouté. Elle avait même répondu à une de mes story. C’était un jour où on se baladait dans un parc avec Lamia. Elle voyait les notifications avec crainte. Mais je la rassurais. Je crois qu'elle me faisait confiance.

7

Au bout de deux ou trois mois on a eu plusieurs sons en réserve avec le label. Trois freestyles Racaille. On en a clippé et sorti un. Racaille 2. La réception n'a pas été folle. C’était loin de ce qu'on avait pu faire auparavant. Le clip ne me plaisait pas. Il était bizarre. Juste l'histoire d'un mec vénère qui cassait tout dans son appart. Il n'y avait plus du tout de relief dans la colère du personnage. C’était un mec énervé avec un club de golf. Et puis à un moment on le voyait

s’asseoir sur un canapé, il baissait son froc et se masturbait devant une vidéo.

Aux réunions, quand je proposais une idée, Henry le chef de projet me renvoyait bouler. C’était à se taper la tête contre les murs, comment ce type était borné. C’était soit noir, soit blanc, jamais de nuance. Rien à voir avec la vision du producteur. L’exemple à la Snatch. Pour Henry, Daryl n'était qu'un type en slibard qui faisait des pirouettes. Essayer de donner un peu de vie au personnage relevait de la philosophie.

Et le producteur malheureusement s’est fait plus rare. Il s'est barré chez Warner. Les affaires p’tit, tu comprends. Alors il a dit à Henry de s’occuper de tout, d’embaucher un autre chef de projet pour l’aider sur ma DA. Ça n’a pas traîné. Le nouveau s’appelait Jeff. Et la vision de Henry n'était rien, comparée à celle de Jeff. Il était très gentil, très serviable, téméraire. Toujours prêt à faire 3 km le zguegue à l'air en plein Paris pour trouver un Tupperware et des lights afin d'assurer que le tournage se passe à merveille. Mais demandez à ce fils de pute une idée, une vision d'ensemble, et constatez à quel point l'industrie n'est qu'une farce. Arrogante en plus de ça. Jeff et

Henry me regardaient de haut. Ils parlaient de Daryl à la troisième personne. Comme un bon papa et une bonne maman. Mais ces gars-là étaient aussi creux qu'des coquilles d'huîtres après Noël. Comme tous les mecs à qui on a donné un peu d'opportunités dans ce milieu. Ça croit faire de l'art. Ça blablate. Ça fait bien dans les couloirs du studio, mais ça fait tache dans la carrière d'un artiste.

8

Alors allez vous faire enculer j'ai dit, début janvier. J'ai demandé une réunion avec les producteurs, les chefs de projet, les managers. Toute la ville. J'avais écrit des nouveaux sons, un nouveau plan d'attaque, j'avais les couleurs, la structure, tout. Venez je vous dis. Henry et Jeff m'avaient donné une rage. Je me suis posé un matin avant d'aller bosser et j'ai tout revu. Je me voyais reprendre les machines comme un héros. Ça prendrait du temps mais d'ici un ou deux ans, j'allais être disque d'or. Ça prend toujours du temps le développement d'un artiste. Eh ouais. C'est ça ton problème, Daryl. T'as mis du temps à comprendre ça mais ça y est tu y es là. Tu vas

leur montrer un peu à ces vendeurs de patates.

On était 6 autour d'une table. J'ai fait écouter des sons. Des cartouches que je gardais en réserve depuis un bail. Et il y en avait un qui était récent. L'histoire d'un type vénère n'ayant jamais connu l'amour et qui du jour au lendemain s'était mis à penser à une fille. Henry et Jeff le connaissaient. Je leur avais fait écouter la V1 pendant le tournage de Racaille 2. Jeff avait dit que ce n'était pas vraiment du « Daryl ».

- J'sais pas tu pourrais dire que les soirs où tu vas chez elle tu rentres toujours chez toi les couilles bleues.

Il y a eu un blanc.

« T'sais. Parc'que tu peux pas la baiser. »

Par la suite j'avais quand même retravaillé le deuxième couplet, parce que c'était vrai, il manquait un truc. Rien à voir avec une histoire de couilles bleues cependant.

Je l'ai fait écouter en premier. Le producteur et les managers ont pris leur gifle.

- Tu vois que t'as bien fait d'changer le deuxième couplet, Jeff a dit.

- Ouais, j'ai répondu.

J'ai fait écouter les autres sons et le producteur a validé. J'ai commencé à parler. Un peu en

colère. J’ai essayé de faire passer le message. J’ai voulu dire comme quoi…

- J'sais pas si j'peux m'permettre Daryl mais…

Et Fred s’est permis. Il a commencé à parler du clip Racaille 2 qu'on avait sorti. Il a dit qu'on avait fait ça parce que Racaille 1 avait bien marché. Mais il a dit qu'on avait oublié celui qui était sorti après Racaille 1 : Baltringue. Et que c'était ça, le plus important. Pas Baltringue, mais le concept, la dualité des deux morceaux.

« C’est ce qui plait chez Daryl. Les concepts. Les idées. Quelles qu'elles soient. L'important n'est pas de choisir entre un Daryl Racaille ou un Daryl Baltringue. L'important est de laisser Daryl s'exprimer naturellement. C'est comme ça qu'on en vient à de belles choses. C'est naturel, sincère, comme les morceaux qu’on vient d’écouter. Il a déjà ce truc en lui. Pas la peine de chercher plus loin. Je pense. Après, j'ai pas la science infuse. »

Tout le monde l’a regardé comme Moïse face à la mer. Personne n’a trouvé un truc à redire. La veille, on s’était appelés Fred et moi. Je lui avais expliqué exactement la même chose, avec les mêmes mots.

Mais bon. Le label nous a redonné carte blanche. Et les managers sont revenus sur le

bateau.

C’était déjà ça.

9

Enfin. Pas Fred. Fred a disparu juste après. On avait parfois des nouvelles, mais il est resté planqué dans ses lunettes. Il a été transféré au magasin de Châtelet. Le plus gros de la boite. En attendant à la Défense ils ont essayé de remplacer Fred en recrutant d'autres managers. Aucun ne restait plus d'une semaine. Ils arrivaient tous avec des prétentions hautes comme la tour Eiffel, à revoir la disposition de la boutique, les tiroirs des montures, les verres, la configuration de la salle de pause, le lavage des chiottes. Lamia stressait à chaque nouvelle règle qu’un de ces ploucs nous imposait. Je lui disais de pas s'en faire. Dans trois jours, ce touriste fera comme les autres. Submergé par les soucis il finira par laisser couler. C'était le cas chaque fois. Soit ils étaient mauvais alors ils disparaissaient du jour au lendemain. Soit ils étaient bons et on les envoyait en renfort à Châtelet.

Lamia et moi on se rejoignait le matin une

demi-heure avant l'embauche. On allait se chercher un petit déjeuner, j'ouvrais la boutique, refermais la grille derrière et on s'asseyait en salle de pause. Avec le sourire. De temps à autre je me levais, j'allais l'embrasser. C'était un des seuls endroits où on pouvait se retrouver rien que tous les deux. Sinon c'était dehors. Elle est venue quelques fois chez moi, sans plus. Sa famille n'était pas au courant pour nous deux. J'avais toujours pas lu le Livre et on en parlait pas souvent. J'ai avancé dans cette histoire comme dans toute chose jusque-là. En gros il y avait un mur au bout du chemin mais je baissais la tête en marchant à côté de Lamia. Parfois j'oubliais le mur. Je levais la tête et il était toujours là. Dans le fond j'espérais l'oublier assez pour le faire disparaitre.

Ils ont commencé à me transférer. Pas à Châtelet, à Saint-Lazare. Une boutique d'à peine 30 m2. L'espace de montage était derrière la caisse, dans un couloir étroit. Les machines à verres n'étaient pas les mêmes. C'était les premières versions. Il a fallu qu'on me réexplique tout. La manageuse était superbe. Elle renvoyait les mauvais clients avec grâce et s'excusait chaque fois qu'elle me mettait dans des

situations délicates. J'étais maintenant formé à la vente mais je gérais pas à fond. J'ai toujours eu beaucoup de mal avec le contact client. Ceux-là m'en faisaient voir de toutes les couleurs. Il fallait tout faire très vite. Même les SDF n'avaient pas le temps. Et puis le gouvernement a imposé des restrictions, quant au nombre de personnes admises en lieux clos. On a dû fermer les portes de la boutique. Dorénavant, les clients rentraient au fur et à mesure. Ça nous a un peu soulagés, mais ces connards tapaient aux vitres. Une de ces fois je suis sorti dehors.

- J'ai un rendez-vous ! un mec m'a dit. Il était au bout de la file d'attente.

- Oui mais les rendez-vous ne servent plus à rien maintenant, je ne sais pas pourquoi notre site vous en propose encore.

- Pourquoi vous en proposez ?

- Je, je ne sais pas justement, comme je viens de vous...

- Non mais moi j'ai un rendez-vous, j'ai pas le temps de…

- D'ACCORD, j'ai crié.

Je suis allé au bout de la file.

- SI QUELQU'UN A UN RENDEZ-VOUS, QU'IL REJOIGNE L'ENTRÉE DU MAGASIN

MAINTENANT.

Personne n'a répondu.

- VENEZ MONSIEUR.

- Non mais pas obligé de passer devant les gens...

- SI SI MONSIEUR, VOUS AVEZ UN RENDEZ-VOUS. C'EST NORMAL.

Je l'ai fait entrer et il m'a plus cassé les couilles. Les autres non plus. Fallait pas.

10

Les autres jours j'ai demandé à rester derrière. Au montage. Mais il y avait déjà un mec pour ça. Un grand renoi qui semblait pire que moi niveau vente. Planqué dans son couloir. Quand il venait chercher des chamoisines à la caisse et qu'un client lui parlait, il regardait à droite, à gauche, comme s'il entendait quelque chose, et puis il se barrait.

Par chance la manageuse a trouvé une pile de paperasse qui trainait dans un des placards. Elle a vu la pile comme un truc oublié. Des feuilles de remboursement. Quand un client passait par la CMU, il fallait remplir un formulaire papier, un formulaire numérique et tout envoyer à la

Sécurité sociale pour que la boite soit remboursée. C'était toujours un peu fastidieux comme process. Ce qui fait que dans les magasins les plus négligés (comme celui-ci), la pile dépassait les 3 mètres et faisait perdre un paquet de tunes à la société. Alors la manageuse m'a filé la grosse pile, je me suis calé à côté du grand black dans le couloir face à l'ordinateur, et j'ai commencé à sauver la société. Il y en avait tellement que j'ai fait ça 7 h par jour pendant une semaine.

- Ces putains de blancs nous cassent les couilles, le grand black disait.

- Ah ouais ?

- Ouais.

Un matin j'ai mis du Fifty Cent il était choqué.

- Window Shopper ? Le gaaaaaars.

Après il m'appelait Window Shopper.

On se marrait bien derrière. Il m'expliquait qu'il faisait du son aussi. Des instrus.

- Mais là en ce moment je préfère boire des bières, il m'a dit.

- Tu ferais mieux de te remettre aux instrus nan ?

- Ouaais je sais mais…

- Mais ?

- Tu vas en studio toi le soir. J'aimerais bien avoir ça moi.

- Tu crois que le studio est venu tout seul ?

- Bah quand t'es blanc...

- Je suis le seul blanc au studio.

- Encore heureux.

Il avait que ces histoires de blanc et de noir à la bouche. C'était un truc qui le tenait. Le monde n'était qu'une histoire de méchants blancs et de gentils noirs. En fin de semaine je lui ai demandé où était le problème avec les gens de ma couleur.

- Ah parce que tu crois qu'j'suis sérieux ?

- Bah, on dirait que t'oublies qu'on bosse dans le même couloir toi et moi.

- Attends. Tu crois vraiment qu'j'suis sérieux ?

- Ouais.

- Bah t'as peut-être raison.

11

Et puis j'ai eu envie de lire. Quand j'y repense, je pourrais pas expliquer précisément la manière dont c'est venu. Peut-être que je manquais d'inspiration ? Peut-être que je voulais juste me cultiver ? Il y a des choses dans la vie qui arrivent comme ça et je pense qu'il faut pas

chercher plus loin avec des histoires de destin ou quoi sauf si le destin a un quelconque rapport avec le hasard auquel cas pourquoi pas mais sinon j'y vois pas grand intérêt. Pour moi c'est arrivé comme ça et tout ce que je peux dire c'est que de base, je lisais vraiment pas beaucoup. Je connaissais les trucs du lycée. *Madame Bovary* ? *1984 ?* que j'avais découverts un peu plus tard. Un conseil de Gaston. On en parlait tout le temps à l'époque où il venait me voir sur Toulouse. Chaque mois il venait un week-end, on se posait sur mon lit et on parlait de *84*. On avait compris le monde grâce à la partie sur *le livre de Golstein*. Tout y était expliqué. On était persuadés que les gens la négligeaient et se focalisaient sur l'histoire d'amour. Quelle bande de cons, les gens ! Nan mais parfois tu sais, j'me demande quand même. 80 % c'est des merdes non ? Ouais, c'est des merdes Gaston disait. Ouais, c'est vrai, je répondais.

Après j'avais lu *La ferme des animaux*. Et puis, *Dans la dèche à Paris et à Londres*. Je l'avais pas fini celui-là parce que le rap s'était mis à fonctionner. Je n'avais donc plus aucune raison de me faire mal avec des vérités. Mais je l'ai rouvert à Paris. Comme ça, sans savoir pourquoi.

Ça me semblait encore mieux que *84*. C'était un Orwell brut, qui avait galéré dans la rue et de multiples jobs. Le plus marquant était son analyse sur le quotidien du plongeur. Ça je l'avais lu à l'usine déjà, et croyez-moi que j'avais pris ma claque. On sentait qu'une idée était née dans ce bouquin. C'est mon préféré d'Orwell.

Dan m'a offert un autre truc après, rien à voir. L'histoire d'un fonctionnaire qui part en vacances à Bali. Le type bouffe du riz à en crever pendant des semaines et fin du séjour il se rend chez un Chaman. Le vieux l'ausculte et au moment de lui toucher l'orteil ça fait mal et ça veut dire qu'il est pas heureux et alors ça fait tilt et le mec prend sa vie en main et devient photographe et fin de l'histoire.

C'était un genre de vent frais à éviter de prendre trop au sérieux, parce que la morale dit que tout le monde peut faire le métier de ses rêves, à condition de se lancer. Toute ma vie j'avais rencontré des gens planqués à l'entrée du portail, à se chercher des excuses, des excuses si fortes que je comprenais pourquoi ils restaient là. Il y avait aussi les gens qui avaient ni portail ni excuse. Des gens qui avaient rien. Même pas de

rêve. Le livre a tendance à oublier ça.

Ça m'a quand même fait du bien et je l'ai recommandé à Gaston. Je savais qu'il détestait le développement personnel. Toute positivité non justifiée était vue comme un affront. Il l'a lu en trois jours pour finalement m'expliquer à quel point c'était de la merde. J'avais beau lui dire que c'était un bouquin fait pour une situation précise. Tu lisais ça quand t'avais un coup de mou, et…

- Non moi j'ai juste l'impression qu'on s'fout de ma gueule.

Chaque fois qu'il m'appelait, il fallait revenir sur le sujet. Même quand ils sont venus sur Paris. Lui, son frère, Manel et Tony. Une situation de merde se présentait :

« Nan mais parce que pour en revenir à ton bouquin… »

Je parle de quand ils sont venus à Paris car c'est aussi là que j'ai découvert un autre livre. Pendant qu'on se baladait. Y a eu cette librairie aux Tuileries, avec des bibliothèques si hautes qu'on aurait dit une boutique de baguettes magiques. On a fait le tour. Les mecs sont allés voir le libraire :

- Vous avez *Voyage au bout de la nuit* ?

Le libraire a vérifié ça sur son ordi.

- C'est quoi ? j'ai demandé.

- Un truc qu'on nous a recommandé avec Wil. Parait que c'est un gros classique de la littérature.

À l'époque j'étais sur liseuse. Je l'avais toujours dans ma sacoche. J'ai regardé combien coûtait l'ebook. 1,99.

Je l'ai pris.

12

À mon taf il y avait énormément de chômage technique à cause du Covid. Certaines boutiques comme celles où je bossais à La Défense ont fermé temporairement. La boite nous versait quand même l'intégralité de nos salaires et l'État prenait en compte une grosse partie. Comme la boite n'aimait pas perdre ne serait-ce qu'un euro, elle a décidé de réunir tout le monde à Châtelet. De Saint-Lazare, on m'a transféré à Châtelet. L'effectif était plus que correct. Il y avait toujours un connard pour glander au milieu de la salle de montage pendant que les autres bossaient. L'avantage, c'est qu'on nous demandait pas d'être vendeur, monteur, secrétaire et nettoyer les chiottes en passant. Moi j'étais juste devant une grande table et je montais des

lunettes pendant 8 heures. J'avais les doigts blancs et déchirés en fin de journée, à force de clipser les verres aux montures. Quand ça rentrait pas j'utilisais une meule diamantée. Il fallait faire frôler l'extrémité du verre sur la meule pour enlever assez de matière afin que ça passe dans la monture. Mais sous la précipitation, parfois j'en enlevais trop. Fallait tout recommencer.

Le midi je me prenais des poké à 15 balles au Monoprix en face. Après je m'asseyais au sous-sol dans la grande salle de pause, je sortais ma liseuse, commençais mon repas et lisais *Voyage au bout de la nuit*.

Au bout d'une semaine et 50 pages, j'ai appelé Gaston et lui ai demandé de le commencer si c'était pas déjà fait.

L'histoire était celle d'un gars parti pour la guerre, motivé, patriote et plein d'espoir. Mais une fois sur le terrain la guerre aspirait les vies tel un trou noir. Les colonels se jetaient dedans sans forcer. Les soldats suivaient, résignés. Et le narrateur n'était pas un héros. S'il sauvait sa peau c'était pas mal. Le style était sans prétention, avec beaucoup d'argot. Les tournures de phrases semblaient audacieuses. J'avais l'impression de les entendre. Le narrateur parlait. C'était une

discussion entre lui et le lecteur mais le lecteur n'avait pas son mot à dire.

- Lis-le, j'ai dit à Gaston. Lis-le.

13

Avec Dan on se retrouvait dans Paris les jours où je travaillais pas. Ou alors on allait au studio, pour enregistrer un morceau. Il y avait des débats sur le féminisme, le racisme, la politique. J'étais pas du tout à l'aise avec ces sujets. De nombreuses fois je me suis tapé l'affiche. Même à l'époque où le producteur passait encore, quand il m'avait demandé si ce que je véhiculais sur les réseaux était du second degré. 50-50, j'avais dit. Il avait fait une tête. De ce que je comprenais, la polémique dérangeait pas. Encore fallait-il la bonne. Et savoir se défendre si jamais. Des propos misogynes pouvaient se couvrir avec le « second degré », mais avec du « 50-50 », c'était autre chose. Si j'étais vraiment sérieux dans mes propos, c'était pas du tout pareil. Alors j'avais dit que je l'étais moyennement. Simplement parce que l'inverse n'aurait été que mensonge. Jamais voté de ma vie, jamais tenu un taf plus d'un an, jamais eu de relation de plus de six mois. Avant

Lamia, j'avais enchainé les plans cul sans jamais m'en fatiguer. Il y avait eu la fille de Toulouse ou de Strasbourg oui, avec qui j'avais fait quelques pas sentimentalement. Mais du reste je voulais une fille, une autre, encore une autre. Je cherchais pas à manipuler. Je couchais, c'était tout. Il me fallait le plaisir du moment. Quelque chose de mécanique que mon corps demandait. Je ne cherchais pas un appui, ni un miroir chez une femme. Je voulais juste une chose. Et donc, comment j'aurais pu dire « J'suis féministe, humaniste et je vais aux cèpes en septembre » ? Je crois que j'avais bien plus de fierté que de combat. Mais c'est important, tu vois, Daryl, d'avoir des combats. Il en faut pour que le monde avance. Ah ouais ? Ouais. Bah moi j'crois pas. Le monde ? Il apprend quoi à part à se déguiser ? Parce que peut-être qu'il y a autant de racisme qu'il y a cent ans, mais qu'on peut pas vivre éternellement avec une haine si peu dissimulée ? Peut-être qu'on fait avancer la science, qu'on invente des gadgets comme les iPhones et qu'à travers ça on apprend à devenir plus humain ? COMMENT, discerner le bien du mal ? COMMENT, briser les clichés ? Tout est écrit là-dessus. On vend aussi des canapés

d'angle, matelas king size, radiateurs dont la chaleur détend le client jusqu'au trou du cul et l'empêche peut-être de découper son voisin pour X ou Y raison ? Mais en vérité, enlevez-lui tout ça. Rien qu'une année, enlevez-lui le confort. Je suis curieux de savoir combien de pas en arrière seront effectués. Y a qu'à regarder les gens dans la rue. La misère sur les trottoirs. Tout est là. Le progrès c'est pour les gens qu'ont pas froid au cul.

14

Gaston a commencé le Voyage. On s'est appelés.

- T'as vu, incroyable hein ?

- Grave. T'en es où toi ?

- J'ai passé la guerre. Il est dans un asile de fous, on essaie de faire en sorte qu'il aille mieux. Pour qu'y reparte au front.

- T'as vu ce style ? Il écrit comme il parle.

- Jamais lu ça.

- Moi non plus.

J'essayais toujours d'avoir cinquante pages d'avance sur Gaston. C'était une époque particulière. Je courais après quelque chose dont

je ne connaissais pas vraiment l'existence. Ça ressemblait à 50 pages de plus que Gaston. Dur à lire, comme bouquin. Il y avait beaucoup d'argot oublié, mais il y avait aussi un lexique soutenu. Je me souviens du mot « opprobre ». Je me souviens aussi que je relisais les pages une dizaine de fois pour les comprendre. Céline agençait ses phrases comme à l'oral. C'était perturbant. Mais je lâchais pas l'affaire car il y en avait toujours une qui rentrait pile dans le fond de mon crâne à des moments inattendus. Je posais le bouquin devant moi, je regardais le plafond de la salle de pause. Les yeux humides.

Gaston disait qu'il avait les mêmes attitudes, sauf pour la façon de lire. Plus facile pour lui. Ça me rendait malade. J'avais l'impression d'être débile mais je détestais passer à côté d'un truc sans le comprendre. Il fallait que je lise centimètre par centimètre. C'était très difficile. Je lâchais jamais.

15

- On est des blancs privilégiés, Dan m'a dit un jour.

- Ah ouais ? j'ai répondu.

- Ouais. En fait j'suis sorti de chez moi un matin et j'en ai pris conscience. On est privilégiés de ouf.

- C't'à dire ?

- Bah quand tu vas chercher un appartement par exemple. T'auras plus de chances de trouver si tu t'appelles Antoine plutôt que Mohamed.

- Conneries. À Paris peut-être. Pas en province.

- Comment ça ?

- À Paris tu traverses une rue, y a des blancs qui sont riches. T'en traverses une autre et y a des noirs qui sont pauvres. Normal que les gens fassent des clichés ici. En province, rien à voir.

- D'accord pour Paris. Pas pour le racisme. Le racisme c'est partout pareil.

- Conneries.

Parfois c'était le féminisme.

- Les femmes ont beaucoup moins de chance que les hommes.

- Ah ouais ?

- Les femmes sont moins payées que les hommes.

- Lamia a le même salaire que moi.

- C'est plus complexe que ça.

J'essayais d'argumenter mais c'était toujours

plus complexe que ça. J'appelais Gaston, je lui en parlais. Il me donnait des arguments et quand je revoyais Dan je lui envoyais pleine gueule. Ça le mettait mal quelques instants mais il reprenait vite ses esprits. C'était le roi de la bien pensance et ses trucs n'avaient pour moi aucun but si ce n'était avaler les couilles de l'industrie pour pas finir en touche.

- J'suis d'accord avec toi il me disait. J'peux être d'accord avec toi sur tous les angles. Parce que j'ai pensé comme t'as pensé et comme tu penses actuellement au moins une fois dans ma vie. Résultat, je pense qu'il vaut mieux être du côté du bien.

- MAIS ÇA VEUT DIRE QUOI, LE BIEN ?

Dans les parcs, au studio, sur les trottoirs, il me parlait de prisme. Que tout n'était qu'une question de prisme, que...

- JE CONNAIS TES HISTOIRES DE PRISMES. MAIS JE VOIS PAS POURQUOI J'IRAIS DANS LE TIEN.

- C'EST POUR TE PROTÉGER.

J'étais de plus en plus nerveux et j'ai recommencé à faire des freestyles. Encore plus bruts que dans les débuts. J'en ai sorti deux. J'avais envie de refaire comme dans les débuts.

C'est ce que je disais à Dan et il me répondait non, t'as pas besoin de faire chier les gens pour exister. T'as pas besoin d'insulter les femmes. Ton dernier freestyle là, quand je l'écoute, je me dis que ça n'entre pas dans mes valeurs.

- De quelles valeurs tu parles ?

- T'as pas besoin d'insulter les gens.

- Pourquoi t'as signé avec moi à la base ?

- Je sentais que t'avais un potentiel pour exprimer des trucs intéressants. C'était brutal, mais à l'arrivée il y avait un truc intéressant. Tu étais vu comme le « connard » qui renvoyait chier tout le monde mais c'était difficile de t'attaquer. Aujourd'hui quand je t'écoute je me dis, ce mec a juste le seum. Il veut amener le monde dedans. T'es en train de t'enfermer dans un truc *bizarre*.

Et ça continuait comme ça, dans la rue, les parcs. Un soir on s'est retrouvés au studio. On devait faire un son avec les beatmakers et finalement c'est reparti en débat.

- Vas-y viens, on va discuter, j'ai dit à Dan, faut qu'on parle, une bonne fois pour toutes.

J'ai balancé tout ce que je pouvais. Dès que je tenais un truc, il déviait sur autre chose. On est restés une heure dans le couloir. Je bégayais. Je

parlais de plus en plus fort. À un moment j'ai dit on arrête, c'est fini.

- Ok ! il a répondu.
- C'est fini j'ai dit, STOP.
- Pas d'problème ! STOP.

Je suis rentré chez moi les larmes aux yeux.

Je crois qu'il ne m'a pas pris au sérieux. Le lendemain il est venu me voir à Châtelet. Il était avec un pote. Je les ai salués et j'ai dit :

« Désolé les gars, j'ai du travail. »

Je suis reparti en boutique.

À midi, j'ai préparé un long message dans la salle de pause. Je l'ai envoyé sur WhatsApp dans la soirée, sur le groupe des managers.

Avec Dan et Fred c'était fini.

Trois jours plus tard j'ai eu un message du chef de projet. J'ai attrapé mon téléphone et j'ai lu :

« Le producteur souhaite pas continuer avec toi si tu décides de renvoyer les managers. »

J'suis pas revenu sur ma décision.

Avec le label c'était fini.

16

Après ça Chatelet n'a plus eu besoin de moi et on m'a foutu au chômage pendant des semaines. Avec Gaston, on a commencé à s'appeler chaque soir. À 17 h, je recevais un coup de téléphone. Ça se terminait vers minuit, voire plus pour les week-ends.

« Je sais ce que tu vis. J'ai vécu pareil quand j'étais chez les compagnons. T'as des ambitions, tu fais tout pour aller au bout mais on finit par te dire que c'est pas possible. Parce qu'aujourd'hui on fonctionne plus comme ça. Alors faut s'adapter à l'impossible. Mais moi, j'ai fait comme toi, me suis barré. Et tu sais quoi, au moins j'aurais essayé. »

J'ai fini *Voyage au bout de la nuit* une ou deux semaines après. Il devait rester 100 pages pour Gaston. Je me suis rué chez Gilbert Joseph et j'ai cherché un autre bouquin de Céline. Il me fallait quelque chose de gros. J'ai vu *Mort à crédit*. Je l'ai pris, je suis rentré et j'ai commencé ça.

J'avais un peu assimilé le style de l'auteur. Aussi, la lecture m'était plus facile que pour le Voyage. Je savais comment l'aborder. Je

comprenais qui il était, et quand j'étais au plus bas, je pensais à lui. J'ai commencé à beaucoup penser à lui.

17

Mon téléphone a sonné un matin.

- On a besoin de renfort à Ternes en ce moment. Fred m'a dit que je pouvais t'appeler. C'est bon pour toi ?

- Ouais.

- On dit demain 9 h alors ?

18

C'était un dimanche. Je suis arrivé, j'ai dit mon nom, mon prénom et ça suffisait. Ensuite on m'a montré la salle de montage.

« Une des machines merde, mais t'inquiète. »

Je me suis pas inquiété, j'ai pris mon poste et monté des lunettes toute la journée. Enfin, toute la journée... Le magasin fonctionnait pas beaucoup. On devait avoir un client par heure. Et tous les clients ne repartaient pas avec des lunettes. Je me faisais un peu chier. Quand les

collègues venaient dans la salle de montage, ils demandaient si ça allait, je répondais oui et ils repartaient dans le magasin. Je sentais qu'ils me trouvaient distant. Ça me dérangeait pas. Même quand ils discutaient à côté de moi, d'un film que je venais de voir, d'un album de rap à peine sorti et que j'entendais un tas de conneries, je disais rien. Je restais à côté. Je montais mes lunettes, après je mangeais, après je remontais mes lunettes, après je rentrais chez moi et j'appelais Gaston.

19

Il y avait tellement rien à faire que j'ai amené *Mort à Crédit* et que je me suis mis à le lire entre deux montages. Les phrases filaient à pleine vitesse devant mes yeux. Je relisais presque jamais une page tournée. Au départ j'étais à 20 par heure mais bientôt je suis monté à 30. Et puis 40. Gaston venait tout juste de finir le *Voyage*. J'avais une avance folle sur lui et c'était toujours ça de gagné.

Côté de ça, j'essayais de mater un film par jour. Je voulais éviter tout ce qui était films de super-héros. Il fallait du film d'auteur, des trucs à

petits budgets. Proches du réel. J'en avais eu assez des histoires. Il fallait améliorer sa culture maintenant, c'était important. Celle de Gaston était énorme. Je regardais tout ce qu'il me conseillait. J'avais pas envie mais je le faisais quand même. J'allais vers ces choses parce qu'il le fallait. C'était tout.

20

Alors tant qu'à faire j'ai ouvert celui de Lamia. J'ai commencé son Livre en parallèle de *Mort à crédit*. J'ai lu peut-être 50 pages, et puis je l'ai fait venir chez moi parce que j'étais troublé par toutes les conneries que j'avais vues. J'ai posé des questions. Elle bégayait, savait pas quoi me répondre exactement. Elle avait lu ce Livre comme ses parents et son frère et des millions d'autres gens et ils avaient fait ce qui était écrit. Il n'y avait pas à se poser de questions. Le Livre commençait par dire que dans tous les cas, si t'étais pas d'accord avec lui t'avais tort. Mais moi, j'étais quand même blindé de questions et je n'avais aucune réponse claire. Et moi, j'supportais plus les non-dits, les quiproquos, les allusions. Je voulais *savoir*, à

tout prix, *pourquoi*. Alors, POURQUOI, je lui ai demandé. TU VAS ME L'EXPLIQUER, OUI OU MERDE ? Elle a eu l'air troublée. Je l'ai vu et je suis allé me regarder dans le miroir. C'était ridicule. Je suis revenu dans le salon. J'ai plus parlé de l'après-midi et elle est partie.

Reste du temps, j'avais plus envie de répondre à ses messages. C'était soit Céline, soit Gaston, soit un film et un coup sur deux c'était du porno. 5 mois que j'avais rien fait. 5 mois qu'on se limitait à des bisous. Au départ, ça ne m'avait pas dérangé. J'avais même eu l'impression d'avoir perdu un truc de ce côté. Mais depuis un mois, c'était devenu presque animal, et quand je regardais du porno je le faisais avec avidité, presque en salivant. J'ai commencé à envoyer des messages à des filles. Je cherchais de l'attention. J'envoyais des sextos. Je trompais Lamia et quand elle me demandait en face si j'étais fidèle, je répondais oui dans le plus grand des calmes.

- Je vais pas pouvoir rester si tu me trompes, elle avait dit, les larmes aux yeux, sur mon canapé un après-midi.

- J'pourrais pas te faire ça, j'avais répondu.

21

Je l'ai quittée un jour où il faisait beau.

Ça n'allait pas. Depuis quelque temps elle le voyait. Elle a amené le sujet sur le tapis et j'étais content. On parlait depuis une heure. Je me confondais dans les explications. Finalement, elle m'a dit que si je ne le faisais pas elle n'en serait pas capable. Je suis allé à la fenêtre et j'ai regardé dehors. J'ai pris mon téléphone et puis je l'ai fait. Comme ça. Et avec Lamia c'était fini.

Je me souviens que je travaillais pas ce jour-là. Je suis allé faire une sieste. Je me suis endormi et j'ai vu cette femme qui disait être la mère de Lamia. On était devant le petit Leclerc de Périgueux. Elle m'a dit que sa fille était triste.

Quand je me suis réveillé je suis allé me faire un café. Ensuite j'ai envoyé un message à une fille sur Instagram. Le soir elle est venue chez moi et on a couché ensemble.

22

J'ai reçu l'argent que me devait le label, donné

ce que je devais aux managers et le reste dans un clip qui annoncerait la sortie de mon projet. J'ai appelé un dessinateur, avec qui j'avais déjà bossé. Je lui ai proposé de faire un truc en animé. Il a accepté. Le clip commençait avec plusieurs Daryl. Il y en avait un dans une usine de canards, un dans un bar avec une fille, un dans un studio et un dans une pizzeria. À un moment donné, tout le monde regardait sa montre et abandonnait son activité. Tous les Daryl se rejoignaient à un arrêt de métro. Une rame se pointait. Les Daryl rentraient dans la rame et on découvrait un enfant sur les quais. L'enfant regardait les Daryl partir. La rame s'avançait ensuite dans le tunnel. Le tunnel était sombre mais au bout il y avait une lumière blanche. La rame s'avançait jusqu'à la lumière blanche avant de prendre une autre forme. Puis une autre. Et encore une autre. Jusqu'à donner la silhouette d'un Daryl torse nu. Souriant.

Le dessinateur a bossé un mois dessus, d'arrache-pied. Le rendu était pas mauvais. Les dessins étaient propres mais l'animation manquait de vie. Faut dire que je l'avais pas payé cher. Mais c'était tout ce qui me restait à mettre là-dedans. J'ai sorti le clip en même temps que le

projet 9 titres. Il y avait tous les morceaux qu'on avait pas encore sortis avec le label et auxquels je croyais depuis longtemps. Le tout a été bien reçu mais n'a pas percé.

J'ai jamais refait de musique.

23

À la boutique je travaillais pas toujours. Il y avait si peu de monde qu'on m'a mis du chômage partiel. L'État continuait de verser une partie du chômage aux salariés. Mais je touchais jamais la même chose. Des fois 1400, des fois 1200. J'ouvrais la fiche de paye et c'était la surprise. Quand c'était 1400 je traçais chez Gilbert en bas de chez moi, je m'achetais des bouquins. Il y en a eu un, ça parlait d'une machine à écrire magique. Le personnage principal tapait sur la machine et les scènes se reproduisaient en vrai. J'ai tellement aimé que je m'en suis payé une. Quand je l'ai reçue, je savais même pas comment revenir à la ligne. Je tapais juste mon nom et mon prénom. Daryl Nicolas Daryl Nicolas Daryl Daryl Daryl.

Au-delà de ça, je louais pas mal de films sur YouTube. Ça revenait cher. J'ai découvert qu'on pouvait prendre un abonnement chez Gaumont.

Se taper des séances en illimité. Pour 20 balles. Une place, c'était 15. D'abord j'y ai pas cru. Je suis allé au Gaumont Wepler pour me renseigner et on m'a dit que c'était vrai.

Chaque semaine j'allais au cinoche. Je montais rue Doudeauville à pied et rejoignais Caulaincourt. Je continuais comme ça sur deux ou trois bornes et j'arrivais place Clichy en face du Gaumont. Du bout de mes doigts, je touchais la place Clichy et pensais au *Voyage au bout de la nuit*, qui commençait ici. J'envoyais des photos à Gaston.

« Ferdinand ! »

Et alors j'allais voir un film. C'était rarement nul. Je sélectionnais toujours les bons. Ensuite je rentrais. J'appelais Gaston.

24

Jessy est venu un week-end. Il a pris un train de Strasbourg et je suis allé le chercher à pied gare de l'Est.

- Ils t'ont bien baisé les autres.

- Je sais.

- Tu t'rappelles de l'époque où je devais être ton backeur ?

J'ai pas répondu.

- S'est rien passé.

On s'est arrêtés au Carrefour City de Chateau Rouge et on a pris des bières. On est rentrés et il s'en est ouvert une. Je me suis installé à la table de ma cuisine. Il est resté debout.

- T'rappelles que Fred l'année dernière y m'avait dit qu'y me ferait signer en août ?

Je me suis pris une bière.

- S'est rien passé.

On parlait pas beaucoup. Si ce n'était pour dire que le label et les managers n'étaient qu'une bande d'enculés. On trainait pas mal sur Pinder aussi. Pinder prenait tout mon fric. Récemment ils avaient lancé un nouvel abonnement, le « Platinum », censé mettre en avant ton profil. Je l'ai pris. En plus de ça, j'achetais des « boost ». Pour mettre encore plus en avant mon profil pendant 30 minutes. Ça marchait pas toujours. Des fois je payais. Aucun like. Mais d'autres fois ça fonctionnait alors j'y revenais et le truc devenait complètement addictif. Même dans le rouge je me payais des boost. Je voyais deux ou trois filles par semaine. Ça permettait d'être un minimum à jour. J'étais arrivé à un point de rupture que je n'ignorais qu'à moitié. Je savais

que j’étais en train de m’enfermer dans une sorte de grotte. Mais se payer un boost et voir une fille était comme de prendre un peu le soleil. Il fallait s'accrocher à ça et surtout pas lâcher.

25

Un après-midi où il y avait Jessy, j'ai eu un match sur Pinder avec une Espagnole. Une fille au pair qui parlait pas bien français mais de ce que je comprenais, ça voulait rencontrer des gens. Je l’ai invitée le soir même. Jeny, elle s’appelait, et Jeny est venue avec sa copine. Maria. On s'est retrouvés tous les quatre autour de la table de ma cuisine, à essayer de traduire les paroles des uns et des autres. Elles connaissaient une dizaine de mots à tout casser. On était pas mieux pour leur langue. La plupart du temps, le traducteur faisait tout à notre place. C'était marrant.

Jessy a mis du son. On a bu des bières. J’avais rien bouffé de la journée alors ça a pas mis longtemps à monter. Maria s'est levée pour danser. Jessy l'a rejointe. Je suis resté à table avec l'autre. On rigolait. Puis je me suis levé et j'ai invité Jeny à danser. Chacun notre Espagnole

dans les bras. J'ai attrapé la mienne par les mains et on a tourné doucement. Au premier tour Jessy m'a fait un clin d'œil. Au deuxième il embrassait Maria.

- À nous, j'ai dit.

Elle a rigolé et j'ai posé mes lèvres contre les siennes. L'enceinte passait un de mes sons. J'ai poussé Jeny sur le lit, éteint l'enceinte ainsi que la lumière et l'ai rejointe.

Pendant ce temps Jessy a amené Maria sur mon canap. Mon lit était à côté. Il y avait juste une étagère qui séparait les deux mais on pouvait voir à travers. Chaque fois que je levais la tête vers eux, ils avaient passé un cap. D'abord il a enlevé le t-shirt, ensuite le pantalon, et puis le soutien-gorge. Il prenait son temps et savait ce qu'il faisait. J'avais encore jamais pratiqué dans des conditions pareilles. J'ai embrassé Jeny et me suis déshabillé comme un manche. Je sentais que c'était mou là-dessous. Je me suis dépêché pour passer à l'action et en deux temps trois mouvements, j'étais en Jeny. Toujours aussi mou. J'ai commencé à faire le boulot et c'est allé mieux.

Après, ils nous ont rejoints et on a commencé à s'échanger les partenaires. C'était bizarre.

J'avais l'impression que Jessy baisait ma meuf, que je baisais la sienne. C'était l'idée. On était côte à côte en missionnaire, lui sur Jeny, moi sur Maria, il m'a regardé, m'a fait un clin d'œil et embrassé son biceps.

À minuit on a fait une pause. J'étais complètement exténué. Jessy est allé dans la salle d'eau et je l'ai suivi. Il a refermé la porte. Sous la lumière j'ai vu son corps rempli de griffures.

- Toi aussi frère ! qu'il m'a fait.

- Ah ouais.

On est sortis de la salle d'eau et on les a surprises sur le lit en train de s'embrasser. Jessy y est allé. J'avais une dalle de fou furieux. Je suis allé au frigo et il y avait rien à part un fond de jus d'orange. J'ai attrapé la bouteille et j'ai bu le fond. Le sucre est entré dans mon estomac comme de l'eau sur une vieille éponge séchée. Après, je suis retourné dans le lit et j'ai baisé avec Jeny.

Même pas mis de capote.

26

On s'est quasiment mis en couple à quatre et ça a duré un mois. C'était bizarre. Jessy venait le

week-end, les Espagnoles nous rejoignaient et on baisait dans mon lit. Parfois je parlais avec Jeny et quand je tournais la tête Jessy était à ma fenêtre. En train de fumer une clope et se faire sucer.

- Bien ou quoi mec ? il me disait.

On allait se balader en ville à 4. On mangeait au restau à 4. On a fait le Louvre à 4.

Parler à ces deux filles était toujours compliqué, parce qu'il fallait forcément sortir le traducteur. Des fois ça marchait pas, alors on se limitait à des banalités. Et quand on voulait vraiment dire quelque chose on évitait les fioritures. On allait à l'essentiel et ça rendait le truc léger. Je n'avais pas besoin de plus.

Et puis un matin, j'ai eu comme des démangeaisons, là-bas, en dessous. Ça piquait un peu. Même quand j'étais au taf c'était inconfortable. J'allais aux chiottes toutes les demi-heures pour vérifier. Keske c'est qu'cette merde ? Au bout de trois-quatre jours un liquide blanchâtre a commencé à sortir, ça sortait quand je pressais le bout du machin.

En rentrant du boulot j'ai ouvert mon ordi et suis allé sur Doctolib. En trois clics c'était fait. Deux heures plus tard, j'étais en bas de Barbès

dans le bureau d'un type à l'accent allemand.

- Bonchour, il m'a dit. Keski me faut fotre vizite ?

J'ai commencé à expliquer. Il a déchiré une feuille de son bloc d'ordonnances sans rien dire. Le gars n'avait pas d'ordi. Il avait ce bloc de feuilles avec son nom, son prénom, son numéro RPPS et son adresse préremplis en haut à droite. Il a écrit : « Doxycycline. Deux fois par jour pendant une semaine. » Son écriture était celle d'un gamin de six ans. Une écriture en bâtons mais les bâtons faisaient des zigzags. Ensuite il a déchiré une autre feuille pour le dépistage.

- T'abord fou faites le dépistage, enzuite avalez les pilules.

- D'accord, j'ai dit, merci bien m'sieur.

J'ai récupéré les feuilles, il s'est levé et m'a raccompagné à la porte.

- Bon courhage, et, bon match si vous zaimez le foot. Sinon, tzant pis pour fou !

J'ai couru vers un labo, prise de sang, pipi, puis je suis allé à la pharmacie chercher les médocs. Le pharmacien pigeait que dalle à l'ordonnance. Il était pas sûr du médicament.

- C'est pour quoi, il a demandé ?

J'ai pointé du doigt mon entrejambe,

discrètement, en faisant la grimace.

- Ah.

Il m'a donné les médocs, j'ai payé et suis rentré chez moi. J'ai avalé une gélule direct et j'ai appelé Gaston.

J'aime pas trop le foot.

27

Les résultats sont arrivés par SMS et c'était les chlamydias. Le traitement que m'avait filé le médecin était le bon. Je n'avais rien d'autre à faire que finir de le prendre. Après ça j'ai mis au courant les Espagnoles. Tout le monde a fait un test et il s'est avéré que j'étais le seul contaminé. Comme je me protégeais rarement pour la fellation, c'était sans doute une autre fille de Pinder.

Avec Jeny, on est restés en contact. On se voyait de temps en temps pour une balade. Une fois on est allés au cinéma. Je sentais qu'elle était dans une énergie de construction, pendant que j'étais dans celle où fallait pas que tout se pète la gueule non plus. Forcément, ça n'a pas matché et au bout de quelques semaines on a arrêté de se voir.

Ma vie a continué d'avancer entre différents livres. Après *Mort à crédit* il y a eu *D'un château l'autre*, et puis *Casse-pipe*. Céline était complètement rentré dans mon quotidien. Pareil chez Gaston. On parlait de Céline, des managers, des compagnons, toujours de façon sinistre et peu glorieuse et toute lumière nous semblait aussi superficielle qu'insultante. En position de martyrs, qu'on était. Et révoltés. Mais on serait jamais sortis dans la rue. On l'avait assez fait, de ce qu'on disait. Peine perdue. Même pour le milieu artistique, « J'comprends tes ambitions mais c'est trop compliqué pour s'imposer dans un milieu si rodé », Gaston disait. Tout ça, je le prenais de plein fouet et m'affaiblissais autant que je me renforçais. Plus je descendais, plus je sentais des trucs venir en moi, et quand je m'endormais le soir j'imaginais le monde dans un grand brasier. Je voyais Dan, Fred, le label, le producteur, Henry et Jeff cramer là-dedans. Ils mouraient dans d'atroces souffrances et j'étais sûrement pas un héros.

28

Un matin j'ai commencé à m'y mettre sans

rien dire à personne. Même pas à Gaston. J'ai ouvert mon ordi, ainsi qu'un fichier texte vierge, et j'ai tapé, seul, dans mon coin. Dès la première phrase ça a été facile. Céline était là, sur mon épaule, je le sentais. L'histoire commençait au lycée, un peu avant que je me déscolarise. Je racontais des trucs que je voyais depuis longtemps et que j'arrivais pas à mettre en musique. Ici, je n'avais qu'à taper sur le clavier, là, comme ça, pendant des heures. Et tout sortait. Pas d'histoires de rimes, de taille de couplets, refrains. C'était simplement moi contre le fichier texte. J'écrivais de façon grossière mais c'était libérateur. Je parlais d'une opération que j'avais eue à 17 ans. À cause d'un hydrocèle. Le truc dont j'avais jamais parlé à personne et qui avait niqué une grande partie de ma sexualité à cette époque. Je l'écrivais comme Céline l'aurait fait, sans gêne, avec des points de suspension en pagaille. Jamais je n'aurais parlé de ça avant. Mais Céline le permettait. Je le remerciais. C'était des moments curieusement solaires, joyeux. Les seuls que je vivais à cette période. Mais ce jour-là avait quelque chose de particulier. Ce jour-là j'ai appris que j'étais écrivain. J'avais 24 ans.

29

Juste après je me suis senti seul. Mais ça ne m'a pas posé de problème. Parce qu'aujourd'hui j'étais seul dans mon monde. Avant c'était celui des autres et je me comparais tout le temps. J'étais un rappeur. J'avais une image. Il fallait bomber le torse et prouver. Toujours prouver. Aujourd'hui j'écrivais mais ce n'était pas pour autant que je rejoignais un autre cercle. Je ne cherchais pas à écrire des beaux trucs. Ni à prendre des selfies avec un livre en bord de Seine. Je cherchais juste à coucher sur papier ce qu'il y avait dans ma tête. Et il y avait beaucoup de fautes d'orthographe, de grammaire, des tournures de phrases incertaines. Ça ne changeait rien. Parce que je me sentais à l'aise. Je savais que mes défauts n'étaient pas rejetés. Au contraire. Je les prenais et les dressais. J'étais en train de construire un truc entièrement seul, pour la première fois de ma vie. Je savais que ça foutrait les nerfs à beaucoup de monde, mais que personne pourrait rien dire. Parce que j'étais plus avec eux. Je n'avais plus besoin d'eux. Je me sentais moi-même et il valait bien mieux finir

pauvre comme ça. Peut-être qu'avec des tunes ç'aurait été différent, mais ça je l'avais pas encore connu et peut-être aussi que ça n'arriverait jamais. J'en avais entièrement conscience. Quand t'es pauvre, autant être toi-même.

30

J'ai débuté un roman sans savoir où j'allais. Écrire un livre était bien plus long qu'une musique. J'imaginais mettre le point final des années plus tard. Même là, je savais pas si mon bouquin allait être accepté par les maisons d'édition. Je voulais écrire un truc nouveau, que personne n'avait jamais vu. Je ne savais pas du tout dans quoi je m'engouffrais. Il fallait donc un plan B. Un matin j'ai envoyé ma candidature à la Sorbonne, sans y croire. Une belle petite lettre de motivation ainsi qu'un CV. J'ai expliqué ma détermination à revenir me frotter aux bancs. J'ai écrit ça comme si je revenais du Vietnam. Il y avait une référence à *Mort à crédit*, un peu osée, mais quand on se croit intelligent c'est très difficile de le garder pour soi. J'ai envoyé. Et

puis je n'y ai plus pensé. C'était une chance pour cette fac de m'accepter. Un refus ne regardait qu'eux.

Un mois plus tard, je me réveille un matin, je regarde mon tel et j'ai reçu des mails. Parmi eux, Sorbonne.

Avis favorable.

J'en ai jeté le téléphone à travers la pièce. Puis je me suis levé pour le récupérer et j'ai appelé ma mère, mon père, Gaston, Manel. Je leur ai tous parlé de l'histoire d'un étudiant qui revenait de loin. La semaine même, j'ai stoppé les lunettes. Tchao. J'ai pensé à reprendre Uber. C'était commode pour ajuster les horaires de boulot en fonction de la fac. En plus, j'avais toujours mon compte. Du coup j'ai envoyé ma lettre de démission au magasin, puis j'ai acheté un vélo et un sac de livraison. Ça m'a coûté une fortune. En rentrant, j'ai posé le vélo et le sac contre le mur de mon couloir et les ai regardés en me décapsulant une bière. Nickel. J'ai fait ça pendant plusieurs jours. Je me suis pris des petits congés. Et puis un dimanche, je suis descendu dans la rue avec mon attirail. J'ai retéléchargé l'application Uber, je me suis connecté et un message s'est affiché :

« Votre compte est temporairement désactivé.

Pour des raisons de sécurité, nous avons besoin de vérifier à nouveau votre pièce d'identité.

Veuillez ajouter une copie valide de votre carte d'identité (recto et verso) pour réactiver votre compte.

[Mettre à jour mes documents] »

Je l'avais perdue dans la cabine du studio des mois plus tôt. J'avais pas de passeport. J'ai essayé d'envoyer mon permis mais Uber ne l'acceptait pas. Il devait être midi. J'étais au milieu de la route. Un camion poubelle a klaxonné et je suis allé me foutre sur le trottoir. J'ai regardé mon téléphone. Le même message était affiché. J'ai regardé autour. Ni une ni deux je me suis retrouvé sans travail et sans papiers. Comme un clochard.

Le soir j'ai réfléchi, dans mon lit, et puis j'ai appelé ma mère.

Lendemain, j'ai pris mon vélo et me suis dirigé vers Décathlon. Arrivé devant le magasin, je l'ai mis sur mon épaule et j'ai franchi l'escalator. Ensuite, je suis allé au premier par l'escalier, et je suis tombé sur un vendeur.

- Je quitte Paris, j'ai dit, il me servira pas à

grand-chose là où je vais.

Le vendeur a inspecté le vélo. Comme neuf. Il a levé la tête :

- Ça fait quoi de partir ?

- Quitter quelque chose fait toujours du bien.

CINQUIÈME PARTIE

1

On m’a parlé d’une bagnole. Une Clio 2 blanche. 800 balles. Le plan de l'ami de l'oncle du pote du chien de mon beau-père. Affaire en or, de ce qu’on me disait. Gaston et son frère m’ont amené voir ça à l’autre bout de la Dordogne que je savais même pas que c’était si grand. Un petit vieux nous a reçus avec sa femme et toutes les trois secondes il disait :

« Moi j’y connais rien à la voiture. Ça démarre, c’est qu’ça marche. »

Il nous a offert une menthe à l’eau. Puis j’ai demandé si la distri était valide.

- Ah j’y connais rien moi, je sais pas. Mais ça démarre.

- D’accord, j’ai dit.

- Moi j’veux pas de problèmes. J’y connais

rien.

Je lui ai sorti les billets sur la table et il m'a filé la clé. Il fallait aussi que je remplisse le certificat de cession parce que : « J'y connais rien moi. » Ne plaisantait pas du tout. Je suis rentré chez moi et suis allé sur le site de l'ANTS. J'ai rempli les infos. Au moment de mettre la plaque :

« Le contrôle technique est invalide ou périmé. Pour finaliser la déclaration de cession, un contrôle technique de moins de 6 mois est requis. »

J'ai pris rendez-vous pour 16 h. Déposé la caisse chez le technicien et je suis allé me boire un café au do-mac à côté. Je suis revenu 30 minutes après :

- Vous l'avez achetée à qui cette voiture ?

- L'ami d'un ami.

- Ça passe pas. C'est des petits trucs mais faut les faire.

Il a commencé à lister le bordel, c'était sans fin et à un moment il a dit « colonne de direction » et je savais pas ce que c'était mais ça m'a semblé coûter un milliard.

Heureusement, Gaston et Wil connaissaient un garagiste. Il me ferait un prix. On y est allés un

matin avec leur daron parce que c'était surtout lui qui le connaissait. Quand on s'est pointés, on est tombés sur un employé qui nous a dit que le patron était dans le bureau.

- Et donc ?

- Peut pas venir.

J'ai regardé les mecs, l'employé.

- L'a fait une petite soirée arrosée hier soir. Mais j'vais voir, j'reviens.

Quand il est entré dans les bureaux j'ai demandé aux gars si c'était ces types qui allaient s'occuper de ma caisse. Le daron a dit :

- Tu vas pas leur apprendre à démonter des moteurs à eux, j'te le dis. Tu vas rien faire toi. Rien du tout.

- Ouais m'enfin, faut quand même avouer que l'accueil laisse à désirer ?

- Mais nan c'est rien ça, Gaston a fait.

- Mais oui, t'inquiète, Wil a ajouté.

L'employé est revenu sans son patron et je lui ai filé la feuille du contrôle. Je lui ai dit de s'occuper seulement des défaillances majeures. Il a fait le tour de la bagnole.

- Les disques ont l'air fatigué.

- C'est marqué dans majeur ?

- Nan, mais les freins c'est la vie.

- L’argent aussi. On s’occupe que du majeur.

Je lui ai demandé d’essayer de pas dépasser les 500 balles.

- Large, il m’a dit.

- J’peux vous laisser la caisse une semaine ? On part en vacances aujourd’hui.

- Pas de soucis. On vous appelle quand c’est bon.

2

On a été invités une semaine chez la tante de Manel. Enfin, on s’est plutôt incrustés. Mais Manel avait dit que ça dérangeait pas. C’est pas l’impression qu’on a eue. Il y avait tout le monde. Tony aussi. On était tous les cinq dans le sud-ouest, pas loin de Toulouse. On connaissait déjà la tante. J’allais en vacances chez elle à l'époque où son neveu et moi étions déscolarisés. Elle avait cette maison de campagne, ainsi qu’un appart dans Toulouse. C’était la première grande ville que j’avais vue. J’adorais aller là-bas. C’est la tante qui nous avait encouragés à reprendre les études avec Manel. J'avais beaucoup de respect pour cette femme. Son mec aussi. Ils étaient pas largués malgré leur âge. On parlait de tout.

Même de rap. Ils connaissaient un peu ce qui se faisait encore. Manel disait qu'ils m'aimaient bien aussi. Mais quand je les ai revus cette année-là, bah. Je sais pas. Déjà il y avait le coup de vieux. Et puis beaucoup plus d'alcool à table. Les débats, choses qu'on entamait souvent, ressortaient pas pareils qu'à l'époque. Et Gaston et Wil y allaient pas de main morte quand il s'agissait de faire entendre leurs idées. C'était très électrique comme ambiance. Moi je laissais couler. Moi, c'était surtout quand on se retrouvait seuls avec les gars :

- Ils ont toujours été comme ça ? je disais.

- T'as grandi, Gaston répondait.

Il faisait des constats comme ça lui. Et il passait à la suite. Tranquille. Avec le sourire. Et moi je restais planté là. On aurait dit qu'il aimait donner du relief à la merde, même quand elle était quasiment pas présente. J'lui ai fait remarquer. Je lui ai dit d'arrêter ses conneries un peu, que ça me prenait le bide :

- T'es plus à Paris mec, il m'a répondu. Et moi je suis plus en Bourgogne. On est rentrés. Ça va ! Moi ça va ! Toi aussi ça devrait ! Quand je dis des trucs comme ça je le pense pas. C'est juste que ça m'amuse !

Mais moi pas du tout. Moi j'étais toujours dedans. Moi j'étais toujours à Paris et j'ai eu envie de l'étrangler.

Il y a eu plusieurs fois dans la semaine, j'ai pété des câbles. Je le voyais sentir le cul de Manel, me lancer des petites vannes juste après. À Paris, on passait notre temps à s'appeler, à critiquer tout ce qui bouge, y compris Manel. Manel n'était qu'une merde sans situation, et même s'il en avait une maintenant, il y avait toujours un truc à redire. Jamais fiable, ce type. Sauf pour un truc : une tombe. Tu lui confies quelque chose il t'écoute. Une nuit il peut t'écouter Manel. Tu peux lui dire que t'as des cèpes qui te poussent sur les couilles il répètera pas. Jamais. C'est ce qui fait que Manel était notre ami. Mais pour le reste ce n'était qu'un grand enfant à qui on avait toujours tout donné. Qui s'était déscolarisé en même temps que moi et avait repris les cours à 23 ans. Maintenant il avait 25, n'avait jamais bossé et le bac lui avait été offert par le Covid. Ses grands-parents étaient morts et son père lui avait filé une partie de l'héritage. Tout ça alimentait nos discussions avec Gaston. Des discussions haineuses entre le label, les managers et les compagnons. Mais

quand on était avec Manel, Gaston lui léchait le cul. Moi aussi je lui léchais le cul, mais je fixais vite les limites. Je l'enchainais dès que j'avais l'occasion, sur des sujets dont on avait parlé avec Gaston, au téléphone. Des films par exemple. Gaston disait que Manel n'était pas du tout une référence question cinéma. Que c'était le premier à regarder toutes les merdes style Marvel. Ça le prenait aux tripes quand il m'en parlait à Paris. Et dans la voiture, un soir en rentrant d'une séance, Manel m'a demandé pourquoi je m'intéressais au genre de film qu'on venait d'aller voir, un film d'auteur. Il m'a demandé ça. Et Gaston lui a expliqué alors, calmement. Tout tranquille qu'il a été, le pote ! Du coup c'est parce blabla, et blabla, et blabla, et moi de mon côté j'ai pas su me contenir.

- T U D E M A N D E S V R A I M E N T POURQUOI ?

Tout le monde m'a regardé.

- TU DEMANDES ?

- Calme-toi, Gaston a fait.

J'ai pas répondu.

On est rentrés, je suis monté dans la chambre et j'ai entendu des rires dans la cuisine. J'avais l'impression de me retrouver à l'époque du

confinement. Quand j'allais bosser et que les deux restaient sur mon canap à faire je ne sais quoi. Sauf que là, ils étaient pas deux, mais quatre. J'avais envie de les briser.

3

Un de ces soirs je me la suis mise tout seul en fond de table. Il y avait tout le monde, Gaston, William, Manel, Tony, l'oncle, la tante, une amie à eux. J'avais une bouteille devant moi. Quand elle a été vide j'ai dit à Wil : « Passe m'en une autre. » Je me suis servi un verre et j'ai dit :

- R'garde-moi tous ces connards là.

J'ai vidé le verre cul sec.

- Que des connards. Sers m'en un autre.
- Il a soif le Daryl.

J'ai commencé à être sec et la tante qu'était à l'autre bout de la table s'y est mise :

- Alors t'es plus avec ta copine ?
- Nan. J'l'ai quittée.
- Ah bon ? C'est pas elle qui t'a quitté ?
- C'est moi.
- Ah bon ? Bah j'croyais qu'elle t'avait quitté.
- Du tout.

Je me suis servi un verre puis j'ai dit un truc à

Gaston. La tante a fait :

- Moi j'suis sûre qu'elle t'a quitté.
- Ah ouais ?
- Oui.
- Peut-être.
- Pourquoi elle t'a quitté alors ?
- Je restais trop sur Call-off.
- De quoi ?

J'ai vidé mon verre.

4

Une fois rentrés de vacances on est allés chercher ma caisse. Cette fois, y avait le patron. Il m'a reçu dans le bureau. Un chauve un peu costaud. Les mains noires comme le vide.

- Elle vient d'où cette bagnole ?
- L'ami d'un ami.
- Bon. Ça devrait passer.
- Devrait ?
- L'est chiant le gars du contrôle. Normal que la colonne ait du jeu. La bagnole elle a 300 000. Mais on t'en a mis une autre. Ça devrait passer.

Il m'a tendu une facture.

499 euros.

J'ai inséré ma carte, le paiement est passé et je

suis parti.

Le contrôle technique est passé.

5

Après ça j'ai direct pointé aux agences intérim et l'une d'elles m'a trouvé un truc dans une usine de fromage. Je connaissais pas. Mais finalement, une fois que t'as mis les pieds dans une usine, c'est comme si tu connaissais toutes les autres. Et avec les années, évidemment, rien n'avait changé. Y avait toujours un vestiaire, une tenue, le lavage des mains et la merde après le portique. Ici, ça allait. Franchement ? Rien à voir avec les abattoirs. Quand t'étais en production on te mettait à un poste avec quatre gars alors qu'un seul aurait suffi. Le plus rude c'était l'ennui. Au premier poste que j'ai fait y avait un mec à la palette et deux autres pour remplir des bacs de fromages. Les fromages arrivaient sur un tapis. Les bacs de fromage avaient des trous. Il fallait mettre les fromages dans les trous. Quand les trous étaient remplis, on mettait un autre bac par-dessus. Quand 12 bacs étaient remplis et empilés, le type à la palette envoyait ça en chambre froide

et rebelotte. Les bacs avaient des sens spécifiques. Il fallait les inverser un coup sur deux mais chaque fois j'étais pas loin de m'endormir alors j'oubliais le sens. Fin de journée le mec à la palette m'a dit :

- Bah mon gars si tu sais pas faire ça t'es pas prêt d'entrer dans la vie active.

J'ai pas répondu.

6

Mon beau-père rentrait le week-end et se mettait des cuites de l'enfer devant le rugby. Il s'était toujours mis des cuites de l'enfer. Même quand on habitait ensemble, à l'époque. Il disait moi j'bois pas la semaine. La semaine c'est Perrier ou Vittel dans le camion. Pas d'alcool. Par contre le week-end j'aime bien faire la fête ouais. Ce qui fait que le vendredi soir, il arrivait avec 1,5 L de William Pile et le dimanche après-midi la teille avait eu son compte. Lui, normal. Pourtant ses doses… Il remplissait le verre de moitié et ajoutait trois gouttes de coca pour la couleur. Il me versait la même. Sans le coca parce qu'à 17 ans je me prenais pour un cowboy. Au bout du deuxième j'étais complètement mort.

Lui, bougeait pas.

Maintenant c'était un verre. Un petit. Stop top top top top, je disais.

- C'est tout ?

Lui se servait pareil qu'à l'époque. Moins de coca. Mais il avait plus le même âge, et même si je l'ai encore jamais vu couché, y a des soirs où là c'était pas loin. Au bout d'un sky il commençait à crier et postillonner dans tous les sens. Ma mère faisait une tête.

- J'ai l'impression que je vois jamais mon mari sobre, elle m'a dit un matin.

- Ça a toujours été comme ça, sauf qu'avant il tenait, j'ai répondu.

Mais maman était triste. Et maman était maniaque. Et maman travaillait toujours à l'usine de canards, et quand elle rentrait il fallait qu'elle fasse le ménage, et qu'elle sorte la chienne, et qu'elle fasse à manger, et qu'elle voie sa copine, et elle faisait tout ça dans une ambiance militaire qui me rendait fou. Même ses plaisirs c'était du travail. Je me rendais compte de ça. Je commençais à comprendre des trucs que j'avais vus quand j'étais gosse. Elle était toquée elle aussi. On était tous toqués. Et des fois, je me laissais aller le vendredi soir. Je buvais avec son

mec, tard le soir.

- Eh ouais, je disais, les impôts, les arabes. Toujours les mêmes problèmes en France. On s'en sortira pas Gerard, j'te l'dis.

J'allais me coucher. Mal de crâne. Lendemain c'était pire, je buvais plus une goutte d'alcool pendant deux semaines. Lui il remettait ça direct.

Il était... indomptable.

7

Mais au travail ça se passait pas trop mal. Je reprenais un peu de force physique. Juste physique. Il y avait un réfectoire où les repas coutaient deux euros quinze. Dieu de Dieu quand j'ai su ça je m'y suis réfugié comme un juif dans une cave. La plupart des collègues y mangeaient seulement pendant les heures de taf. Moi, même après j'y allais. Entrée, plat, dessert et fromage offert. Deux euros quinze. Matin et midi j'y étais. Coûte que coûte. Je laissais jamais rien dans l'assiette. S'il y avait du rab, j'en reprenais. Je voulais que la peau de mon ventre me fasse mal. Je voulais sentir la bouffe en moi. J'en avais besoin. Pour affronter la vie. Les livres. Les films. Il fallait BIEN manger.

C'est à ce moment me semble-t-il, que j'ai pris ma deuxième claque littéraire. David m'a envoyé un message un soir, un des seuls types de l'expérience « Paris » avec qui j'étais resté en contact. On avait toujours fait du bon boulot ensemble. Un mec qui savait rester à sa place et qui de cette façon, ne faisait qu'embellir les choses.

« J'suis sûr que t'adorerais Bukowski, il m'a dit. C'est un ivrogne qui veut devenir écrivain, mais plutôt qu'écrire, il se tape dans les bars avec d'autres ivrognes. »

Le samedi même je suis allé à l'espace culturel. J'ai trouvé le rayon littérature et j'ai choisi *Factotum*, roman, et *Au sud de nulle part*, recueil de nouvelles. Le soir, j'ai commencé *Factotum* dans mon lit. Torché en trois jours. Ensuite j'ai ouvert le recueil. Ce n'était pas juste ça. J'veux dire, ce que m'avait dit David. En effet, le gars picolait. En effet, le gars voulait devenir écrivain. En effet, il passait plus son temps au bar qu'autre chose. Mais le gars était *perdu*. Il était là, le point culminant de l'œuvre. Le gars était à poil dans le désert, avec une machine à écrire trois feuilles et deux bières. Il se livrait, sans faux-semblants. Parfois la douleur se

mélangeait à l'humour. Comme Céline. Son style paraissait juste plus simpliste. Hachuré. Au couteau. Et d'ailleurs, quand j'en ai parlé à Gaston sans omettre ce détail, ç'a été fini. Même pas la peine de parler de Bukowski. D'ailleurs à part Céline, même pas la peine de parler de qui que ce soit. Je lui ai lu la nouvelle où Bukowski se tape avec Hemingway sur un ring de boxe.

- Ouais j'comprends c'que tu veux dire, il m'a fait, c'est vrai qu'y a un petit côté VF des affranchis. Y a un certain charme j'dois reconnaître. Mais au-delà de ça c'est pas ouf. Il utilise beaucoup trop le verbe avoir et le verbe être en début de phrase. C'était, c'était, c'était. J'avais, j'avais, j'avais. Et j'ai fait ça. Et il a fait ça. Et je suis allé là. Et il est allé là. Tu vois Céline il écrit pas d'cette façon. Céline lui il commence ses phrases jamais pareil. Des fois c'est des adverbes par exemple. Et Céline machin, et Céline mes couilles.

8

Un matin où je mangeais au réfectoire, j'ai vu que quelqu'un avait allumé les télés accrochées au mur. On voyait des animateurs radio parler

entre eux. Des hommes, des femmes. Ils riaient, semblaient heureux. Probablement qu'ils habitaient à Paris, dans un bel appartement et qu'ils faisaient l'aller-retour chaque jour entre ça et la radio. J'ai avalé un bout de ma côte de porc et je me suis dit tiens, voilà les clowns. Puis j'ai baissé la tête et regardé les collègues qui mangeaient sur les tables à côté. Endormis, silencieux, patraques. Et je me suis dit tiens, voilà les gens sérieux.

L'après-midi je suis rentré. Ma mère était encore à l'usine. J'ai chopé ma machine à écrire et j'ai commencé à m'y mettre. Première fois que je l'utilisais pour autre chose que marquer mon prénom. C'était clairement différent d'un ordinateur. Il fallait frapper les touches pour que les lettres apparaissent nettement sur la feuille. À l'ordinateur, on pouvait effacer. À la machine, il fallait changer de page, ou accepter l'erreur et avancer. C'est justement ça qui me plaisait. Avancer. Sur l'ordi je revenais toujours en arrière. Ce qui rendait le travail épuisant. La recherche de la phrase parfaite me fatiguait et de nombreuses fois j'avais failli abandonner mon roman. Quand j'ai commencé à taper à la machine, je me suis rendu compte que j'étais pas

mauvais lorsqu'il s'agissait de me laisser simplement aller.

Pendant un mois je suis rentré de l'usine et quelquefois l'après-midi, quand il y avait personne dans la maison, j'écrivais des petites histoires. Avec des petits personnages créés de toutes pièces. La plupart me représentaient dans différentes situations. Si ce n'était pas le cas, alors c'était des gens que j'avais rencontrés. Je mettais tout ce que j'avais vu et ressenti là-dedans. J'en ai même posté une ou deux sur Instagram. La première a été bien accueillie. Ça m'a donné beaucoup d'espoir. J'avais recopié mon texte sur le bloc-notes de l'iPhone et posté des screenshots. Il y avait même une ou deux fautes. C'était la première fois que je postais un truc sans rapport avec le rap. Un peu comme de donner un nouveau grain au bétail. Puis j'en ai posté une autre et un mec a dit :

« Refais des freestyles. »

J'en ai lu quelques-unes à Gaston. La plupart il les trouvait fades. L'imparfait était trop présent selon lui. Il les méprisait toutes, mes nouvelles. Sauf une. Celle-là on l'avait grossièrement écrite ensemble à l'époque où je travaillais dans les canards. Je m'en étais souvenu et en avais fait

une nouvelle.

« Celle-là j'aime bien il m'a dit. Ça me fait penser à Céline. »

9

À l'usine de fromage, je mangeais bien. Mais je parlais pas beaucoup. J'ai fait de belles rencontres, mais ça n'a jamais rien donné. Tout me semblait fatigant ou peine perdue. Je me souviens, une fois j'étais assis face à des tuyaux et on remplissait des grosses poches de fromage avec un mec, et puis dès que c'était fait on envoyait ça sur un tapis et le fromage était récupéré dans une autre pièce par d'autres collègues. On s'est mis à discuter. Franchement le type, cool. Il semblait être dans la même situation que moi. Il était là parce que c'était du boulot. Il aurait pu être ailleurs parce qu'il y en avait d'autres ailleurs mais celui-ci s'était présenté en premier, alors il était venu. Et il m'écoutait. Et je lui disais la société c'est de la merde, les gens c'est de la merde et la seule chose qui peut nous sauver c'est la culture. Il m'avait répondu ah ouais c'est marrant parce que j'avais envie de me mettre à lire. T'as pas un truc

à me conseiller ? J'ai fait si si, il faut que tu lises ça ça ça et ça et vas-y tiens voilà mon num, je te les enverrai. J'ai reçu un message.

« Du coup c'est quoi les livres que tu m'as dit ? »

J'ai regardé ça, fourré le téléphone dans ma poche et j'ai continué ma vie. C'était faux. J'avais déjà plus aucun espoir.

10

D'un coup on a eu une meute de nouveaux collègues. Un matin vers 10 h. Des gens de Pôle emploi pour qui les allocations arrivaient à échéance. Ils étaient une vingtaine. Les chefs en ont placé deux à notre poste, là où on remplissait les poches de fromage. Déjà qu'on avait pas besoin d'aide, mais là, fallait pas s'amuser à regarder l'horloge. On a créé un nouveau poste. Le but était de rester assis devant l'étiqueteuse pour passer l'étiquette au mec qui cliquait sur le bouton. Ensuite le gars du bouton mettait l'étiquette sur le carton. On se relayait à ce poste.

Un intérimaire qu'était arrivé là en même temps que moi m'a dit :

- Y en a plus pour longtemps. Ils vont prendre

notre place.

- Mais non.

La semaine d'après l'intérimaire en question n'était plus là. Deux semaines plus tard, moi non plus.

Je suis retourné à l'agence.

11

- Tout sauf les canards, j'ai dit à la meuf de l'agence.

- Pourquoi ?

- Parce que.

- C'est bien les canards, elle a répondu.

- J'ai pas dit le contraire.

- Pourquoi vous ne voulez pas y aller ?

- Et vous ?

- Je travaille ici.

Elle a fait des trucs sur son ordinateur.

- Bon, on cherche du monde à l'usine de cosmétiques à Neuvic. C'est un peu loin. Vous avez une voiture ?

12

Le parking était neuf. Le bâtiment était neuf. Tout semblait neuf, pourtant il y avait une paye que j'entendais parler de ce truc. Eh bah m'y voilà.

On était cinq ou six pour l'accueil d'intégration. Une meuf a expliqué des consignes. Là-aussi, c'était sensiblement pareil que partout. Ne pas mettre ses mains dans une machine en mouvement. Ne pas mettre sa tête dans une machine en mouvement. Ne pas mettre ses pieds dans une machine en mouvement. Et se laver les mains. En clair, avoir un instinct de survie et ne pas oublier le robinet après pissé. On nous a filé des chaussures de sécurité et on est allés sur ligne. J'étais avec une daronne qui était là depuis plusieurs mois. Et un vieux, embauché depuis un an. Le vieux connaissait bien la ligne. Il m'a montré ce qu'il fallait faire et ça a eu l'air simple.

Des pots de gel partaient d'un côté de la ligne et suivaient un chemin en passant par leur remplissage, leur fermeture, l'étiquetage jusqu'à finalement arriver sur une plateforme tournante

où il fallait faire en sorte que ce soit jamais rempli sinon tout se pétait la gueule et le vieux m'en passait une. En plus de ça, fallait aussi ravitailler la plateforme en début de ligne. Celle des pots vides. C'était des allers-retours incessants entre pots vides et pots pleins, tout en prenant en compte l'étiqueteuse qui se barrait en couille une fois sur deux. La daronne s'occupait de fermer les pots. Fallait les visser en un geste et passer au suivant. Un petit coup à choper, mais le vieux était impatient. Quand il a vu que j'étais un vrai sprinter question allers-retours, il a dit on va faire ça comme ça toute la journée. On changera demain. Le lendemain on a fait pareil et ça a duré trois jours.

13

Le vieux était là parce qu'il se faisait chier à la retraite. Il me disait que de base il était dans la restauration mais avec son pied, maintenant, c'était compliqué. Il boitait. Je sais pas ce qu'il avait branlé mais ça l'empêchait pas de cavaler entre le quai de chargement et la ligne.

Le troisième jour, j'ai cru que j'allais crever. Les multiples allers-retours m'en faisaient baver.

Il ne se passait rien d'autre que ça. Regarder l'horloge dans ces moments était du suicide. Moi je partais du principe qu'on allait jamais sortir d'ici, alors quand la débauche arrivait forcément c'était un miracle.

Au beau milieu de l'après-midi, j'étais en train d'enlever les pots de la plateforme et le vieux est venu parler.

- Tu vois ces machins c'est vendu en grande distribution.

J'ai regardé les machins.

- Ah oué ?

- Ouais. Et ça c'est des parfums.

J'ai regardé les parfums.

- Ah oué ?

- C'est pour les pharmacies. 50 euros le flacon.

Je suis resté fixé sur les parfums.

- Ah oué ?

Il m'a regardé.

- COMMENT ÇA « Ah oué » ?

21 h, une des cheffes est venue nous féliciter. J'avais pas merdé une seule fois.

- Z'avez fait du bon boulot. C'est bien. Quand c'est bien on le dit.

Elle a tapé la palette à côté. Elle m'a regardé.

« C'est bien. »

- Merci, j’ai répondu.

Je me suis cassé au vestiaire.

- Y vont te garder c'est sûr, le vieux m’a dit, tandis que je me rhabillais. Je vais leur toucher deux mots moi. Peux me faire confiance. Vu comme tu bosses y vont te proposer un CDI à mon avis.

- Bah nickel.

Il m'a serré la main, a récupéré un chapeau qui trainait au-dessus de son casier, posé ça convenablement sur sa tête, vite fait de biais, il m'a dit à lundi et il est parti en boitant.

J'ai fait d’même.

Le lundi suivant j’ai chopé la deuxième gastro la plus hardcore de ma vie. L’agence intérim m'a demandé un arrêt maladie. J'ai dit que mon docteur était parti à la retraite et l'usine m'a rayé des listes.

Tant mieux.

14

Après ça j’ai eu envie de partir. J’ai commencé à vouloir chercher un appartement sur Périgueux. À appeler mon père pour qu’il demande à mon cousin de voir s’il avait pas des plans. Je me

renseignais aussi pour l'Australie. Pour le Canada. Je voulais partir aux States aussi. Un gars à l'usine m'avait parlé des opportunités qu'on trouvait aux States. Et je pensais reprendre les études. Et y avait mon roman. Les nouvelles. Mon Instagram. J'avais perdu 3 000 abonnés depuis que je sortais plus de sons. Il me fallait un concept. Les nouvelles ça marchait pas mais il fallait un truc en rapport avec l'écriture. Je savais pas. Vraiment pas. Le truc le plus logique pour moi dans ces moments, c'était de se barrer.

- T'es pas obligé de partir maintenant, ma mère m'a dit un matin.

- Ouais mais l'indépendance me manque.

- J'comprends mais t'es pas obligé. J'pense pas que ça dérange Gerard.

J'étais pas si mal ici, c'est vrai. J'économisais des tunes et si je voulais partir c'était toujours mieux. Faire ses bagages avec 10 000 euros par exemple, c'était mieux. En 10 mois je pouvais les avoir, essayer les States, ou le Canada, ou l'Australie, ou reprendre les études, ou me payer une sponso sur Insta. Je l'ai dit à ma mère et elle m'a répondu que ça dérangeait pas.

- Faut voir avec Gerard. Mais je pense pas que quelques mois de plus dérangent.

Alors le soir j'ai parlé à Gerard. J'ai tâté le terrain, amenant le sujet de l'appart. J'ai dit que c'était compliqué de se retrouver chez sa mère après 5 années en solo.

« Eh ouais nous aussi c'est un peu compliqué je t'avoue. On a l'habitude d'être seuls avec ta mère. Mais tu déranges pas t'inquiète. Tu peux rester ici autant que tu veux. »

La semaine d'après je me suis barré.

15

Mon frère habitait maintenant à 30 minutes de Brive, dans une campagne ravitaillée par les corbeaux. En Corrèze. Mon frère avait acheté une maison avec sa nouvelle copine et quelques mois plus tôt un bébé était arrivé. Une deuxième fille. La première avait déjà 11 ans et il l'avait eue avec son ex. La première s'entendait pas bien avec la nouvelle copine. Au début ça s'était bien passé et après ça s'était dégradé, pour des raisons, pour d'autres, que je n'ai pas vraiment envie d'étaler ici. Mais maintenant il y avait une personne de plus, moi. Mon frère avait accepté de m'héberger alors j'étais arrivé dans cette maison, en me donnant une petite semaine de

pause avant de chercher du travail. J'ai laissé tomber les nouvelles et j'ai repris mon roman. Chaque soir je me posais sur le lit, avec l'ordi ou la machine. J'écrivais. Parfois je lisais des passages à Gaston. Je lui faisais des vocaux sur WhatsApp.

« Ouais c'est pas mal ça, c'est pas mal. Mais c'est un peu répétitif. Tu vois niveau du verbe avoir par exemple… »

Mon frère faisait des grosses journées à l'armée. Il rentrait vers 18 h et fallait encore remplir des papiers dans le bureau. Après on prenait l'apéritif. On parlait toujours des mêmes trucs. Papa, maman, notre enfance. Rarement de façon positive. En dehors de ça, il y avait les problèmes d'argent. La pension de son ex-femme, l'arrivée du nouveau bébé, les multiples réparations sur la voiture. Il en chiait grave et quand il en parlait je sais qu'il disait pas ça pour moi. Je le prenais quand même *entièrement* pour moi. Chaque fois que j'allais faire un tour, je faisais des courses. J'achetais du coca, de l'alcool ou de la bouffe. Je voulais pas être de trop. À Noël, j'ai même pris un sapin, parce que mon frère m'avait dit que ça allait être chaud de ce côté. Sa fille avait l'air triste.

J'ai pris un petit sapin.

Pour trouver du taf ça a vraiment pas été compliqué. J'avais préparé dix CV et j'en ai même pas déposé trois. Je suis allé dans un Intermarché, à même pas 5 bornes, et puis dans un Super U. J'ai amené mon CV à l'accueil des deux et suis rentré chez mon frère. Passé la porte, j'ai sorti mon téléphone et j'avais un appel manqué. Le directeur du Super U.

20 minutes plus tard j'étais dans son bureau. Sa femme était là aussi. Le CV qu'il avait dans les mains était rempli. Livraisons à vélo, abattoirs, pizzeria, lunettes, fromagerie, il y avait même un stage dans un Super U. J'avais tout mis. Et à côté de chaque emploi, une ville différente. Il a regardé le CV et il a levé les yeux :

- Première expérience ?

- Bah, j'ai déjà enchainé pas mal de jobs et...

- Ça va être dur hein. On commence tôt ici.

- Je sais.

- Bon. Demain 5 h.

- Aïe. Ça pique hein ? sa femme a ajouté. Elle riait.

- Demain 5 h, j'ai répondu.

Je suis parti. Le lendemain je me suis pointé à

4 h 45.

16

Ils m’ont mis aux boissons. Ça pouvait aller. Le travail était moins compliqué qu'à l'usine. Mais comme tout job alimentaire, ça use. Ce qui fait tenir c'est l’ambiance. Si elle est bonne, le travailleur tient. Même s'il en chie physiquement, il va tenir. Moi j'étais entouré de connards. Et le connard ultime était mon chef de rayon. Premier jour, j'ai cru que c'était un mec sympa. Mais il y a des gens qui en ont juste l'air et c’est souvent les pires. Ce type avait clairement tout d’une victime. Dégaine, voix, façon de marcher, courir, que ce soit après les palettes ou les heures supplémentaires, de s’acheter des figurines Dragon Ball Z à 45 ans, de parler de cul comme un enfant après avoir passé le portail du collège, il avait vraiment tout, tout, de chez tout ! Mais d'une façon ou d'une autre, allez savoir comment, ce type réussissait toujours à te foutre assez les boules pour que tu penses à lui sur le chemin du retour. Le directeur me disait que j'étais bon. Qu'il n'avait jamais vu mon rayon comme ça. Le chef de rayon me disait que j'étais une merde.

Qu'il n'avait jamais vu mon rayon comme ça. Il reprenait sans cesse ce que je faisais. S'il y avait un seul petit trou dans un rayon, il me le faisait savoir. Il m'appelait et me disait, c'est quoi ça ? Avec sa voix de victime. Et il puait de la gueule. Et je répondais en bégayant. Bah euh... bah... Je n'arrivais plus à me reconnaitre. Pourtant j'avais rien dit sur moi. J'étais arrivé là sans passé ni futur. J'étais juste un mec en CDD, mais les imbéciles de ce genre n'ont pas besoin de mots, ils communiquent à l'instinct. La faiblesse, ça se renifle en premier. Moi, j'étais complètement en train de perdre pied et croyez-moi que ce salaud en profitait.

17

Au bout d'un mois chez mon frère, j'ai plus tenu. Je me suis cherché un appartement vite fait et j'ai trouvé une piaule dans un village pas loin. Enfin, une piaule. 50 m2. Mais y avait pas plus petit et les offres se faisaient rares. Je suis allé récupérer des meubles que j'avais stockés chez ma mère avant de partir sur Paris. Un canapé, une table, un congélateur. Voilà. Le reste j'ai dû racheter. Il devait me rester 1500 euros

d'économies. J'ai payé le premier loyer, la caution, acheté un lit, un frigo, un petit bureau pour écrire. Voilà. À sec. Mais j'étais maintenant seul.

Le matin il faisait froid. Ma caisse galérait à démarrer. Les bougies de préchauffage étaient mortes. Je mettais dix coups de clé et même là ça passait pas. Fallait être patient. 20 coups de clé peut-être ? Et ça finissait par démarrer. Ici sans bagnole, tu crèves, je me disais. J'avais plus peur de perdre ma bagnole que de me retrouver à la rue. Heureusement, ça démarrait toujours. 30 minutes à l'avance je m'y prenais. Dès que c'était bon j'allumais le chauffage, une seule vitesse marchait, la plus forte, ça faisait un bordel monstre. Je devais réveiller tout le voisinage. Et ce froid. Même chez moi j'avais froid. Au Super U aussi. Il faisait froid partout. Le monde était gelé et la guerre en Ukraine a fait rage. Le coût de l'électricité a pris sa claque. Le gasoil est monté à plus de deux euros et quand j'étais à la pompe je faisais des calculs vertigineux. Donc là tu balances 20 % de ta paye pour aller bosser ? Donc là, y a trois jours dans le mois où tu bosses, juste pour pouvoir te payer de l'essence, aller te cailler le cul en rayon et

entendre un enculé te parler comme un sous-fifre ? C'est de ça que tu rêvais Daryl, cette vie ?

Alors un soir j'ai désactivé Instagram. J'ai éteint toutes les lumières, je me suis installé au lit, j'ai regardé le plafond. Ensuite j'ai pensé à ma voiture. 130 km / heure. Un fossé. J'ai fait le calcul et c'était possible. À n'importe quel moment. J'ai regardé par la fenêtre et il faisait nuit. Je me suis levé, j'ai pris mes clés et me suis dirigé vers la porte. Au moment où j'allais l'ouvrir il s'est passé quelque chose dans mon ventre. J'ai comme eu des convulsions à l'estomac. J'ai fait demi-tour et suis allé dégobiller dans les chiottes. C'était très douloureux. J'étais à genoux, agrippé à la lunette. C'est sorti par saccades. Je dérouillais grave. Il le fallait. J'avais toujours mes clés de voiture dans une main. J'ai tiré la chasse avec l'autre, je me suis levé et suis allé les poser.

18

Lendemain je suis pas allé au taf. Surlendemain non plus. Après j'y suis allé et le chef de rayon m'a vu passer la porte d'entrée.

- Bah alors ?

J’ai pas répondu et tracé au vestiaire.

1 h plus tard j'ai eu besoin d'aller chercher du stock en réserve. J’y suis allé et il était là, avec les filles. Je savais comment ça se passerait dans ces conditions. Il m'a fait une remarque sur je ne sais quoi. Je me souviens juste que j’avais un carton à la main, que j’ai jeté le carton et lui ai dit :

- Bon ok, tu viens ?

- De ?

- On va sortir dehors toi et moi, on va parler.

- Pourquoi tu dis ça ?

- Toi, pourquoi tu fais le malin ?

- J'fais pas le malin. Tu comprends pas mon humour c'est tout.

- Bizarrement t'as de l'humour quand y a des meufs autour. Par contre quand on est seuls ?

Il a pas répondu. Je suis parti chercher une palette et je suis revenu à mon rayon. Parfois il s’amenait pour casser les couilles, un petit peu, mais je le regardais deux minutes avec des yeux noirs, le teint noir, des cheveux noirs, veste pareil, alors il reculait, il me disait « Je rigole hein » et il se cassait.

19

J'avais commencé Balzac chez ma mère. Mais dans la précipitation du départ et tout le mouvement, j'avais fait une pause. Maintenant seul, j'ai pu reprendre, une aprèm après le taf, vers 13 h. J'étais à 200 pages. *Illusions perdues*, il s'appelait. Je suis allé chercher le pot de café au-dessus du frigo. J'ai mis une casserole sur les plaques et attrapé mon moulin électrique. J'ai enlevé le capot, versé le café, puis remis le capot et appuyé sur le bouton. 10 secondes plus tard c'était prêt. J'ai versé le café moulu dans la cafetière à piston, ensuite l'eau. Touillé deux minutes. Puis j'ai chopé une tasse et je m'en suis fait couler un.

À nous deux, Balzac.

Chaque jour je rentrais du travail vers midi. Je mangeais et je me préparais ma potion magique, avant d'aller me frotter à la littérature française. Au bout d'une semaine je suis passé de vingt pages par heure à quatre-vingts. J'ai fini ce qui me restait d'*Illusions perdues* en dix jours. Je me suis attaqué à Proust.

Là c'était chaud. Et ça l'est resté même après.

Je n'ai jamais pu dépasser les 40 pages par heure. Et quand je faisais ça, je passais à côté de certaines pages. Enculé de Proust ! Tu m'en as fait voir. Pas de respect pour les gens qui ne font pas partie de ta classe hein ? je me disais. Rien à foutre toi. Je pipais rien à tout ce lexique grandiloquent. J'avais une boule à la gorge à relire les pages. Mais dès que je comprenais, c'était magnifique. Proust avait la capacité d'expliquer les faits et gestes de ses personnages. Leur psychologie. Même leur façon de prononcer les mots. Il arrivait à faire des rapports entre classe sociale et prononciation des mots. Rien n'était laissé sous le tapis avec lui. Bordel je me disais, content de ne pas avoir fait partie de ta famille, mon vieux.

Plusieurs fois je me suis surpris à pleurer devant *Un amour de Swann*. Lorsque Swann court après Odette. Ou lorsque Swann t'explique sa façon de courir après elle. Quelles sont les micro-attentions qui font en sorte d'amener la relation vers le concret. Mais aussi, quand Swann finit par avoir Odette et que ça n'a plus le même goût. Tous ces passages sont vagues aujourd'hui. Mais je sais que Céline et Proust ont été les seuls à me faire pleurer devant des mots. J'étais en

train de vivre quelque chose de puissant et je me tuais à la page. À raison de 4 h de lecture par jour, en un mois j'avais lu la moitié de l'œuvre de Proust.

20

Plus je lisais, plus je sentais de nouvelles forces m'envahir et à côté de ça, les petits plaisirs perdaient de leur intérêt. Après avoir désactivé Insta, j'avais fait la même pour TikTok. Mon temps d'écran avait diminué de 80 %. Mon téléphone ne me servait plus qu'à regarder la définition des mots que je ne comprenais pas chez Proust. J'avais fini par développer une aversion pour tout ce que renvoyait ma génération. Les réseaux sociaux, la culture urbaine, les boites de nuit, les blockbusters, les séries Netflix, les smartphones, la télévision, tout ça me dégoûtait et je voulais écrire un livre pour sauver le monde.

Les échanges avec Gaston alimentaient ça. Même ceux avec son frère, Wil. Ou encore avec Manel, sur notre groupe WhatsApp qui s'appelait la sainte-église. C'est moi qui l'avais créé sur Paris. Ça partait en débat là-dessus avec des

vocaux de huit minutes. Manel était sûrement le plus en retrait. Il avait sa meuf Manel. Il habitait à Toulouse, ça roulait pour lui mais des fois il nous appelait bourré et nous expliquait pourquoi le monde devait bruler. Le monde, y compris sa meuf. Mais je l'aime hein. Nan en vrai je l'aime, ma meuf. C'est vrai les mecs. Je l'adore mais elle est conne. On s'enfermait petit à petit comme ça dans nos trucs. Je voyais que ça plaisait à Gaston et un soir il m'a dit :

- T'as désactivé ton Insta mais ça veut dire quoi ?

- Qu'il est en pause.

- Tu peux le réactiver ?

- Yes.

- Ouais tu l'as pas supprimé en fait.

Le lendemain j'ai retéléchargé l'appli, réactivité mon compte, puis cliqué sur « supprimer ». Insta ne le faisait pas instantanément. Il donnait un délai au cas où l'utilisateur se rétractait. J'ai fait pareil pour TikTok et j'ai rappelé Gaston.

- Dans 23 jours mon Insta sera supprimé.

- Ça c'est fait.

21

Le meilleur ami de mon frère est venu habiter chez mon frère parce que c'était autant la zone dans sa vie que la mienne. Comme il n'avait pas de travail j'en ai parlé à mon directeur et on l'a aussitôt pris.

Il m'a remplacé aux boissons. Mike, il s'appelait. Il devait me remplacer là et moi je devais prendre le rayon d'une fille qui venait de se barrer. Je lui ai montré la réserve, ses produits, je lui ai expliqué vite fait son boulot et j'ai dit :

« T'inquiète, quelqu'un va venir toute façon. »

À midi je suis allé le chercher, et finalement, personne n'était venu. Mais il s'était bien débrouillé. Aucun trou dans le rayon. Deuxième jour, pareil. Personne. Mais bon boulot. Troisième le directeur est venu le saluer. Et puis il a dit je reviens et il est jamais revenu. Arrivé au vendredi, on s'est garés sur le parking :

- J'sais pas si j'y vais, il m'a dit.

- Comme tu veux.

Il a écrasé sa clope.

- J'passe te prendre à midi.

Je suis sorti de la caisse et me suis dirigé vers

le magasin. Dans le vestiaire j'ai pensé à lui. Un homme libre. Et moi, un prisonnier, avec une boule accrochée aux chevilles. Je suis parti bosser.

- Vous avez pas vu Mike ? m'a demandé le directeur.

- Pas ce matin non.

Midi a sonné et j'ai marché jusqu'au fond du parking. Mike fumait une clope dans sa bagnole. Je suis monté dedans. On s'est tirés.

22

Mike est jamais revenu et chaque matin à 10 h le directeur me demandait si j'avais des nouvelles. J'en avais pas.

Une semaine plus tard je devais signer le renouvellement de mon CDD. 6 mois de plus. Mais ce jour-là c'était le bordel dans les rayons et à 11 h 55 je me suis barré sans finir ma palette. Il y avait encore des trous. Le directeur a vu ça. Le lendemain il est venu me voir :

- Je sais pas si on va prolonger.

- Comment ça ?

- Laissez-moi quelques jours pour réfléchir.

- C'est tout réfléchi. Laissez tomber.

- On va discuter. Venez dans mon bureau à 11 h.

- C'est tout réfléchi.

À 11 h, j'ai laissé tomber ma palette, longé l'allée centrale et tourné à droite dans un des rayons, que j'ai traversé jusqu'à la porte « privée ». J'ai ouvert, monté les escaliers, et longé le couloir jusqu'au bureau du directeur. Je suis entré sans frapper et me suis assis.

- Votre magasin dans deux mois il est fermé.

Il a levé les yeux d'une feuille.

- À votre place je virerais tout le monde.

- Qui ça ?

- Tout le monde.

Il a posé son stylo.

- J'comprends pas comment on peut être aussi laxiste avec des incapables pareils. L'autre enfoiré là.

- Qui ça ?

- L'autre.

- Votre chef de rayon ?

- Ouais. Lui je le vire en premier. Et je fais en sorte qu'il se fasse embaucher nulle part ailleurs et que ses gosses crèvent la dalle.

Il m'a regardé. J'ai dit :

- Vous avez des enfants vous ?

- Oui.

- C’est ça qu'vous voulez pour eux ? Travailler dans des rayons de merdes pour un smic ?

- Ma fille fait des études.

- BAH VOILÀ. VOILÀ.

- Pourquoi vous êtes énervé ? C'est votre CDD ?

- Parce que je galère. Parce que j'en chie. Parce que mes parents ne tiennent pas de Super U et que j'aimerais faire des études mais pour me les payer je dois faire ce que votre fille ne fait pas. *Travailler* dans un Super U. Tout ce que je fais se pète la gueule. Je me lève le matin. 4 h. Je me demande tiens, pourquoi ? Bah ouais, pourquoi man ? Mais j’ai pas le temps de penser alors vroummm, j'arrive ici pour remplir les rayons, ensuite je rentre. Je lis Proust. Balzac. Céline. Bukowski. On m'a conseillé Dostoïevski y a pas longtemps, ça va être chaud ça encore. Mais je vais le faire. Pourquoi ? POURQUOI je fais ça ?

- Je sais pas moi.

- J'veux écrire un livre. Après tchao.

- Vous allez partir où ?

- Le fossé ! Tchao !

- Vous perdez la tête Daryl. On peut discuter pour votre CDD.

- Restez sur vos positions.

Je me suis levé. Je suis parti.

23

Lendemain je suis arrivé les mains dans les poches et j'ai commencé à bosser. J'ai pris mon temps. Parfois je laissais la palette en rayon et j'allais boire un café en réserve. Je mangeais des petits gâteaux.

Milieu de matinée le directeur est passé dans mon rayon.

- Toujours pas de nouvelles de Mike ?

- Toujours pas.

Il est resté planté là trente secondes. Il a fait une dizaine de pas vers l'allée centrale et puis il a fait demi-tour.

- Bon, arrêtez de vous moquer de moi. Je sais que c'est l'ami de votre frère. Je sais que vous le voyez tous les jours. Alors vous me le retrouvez sinon je fais trainer votre chèque.

J'étais à genoux en train de choper une boite de conserve au fond du rayon. J'ai levé la tête et me suis mangé l'étagère :

- Quoi ?!

Déjà parti.

Je me suis levé, j'ai tracé jusqu'à la porte « privée », ensuite j'ai monté les escaliers et crié : « MONSIEUR MERVOT ! » Il était au bout du couloir, au niveau de la porte de son bureau. Il s'est retourné.

- Vous avez laissé Mike tout seul dans son rayon ! Démerdez-vous ! Je n'ai pas à vous dire où il est ! Et vous n'avez pas à faire trainer mon chèque !

- J'AI TOUS LES DROITS, il a gueulé, du bout du couloir.

Il est monté rouge et s'est avancé.

- MÊLEZ VOUS DE CE QUI VOUS REGARDE, il a dit. VOUS ME L'AVEZ MIS DANS LES PATTES. ALORS VOUS ALLEZ ME LE RETROUVER.

- J'VAIS RIEN FAIRE DU TOUT.

On s'est retrouvés tête contre tête. Le chef de rayon était là, avec une secrétaire et un des bouchers, ils nous ont séparés. J'ai poussé les trois :

- Laissez-moi passer qu'j'lui arrange la gueule à ce salaud ! Tu veux pas me donner mon argent toi ?!

- J'fais c'que j'veux ! il a dit. J'ai le droit de faire trainer !

- TU VAS ME RENDRE MON ARGENT !

Il est parti s'enfermer dans son bureau.

Je suis revenu dans mon rayon.

Je me suis assis sur un escabeau et j'ai mis ma tête entre mes mains. J'ai réfléchi là un moment, en prenant une bouteille dans mes mains, et en la remettant en rayon. Puis je me suis levé et je suis retourné au bureau. J'ai frappé.

- Oui ?

- Écoutez monsieur Mervot, j'ai pas envie de faire d'histoires alors je voulais m'…

- Restez sur vos positions.

J'aurais presque flambé sur place.

- Retrouvez-moi Mike et vous aurez votre chèque, tous les deux.

J'ai fermé la porte et suis revenu en rayon. J'ai sorti mon téléphone. Passé un coup de fil.

À midi, Mike s'est pointé. On est montés. Le dirlo nous a donné notre chèque, les papiers pour le chômage et on est sortis.

Je suis monté dans ma caisse, lui dans la sienne.

Au revoir.

24

Une semaine plus tard j'ai dû prendre tout ce qu'il y avait dans mon appart et foutre ça à la déchèterie. J'avais déjà vendu mon micro, mes vapormax. Le reste malheureusement, pas eu le temps. Tout ce que j'ai gardé c'était mon ordi, ma machine à écrire et mes sapes. J'ai balancé ça dans mon coffre, j'ai pris l'autoroute et au bout de 70 km c'était Limoges. J'avais trouvé un appart ici dans la semaine. Plein centre. Rue Gaignolle. Quand je l'ai visité ça m'a semblé minuscule. Mais la petite télé accrochée au mur, le petit canapé en face, la petite cloison entre le canapé et le lit, et cette odeur ? Une odeur de vanille. Direct j'ai dit j'le prends.

Je me suis garé en double file en bas. J'ai ouvert le coffre et tapé des allers-retours entre le troisième et ma bagnole. J'étais dans les combles. Les escaliers étaient raides. Sur certaines marches il y avait des trous. Arrivé en haut t'étais éclaté. Ça m'a pris trois heures. Ensuite j'ai garé la voiture sur une place et je suis rentré.

Les jours suivants j'ai flâné. Je me suis fait un

cinoche. Pas mal, le film. J'ai bu un verre au bar. Sympa, cette bière. J'ai trainé dans la Fnac. Et de là, je me suis payé un tourne-disque, quelques vinyles, une cafetière à l'italienne. Toute petite. 40 balles. Un café tu faisais dedans. Après il fallait en refaire. Le goût était infect. Je m'en suis servi allez, trois fois ? Bel objet sinon.

J'ai commencé à préparer de nouveaux CV. Mais avec mon dernier CDD, je pouvais toucher le chômage. J'avais envie de le prendre. Je savais que j'avais le droit à plus d'un an. Mais je savais aussi que Gaston n'allait pas me louper. Lui et le chômage c'était une histoire. Pour les feignants ça, hein ? Tu vas pas faire ça, n'est-ce pas ? Il va travailler le Daryl. C'est important.

On s'appelait encore lui et moi. Pas comme à Paris mais assez souvent. On avait des débats sur l'art à cette époque. Il fallait arriver à définir l'art. Moi je disais, tout ce qui est initiation, c'est de l'art.

- Donc un livre de maths, c'est de l'art ?

- En effet.

Mais Gaston n'était pas d'accord. Il disait autre chose. Je ne sais plus exactement mais si avant il me tenait tête, si avant j'arrivais toujours à lui donner raison, c'était plus du tout le cas. J'avais

des arguments. Solides. Pour moi l'art servait à nous élever. Apprendre, c'était s'élever. Peu importe quoi. Dessiner, peindre, chanter, courir, marcher, manger, boire, chier, tant qu'il y avait initiation, il y avait art. Je ne voulais rien entendre. Mes arguments n'étaient pas écoutés ? Je m'en fichais pas mal. J'avais raison. C'était tout.

25

Une ou deux semaines sont passées et j'ai finalement pris mon chômage. Gaston est venu chez moi un week-end. Il a fait une réflexion par rapport à ça mais j'ai pas répondu.

On s'est baladés à la Fnac. On a mangé au Quick en bas de chez moi. Dégueulasse. Puis un petit cinoche, Batman il me semble. Et alors comme ça, à l'improviste on a appelé Manel. On lui a dit de venir.

- Vous appelez toujours au dernier moment.

- T'as pas de couilles.

On a raccroché et 1 h plus tard il a rappelé. Le soir on l'attendait à la gare de Limoges. Il avait fait 5 h de train. Ça faisait des mois que je l'avais pas vu. Depuis la semaine chez la tante. C'était

chouette de le voir ici. M'enfin, seulement quand on se retrouvait seuls. Gaston nous laissait rarement cette occasion. Même pour les discussions, il fallait que ce soit un sujet qui lui plaisait. On a parlé de rap un moment, de l'album *Or noir* de Kaaris. On s'envoyait les punchs les unes après les autres. Ça nous rappelait l'époque, le lycée. On adorait cet album. Mais l'autre nous a pété les couilles. Si on commençait à s'engouffrer dans nos trucs, il critiquait. Ça n'a pas loupé. On a changé de sujet.

Manel nous a payé l'hôtel parce que chez moi c'était trop petit. Il a réservé une chambre au Mercure et là, Gaston a commencé à tousser. On est allés manger dans un restau, juste à côté de l'hôtel. Il était pas bien. Mal de crâne. Froid. Quand on est rentrés à la chambre il tremblait. Il a passé une sale nuit. Le lendemain il était persuadé d'avoir le Covid. Il voulait mordicus faire un test. Sauf que la chambre était à nous jusqu'à midi, mais il a pas voulu attendre. On est allés chercher une pharmacie. Il pleuvait et pleuvait, c'était un truc de fou, ça ne s'arrêtait pas et on s'est fait recaler trois fois. On a cavalé comme des cons dans tout Limoges et à la

quatrième pharmacie ça a été bon. Il a fait son test.

C'était pas le Covid.

Demi-tour.

Trois bornes jusqu'à l'hôtel. Vu qu'il était midi, on a juste récupéré nos affaires et rendu les clés. On est rentrés chez moi. Gaston suffoquait en montant les escaliers. Il avait la tête comme un ballon. Je lui ai prêté mon lit pour qu'il se repose, le temps d'attendre son train pour Périgueux. Manel n'avait pas envie de partir. Ça faisait quand même court, il disait, pour le trajet qu'il avait tapé. Je lui ai proposé de rester un peu.

- Mais du coup pour ton billet tu vas faire comment ? Gaston a dit, en toussant. Dans mon plumard. De l'autre côté de la cloison.

- Bah j'peux m'faire rembourser, Manel a répondu.

Jusqu'à ce que je l'amène à la gare, il a demandé à Manel s'il était sûr de rester.

Manel était sûr.

J'ai amené Gaston à son train vers 17 h. Quand il est descendu, j'ai cru qu'il allait claquer sur place.

- Ça va ?

Il respirait fort. Il se tenait le ventre.

- Ouais, ça va.

Il a fermé la portière.

- Salut vieux.

- Salut.

Puis je suis rentré.

Manel était sur mon canap. J'ai posé mes clés et je l'ai regardé, trainer sur son téléphone. Je me suis fait un café. Puis je me suis assis à côté de lui et on a parlé. Ça faisait longtemps. Très longtemps et ça faisait du *bien*. L'impression d'avoir retrouvé un pote. Le gars que j'avais connu au lycée, avec qui j'écoutais *Or noir*. Un gars simple, Manel, à qui tu proposes n'importe quoi. Ciné ? Bar ? P'tite balade ? N'importe quelle heure il est chaud. Jamais fermé Manel. Toujours chaud. Mais y a rien eu de tout ça cet après-midi. On a juste discuté sur mon canap. Ça suffisait. Et forcément, le sujet a fini par dériver. Et, on l'aimait bien Gaston hein ? Bah oui, quand même, mais voilà. Non franchement, on l'adore hein le frérot hein ? Ouais vraiment, mais bon. C'est pas que je le déteste, non, mais putain quand il fait ça, et ça, et ça, bordel ! On a continué et continué, à creuser doucement. Et puis un moment j'ai hésité, et puis ça n'a pas pris

plus de quinze secondes, j'ai plus hésité. Tout ce qu'on avait pu dire sur Manel avec Gaston, quand on s'appelait à Paris, avant, même après. Comme quoi il était immature, instable, inculte, j'ai tout dit. Tout balancé.

Manel m'a fixé.

- Putain, il me balançait la même.

- Quoi ?

- Toi. Quand t'étais à Paris.

- Et bah ?

- Il m'appelait aussi des fois. Il me parlait de toi. Enfin pas des fois. Tous les jours il m'appelait au départ. J'ai dû stopper un moment parce que ma meuf pétait un plomb. Je passais plus de temps au téléphone avec Gaston qu'avec elle.

- Quand ça ?

Il a réfléchi.

- Février de l'année dernière peut-être ? Mars ?

- Putain, c'est là qu'on a commencé à s'appeler.

- Le fils de pute. Pendant le confinement aussi.

- Quoi ?

- Quand on a confiné ensemble. Quand tu partais bosser, il me racontait le même genre de conneries sur toi. Comme quoi t'étais pas une référence niveau cinéma. Et que ton ancienne

équipe, ça valait pas un clou. Vos réunions là dans la chambre, tu te faisais pigeonner mais c'était presque comme si tu le demandais. T'as besoin qu'on te balance des paillettes à la gueule, il me disait. Ces gens-là t'en donnaient. Et il me conseillait d'arrêter de t'aider, quand je filmais tes freestyles par exemple. T'étais pas digne de mon aide, selon lui.

- T'es sérieux ?
- J'te jure mec.
- Pu-tain.

J'ai avalé mon café cul sec.

« Le fils de pute ! »

SIXIÈME PARTIE

1

Il s'est passé tellement de choses après ça. Ça a été une longue période de flottement où j'ai d'abord eu l'impression d'entrer comme en convalescence. Je suis resté un moment sur mon lit à fixer le plafond, essayer de comprendre. Bien sûr, il n'y a pas eu qu'une ville après ça. Je compte plus les villes. J'ai continué d'écrire et j'ai même récupéré mes réseaux, deux jours avant leur suppression définitive. Mais j'ai l'impression que je tournerais en rond à vous expliquer les détails. Certaines personnes sont parties. D'autres sont revenues. J'ai eu besoin de me séparer de pas mal de monde pour comprendre. Il y a eu un roman, des recueils, où j'ai parlé de mon enfance, de l'adolescence. Plusieurs fois j'ai essayé d'aborder les sujets dont parle celui-ci.

Mais le papier n'acceptait pas. Le papier rejetait tous mes mots.

Récemment j'ai commencé à en vivre. Ceci n'est pas venu comme quand j'ai signé en label. Je ne dirais pas que c'était moins fort, je dirais juste que c'est arrivé et que je n'avais aucune raison de passer à côté. Je me comprends. À part ça, on dirait qu'il fait beau. Je bois mon café le matin et j'ai le sourire. Je sais que ce n'est qu'une question de cycles, mais avec le temps j'ai appris à profiter du soleil quand il se pointe. Et même qu'il y a pas longtemps, je m'y suis remis.

Ça a donné ce truc.

FIN.

DROITS DE DIFFUSION

© 2025 Daryl Nicolas

L’auteur autorise librement et sans limite de durée la reproduction et le partage gratuit de cette édition numérique de « Plus tard tu seras rien », au format PDF, notamment par mail, messagerie ou tout autre moyen de transmission.

Toute commercialisation, modification du contenu ou reproduction de l’édition papier sans autorisation préalable de l’auteur est interdite.

Cette autorisation reste valable après la fermeture du lien de téléchargement officiel.